RÉDUCTION DES LETTRES

A LEURS ÉLÉMENTS PRIMITIFS

ET

ART D'ENSEIGNER A PARLER AUX MUETS

PAR

JUAN PABLO BONET

Attaché au service secret du roi et à la personne dn capitaine général de l'artillerie d'Espagne
et secrétaire du connétable de Castille.

Franscisco Abarca de Angulo — Madrid 1620

DÉDIÉ

A sa Majesté le roi don Philippe III

Sic natura vincula solvit artis, ita ars naturæ vincula solvit

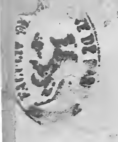
---

Traduit de l'espagnol par E. BASSOULS & A. BOYER

Professeurs à l'Institution Nationale des Sourds-Mnets de Paris

Avec une préface de A. DUBRANLE

..seur des études à l'Institution Nationale des Sourds-Muets de Paris



EN VENTE A PARIS
CHEZ LES TRADUCTEURS
22, RUE BERTHOLLET, 22

1891

PRÉFACE

On a dit depuis longtemps que l'instruction des sourds-muets est à la portée de tous ceux qui osent l'entreprendre et que la science qu'elle demande n'est que la patience et le dévouement.

Je n'y contredirai pas. Toutefois, il me paraît que cette affirmation est, sinon un peu exagérée, tout au moins incomplète.

J'estime, en effet, que ceux, maîtres ou parents, qui veulent développer facilement et sûrement l'intelligence d'un sourd-muet, ont besoin de faire preuve de patience et de dévouement ; mais je crois en même temps que, pour avoir quelque chance de mener à bien leur entreprise, ils doivent s'y préparer par des études spéciales ou, tout au moins, se munir d'un traité, d'un guide dont le but est d'abréger leurs efforts, de leur épargner mille tâtonnements et d'assurer, autant que faire se peut, le résultat de leur enseignement.

Le livre dont voici la traduction est un de ces guides précieux. Quoique bien ancien, puisqu'il est le premier qui ait été composé sur cette matière, il n'en est pas moins l'un des plus intéressants et des plus utiles à consulter.

C'est le livre de Jean Paul Bonet sur l'art d'instruire les sourds-muets.

Il a pour titre : *Reduccion de las letras y arte para ensenar a hablar los mudos*. Madrid, 1620.

Dans l'histoire de l'art d'instruire les sourds-muets, l'Espagne occupe, à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, une place des plus brillantes avec Pierre Ponce et Jean Paul Bonet.

Pierre Ponce, moine de Saint-Benoît, enseignait aussi aux sourds-muets de naissance à parler et trois de ses contemporains, *François Vallès, Ambroise Moralès* et *Castaniza*, prédicateur de la Cour et auteur d'une vie de Saint-Benoît parue en 1588, nous ont transmis sur son compte des indications qui ne nous laissent aucun doute sur ses succès.

Ponce mourut au mois d'août 1584 sans laisser aucune trace écrite des moyens qu'il employait. « Distingué par « d'éminentes vertus, il excella principalement dans l'art « d'enseigner aux sourds-muets à parler et obtint dans « tout l'univers une juste célébrité » dit le registre des décès du monastère des Bénédictins de San-Salvador d'Ona.

Trente-six ans après la mort de Pierre Ponce, un autre Espagnol, Jean Paul Bonet, publia un volume de 308 pages sur l'art d'apprendre à parler aux sourds-muets.

D'après ce qu'il raconte lui-même dans le prologue de l'ouvrage, il fut conduit à s'occuper de l'éducation des sourds-muets par l'affection qu'il portait au connétable de Castille, dont il était le secrétaire et par le désir de donner des soins au frère de ce connétable, qui était sourd-muet depuis l'âge de deux ans. Il n'annonce nulle part qu'il ait eu connaissance des essais de Pierre Ponce ; il se présente même comme l'inventeur des procédés qu'il décrit.

Je ne discuterai point ici la question de savoir si Bonet a

été réellement inventeur, ou s'il n'a fait que recueillir, appliquer et perfectionner la découverte de Ponce.

Peu importe que Bonet ait eu ou n'ait pas eu connaissance de la méthode de son prédécesseur. Ce qui est bien certain, c'est que son ouvrage est d'une importance et d'un intérêt historique considérables.

Il renferme trois parties :

Dans la première, il est question des lettres de l'alphabet, de leur invention et des positions prises par la bouche pour les articuler.

La seconde partie traite des causes du mutisme, explique l'alphabet manuel, la formation des sons et leur enchaînement.

La troisième partie contient des explications sur le dialogue et sur la lecture et l'exposé de deux méthodes ayant pour but : l'une, d'enseigner les chiffres ; l'autre, d'indiquer le moyen pour apprendre seul et en huit jours à lire le grec comme l'espagnol.

Je me garderai de faire une analyse complète du livre. Ce serait le déflorer et enlever au lecteur le plaisir qu'il trouvera à y découvrir plus d'un aperçu ingénieux sur « la science qui « ouvre la bouche des muets ». Je me contenterai de dire qu'il renferme sur l'enseignement des sourds-muets des vues d'une justesse surprenante et la description de principes et de procédés qui permettent de le recommander encore aujourd'hui aux méditations de tous les instituteurs de sourds-muets.

Il y a quelques années, dans une de mes conférences sur l'histoire de l'art d'instruire les sourds-muets, je signalais la rareté du livre de Bonet. Seules, en effet, quelques institutions pri-

vilégiées ont la bonne fortune d'en posséder un exemplaire qu'elles gardent avec un soin jaloux et qu'elles ne laissent avec raison jamais sortir de leur bibliothèque. Parmi elles, je citais l'Institution impériale des sourds-muets de Vienne, l'Institution de Gröningue, l'Institution nationale des sourds-muets de Paris et enfin la Bibliothèque nationale. Un américain qui a acheté l'ouvrage de Bonet, il y a une dizaine d'années, l'a payé, m'a-t-on dit, 500 francs. En Espagne même, où le livre a vu le jour, on en trouverait difficilement deux exemplaires.

Et je terminais en disant que ce serait répondre à un vœu général et faire œuvre utile que de traduire en français l'ouvrage original de Bonet.

Deux professeurs distingués de l'Institution nationale de Paris, MM. Bassouls et Boyer, ont entendu mes souhaits.

Ils se sont mis à l'œuvre et, grâce à la connaissance approfondie qu'ils ont l'un et l'autre de la langue espagnole ils ont pu nous donner l'excellente traduction que j'ai le plaisir de présenter au public et qui, sous tous les rapports, leur fait le plus grand honneur.

On ne saurait trop les en remercier ; on ne saurait trop reconnaître qu'ils ont fait preuve de beaucoup de talent et aussi d'un grand désintéressement, car chacun sait que les livres de sourds-muets coûtent malheureusement plus qu'ils ne rapportent.

Pour ma part, je leur exprime ici toutes mes félicitations et je suis d'autant plus heureux de leur adresser mes remerciements qu'ils m'ont procuré le plaisir de lire et de relire un ouvrage que je ne connaissais qu'imparfaitement par des analyses incomplètes et des citations tronquées.

Il est juste de dire que c'est au mois de mars 1889 que

la *Revue Internationale de l'enseignement des sourds-muets* a commencé la publication de la traduction de MM. Bassouls et Boyer. Depuis, leur idée a fait son chemin et leur exemple a eu des imitateurs. Quelques mois plus tard, en effet, M. Renz, de Stuttgart, leur demandait l'autorisation de traduire en allemand leur excellente traduction du livre de Bonet. Au mois d'avril dernier, la *Quarterly Review*, journal de Londres, nous apprenait qu'une traduction anglaise de ce même ouvrage allait se faire et, presque à la même époque, on nous annonçait également que les Espagnols allaient rééditer le livre de leur compatriote.

Quand, à près de trois cents ans de distance, un livre est reproduit ainsi en quatre langues, on peut sans crainte de se tromper, affirmer que ce livre a une réelle valeur. Demain, il sera connu du monde entier; demain, il sera entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'éducation de l'enfance, de tous ceux dont la tâche est de tirer le sourd-muet de son silence et de le rendre à la grande famille humaine.

A. Dubranle.
Censeur des études à l'Institution nationale des Sourds-muets de Paris.

Mars 1891.

AUTEURS CITÉS DANS CE LIVRE

Saint Augustin
Aristote
Aristarque
Ælius Donat
Aspero Juniorio
Aspérius
Antonio de Nebrija
Ambrosio de Salazar
Bérose
Biondo Flavio
Doct. Bernardo Alderete
Cassiodore
Carisius
Cledonius
Clenard
Constantin Lascaris
Denys d'Halicarnasse
Diodore de Sicile
Diomède
Donat
Diogène Laerte
Despauterius
Erasme
Flaccus Alcuin
Francisco Aluno Ferrares
Francisco Sanchez Brocenso
Saint Jérôme
Glosarius
Geromino de Zurita
Hérodote d'Halicarnasse
Saint Isidore
Josèphe
Junior
Juan de Barros
Juste Lipse
P. Juan de Mariana
Jules César Escaligero
Juan Gorepio Becano
Joseph Escaligero
Jean Baptiste Porta
Juan Sanchez Valdes
Juan de Miranda
Lucain
Maniono
Maximus Victorinus
Marcianus Capella
Maurus Victorinus
Marius Valérius
Manuel Alvarez
Pline
Plutarque
Priscien
Palemon
Probus
Phocas
Papia
Pedro Diacono
Polydore Virgile
Poncianus
Pedro Gregorio Tolosano
Pierre de la Primaudie
Pierre Simon Abril
Quintilien
Quintus Térence
Rosinus
Sergius
Servius
Lic. D. Sébastian de Cobarrubias
Thucidide
Térence
Tritemius
Vasco
Velius Longus
Victorino Afro.

PRIVILÈGE DE CASTILLE

Le Roi

Vu le rapport qui nous a été présenté sur le livre composé par vous, Jean Paul Bonet, intitulé : *Réduction des Lettres et Art d'enseigner à parler aux muets, suivi de deux autres traités relatifs à la langue grecque et aux chiffres*. Etant donné que cet ouvrage a été reconnu très utile, que vous nous avez supplié d'en autoriser l'impression et de vous accorder un privilège pour dix ans, ou pour le temps qu'il nous plairait. Après un avis favorable des membres de notre Conseil (qui, conformément à leur mandat, ont rempli les formalités exigées par notre dernière ordonnance sur l'impression des livres), et pour les raisons ci-dessus énoncées, nous avons cru devoir vous octroyer notre brevet.

Par ce brevet, nous vous accordons, à vous ou à la personne munie de votre autorisation, et à l'exclusion de toute autre, le droit, pendant dix ans à dater de ce jour, de faire imprimer et vendre le livre dont il vient d'être parlé, qui devra être conforme à l'original examiné par le Conseil, et qui a été paraphé et signé à la fin par Diego Gonzalez de Villaroel, secrétaire de notre cour. Avant de le mettre en vente, vous devrez nous rapporter une épreuve du livre imprimé, en même temps que l'original, pour qu'on puisse s'assurer qu'il est conforme, ou un certificat constatant que l'épreuve a été vue et corrigée d'après ledit original, par un correcteur nommé par nous.

A l'imprimeur chargé de ce travail, et qui ne devra remettre à l'auteur qu'une épreuve unique avec l'original, en vue de la correction à faire et de la taxe à établir, nous ordonnons de ne pas commencer l'impression de la première

feuille, avant que l'ouvrage n'ait été corrigé et taxé par les membres de notre Conseil. Cela fait, il pourra commencer l'impression de cette première feuille sur laquelle devront figurer le présent privilège, l'approbation accordée sur notre ordre audit livre, la taxe et les errata. Sous peine des poursuites prévues par les lois et ordonnances de nos royaumes.

Nous ordonnons que, pendant une durée de dix ans, personne ne puisse, sans votre autorisation, imprimer ni vendre le livre mentionné, sous peine, pour l'imprimeur ou le vendeur, de perdre tous les volumes et tous les caractères et appareils dont il se sera servi, et d'une amende de cinquante mille maravédis, dont un tiers pour notre cour, un tiers pour le juge qui aura rendu la sentence et un tiers pour le dénonciateur.

Nous ordonnons aux membres de notre Conseil, président et auditeurs de nos audiences, alcades, alguazils de nos palais, cour et chancelleries, ainsi qu'à tous les corregidors, assistants, gouverneurs, alcades et autres juges et représentants de la justice quels qu'ils soient, de toutes les villes et localités de nos royaumes et seigneuries, et chacun dans le ressort de sa juridiction, de faire respecter notre privilège, de n'y point porter, ni laisser porter atteinte en aucune façon, sous peine d'encourir notre disgrâce et une amende de dix mille maravédis au profit de notre cour.

Fait à Madrid, le vingt-troisième jour du mois de mai de l'année mil six cent vingt. *Moi le Roi.*

Par ordre du roi, notre maître, *Pedro de Contreras.*

*
* *

Critique du P. Manuel Mola, de l'ordre de Saint-Dominique et prédicateur du couvent de Notre-Dame de Atocha de Madrid.

J'ai lu avec un soin particulier le livre: *Réduction des Lettres et Art d'enseigner à parler aux muets, avec les trai-*

tés des chiffres et de la langue grécque, composé par Jean Paul Bonet, et qui m'avait été remis par señor Don Andres de Aristi, chanoine de la sainte Église de Tolède et vicaire de la ville de Madrid. Non seulement cet ouvrage ne renferme rien de contraire à notre sainte Foi catholique, à nos principes d'éducation, ni aux bonnes mœurs, mais encore je trouve qu'il rend plus intelligible cette devise divine du livre de la sagesse : « *sapientia aperuit os mutorum.* » La science a ouvert la bouche des muets, comme l'auteur nous le montre avec une rare compétence, et notre Espagne peut s'en glorifier. Aussi me semble-t-il très juste et nécessaire d'accorder l'autorisation demandée, d'abord, dans l'intérêt des muets qui y trouveront un grand profit au point de vue spirituel, puisque, grâce à l'art expliqué dans ce livre, ils pourront bénéficier des sacrements de l'Église, et aussi dans l'intérêt de l'enseignement des autres matières qu'il traite et qui, à mon avis, ne sont pas moins intéressantes.

Signé à Notre-Dame de Atocha, le vingt-huit avril mil six cent vingt.

Fray Manuel Mola.

*
* *

Critique du Très Révérend Père Antonio Pérez, de l'ordre de Saint-Benoît, et abbé du monastère de Saint-Martin de Madrid.

Par ordre de V. A., j'ai examiné le livre de Jean Paul Bonet, secrétaire du Connétable, composé pour enseigner à parler aux muets. A mon avis, on doit non seulement en permettre l'impression, mais l'ordonner et récompenser l'auteur, parce qu'il a traité avec une grande compétence un sujet original, très important, très difficile et ardemment désiré dans

notre Espagne, depuis que notre moine, Fray Pierre Ponce de Léon est arrivé à ce merveilleux résultat de faire parler les muets. A ce dernier, cela valut l'admiration enthousiaste de tous ses compatriotes et des savants étrangers. Mais ce miraculeux génie ne s'occupa point d'enseigner son art à d'autres. On sait en effet, qu'il est plus difficile de former des maîtres que d'être un maître soi-même. C'est pourquoi ce travail me semble particulièrement digne de voir le jour.

Fait dans ce monastère de Saint-Martin de Madrid, le dernier jour d'avril mil six cent vingt.

Fray Antonio Perez

PRIVILÈGE D'ARAGON

Don Philippe, par la grâce de Dieu roi de Castille, d'Aragon, de Léon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Portugal de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Mayorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algéziras, de Gibraltar, des Iles Canaries, des Indes Orientales et Occidentales, des Iles et Terres fermes de l'Océan, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, de Milan, d'Athènes, comte d'Hapsburg, de Flandre, de Tyrol, de Barcelone, de Roussillon, de Cerdagne, et marquis d'Oristan;

Vu le rapport qui nous a été présenté sur le livre fait par vous, Jean Paul Bonet, dû à votre travail et à votre intelligence et intitulé : *Réduction des Lettres et Art pour enseigner à parler aux Muets*. Etant donné que cet ouvrage a été reconnu

très utile, que vous désirez l'imprimer dans les Etats dépendant de la couronne d'Aragon, et que vous nous avez, en outre, supplié de vouloir bien vous autoriser à cela. Pour les considérations ci-dessus énoncées, et comme ledit Livre a été examiné et approuvé par une personne experte en lettres, nous avons cru bon, dans votre intérêt et dans l'intérêt général, de ratifier cette approbation.

Par suite, en parfaite connaissance de cause, et en vertu de notre Autorité Royale, après délibération du Conseil, nous vous accordons à vous, Jean Paul Bonet, ou à la personne munie de votre autorisation et à l'exclusion de toute autre, le droit, pour dix ans à dater de ce jour de faire imprimer et vendre ledit livre, intitulé : *Réduction des Lettres et Art pour enseigner à parler aux Muets*, dans les Etats dépendant de la couronne d'Aragon.

Nous défendons expressément à toute autre personne, pendant ces dix ans, d'imprimer ce livre sans votre autorisation, et de le faire entrer dans nos Etats pour le vendre, quel que soit le lieu où il aurait été imprimé. Si, après la publication du présent privilège et pendant cette période de dix ans, quelqu'un se permet d'imprimer et de vendre ledit livre, ou simplement de le mettre en vente, alors qu'il aurait été imprimé à l'Etranger, il sera passible d'une amende de cinq cents florins d'or d'Aragon, dont un tiers pour nos coffres royaux, un tiers pour vous, le susdit Jean Paul Bonnet, et le reste pour l'accusateur. En plus de cette peine, si le contrevenant est l'imprimeur même il perdra les exemplaires imprimés et les appareils dont il se sera servi.

Par ces présentes, nous ordonnons en même temps à tous les lieutenants et capitaines généraux, régents de chancellerie, fonctionnaires de notre gouvernement général, alguazils et autres représentants du pouvoir de tous ordres de nos royaumes et Seigneuries, et à leur défaut, à leurs représentants sous peine d'encourir notre colère et notre indignation, et une amende de mille florins d'or d'Aragon, au profit de nos coffres royaux, de veiller à la stricte exécution de toutes les clauses de cette autorisation et de ce privilège.

En foi de quoi nous ordonnons l'expédition des présentes sur lesquelles nous apposons notre Sceau Royal.

Fait en notre Ville de Madrid, le quatrième jour du mois de juin de l'année mil six cent vingt.

MOI LE ROI.

Vidit Royg. Vicechancelarius.
V. Comes Thesauro generalis.
V. Perez Manrique Regens.
V. Villar Regens.

Vidit D Sal, Fonta. R.
V. Sentis Reg.
V. Franc. de Cast. Regens.
V. Orlan. Conser gnlis.

Indiversorum Aragon. xv y Fol. 187.

Dominus Rex mandavit mihi Hieronimo Villanueva, visa per Roig. Vicech. Comit. general. D. Salva. Fontanet. Perez Manrei, Sentis, Villar, etc... D. Franc. de Castelvi Regentes Cancel, etc... Orlandis conser, genl.

*
* *

Critique du docteur Fray Miguel Beltran, de l'ordre de Montesa, prieur de Saint-Jean de Borriana, et chapelain de Sa Majesté.

Après avoir lu avec attention et intérêt, par ordre du Conseil suprême d'Aragon, cette *Réduction des Lettres et Art pour enseigner à parler aux muets*, faits par Jean Paul Bonet, aragonais d'origine, j'estime que, non seulement, ce travail ne renferme rien de contraire à notre foi catholique, ni à la morale chrétienne, mais qu'il en rend, au contraire, l'intelligence et la pratique plus faciles ; c'est pourquoi il mérite d'être imprimé. A l'art de bien parler (sujet qui a été traité par nombre de génies espagnols), celui-ci ajoute une nouvelle merveille, la possibilité de donner la parole à des infortunés auxquels la nature semblait la refuser, et c'est encore un titre de gloire pour l'Espagne. Pour nous, ce livre est d'autant plus précieux qu'il donne la solution d'une difficulté qui, selon Plutarque, est le principe même de l'éloquence grecque,

le moyen de vaincre la prononciation de R grec (ρο ou ρω). Donc, les muets pourront dorénavant devenir des Démosthènes en éloquence. Que de merveilles accomplies par cet Art d'inspiration divine et qui rendra *linguas infantium disertas*, pour chanter les cantiques divins. Par une merveilleuse coïncidence c'est Jean qui ouvrit la bouche de Zacharias, et c'est Jean aussi que s'appelle l'auteur de ce livre. Aussi peut-on dire de celui-ci ce que saint Ambroise disait de son précurseur : *Respicite Joannem, quanta fit vis ejus vocabuli* (hujus ingenii) *cujus nuncupatio* (hujus reductio et ars), *reddit muto vocem.*

Madrid, onze mai 1620.

LE DOCTEUR FR. MIGUEL BELTRAN.

TAXE

Je, soussigné, Diego Gonçalez de Villaroel, secrétaire de cour du Roi, notre maître, et des membres de son Conseil, certifie que, ayant présenté au nom de Jean Paul Bonet, serviteur de Sa Majesté, un livre intitulé : *Réduction des Lettres et Art pour enseigner à parler aux muets*, imprimé, en vertu d'une autorisation, lesdits membres du Conseil ont taxé chaque feuille dudit livre à six maravédis et ont ordonné qu'il devait se vendre à ce prix et non à moins. Cette présente taxe devra figurer au commencement de chaque exemplaire de cet ouvrage, qui contient quarante-cinq feuilles, ce qui fait deux cent soixante-dix maravédis. En foi de quoi, sur l'ordre desdits personnages, et sur la demande du susdit Jean Paul Bonet, j'ai délivré le présent.

Fait en la Ville de Madrid, le vingt-et-unième jour du mois de juin de l'année mil six cent vingt.

DIEGO GONÇALEZ DE VILLAROEL.

Διογένους του παραμονάρου εν τη Σαλαμαντικῇ Ακαδημια τα Ελληνικα διδασκοντος εις τίων Παυλου του Βονετου βιβλον.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ

Μηκετι δειμαίνων τέχνης εργώδεα μύχθον,
Θεσμὸς ἡμετέρος ἔλυε θαρσαλέως.

Καὶ σοφιης ἀρύεσκε μελίφρονα καρπον ἀέιρων
Ατθίδος, Ἡ μάλα τοι σύντομος ἀτραπιτὸς

Παυλος γάρ Βονέτης μυστης ἐμός εστιν αμυμων
Πασι διδασκαλιης δαλὸν ἀνασχόμενος

Αει ὑνας δ' ἀναγνώσεος ἀργαλέοιο κελοίδός,
Κοινὴν ἑσπεριοις δῆκε μαθημοσύνην.

De Francisco Lope de Varate

Allusion à l'épigramme grecque du docteur Diogène

Cathedratico de Griego en Salamanca,
Pierde el miedo al llegar, no a los umbrales
Al grave tribunal de la eloquencia :
Hallaràs en preceptos naturales
El arte sin horror, con luz la ciencia,
Leyes son, no ya humanas, Celestiales,
Que hacen de la ignorancia inteligencia
Al inventor venera, que camino
Abre, haciendote docto, al ser divino.

Κωνσταντινου Σοφιαςάς του Σμυρναιου εις τον βιβλον Παύλου του βονετου διδασκοσαν λαλειν τους κωφους και αλαλους.

Ἠνίδε Κασταλιης πανυπείροχα γαματα κρήνην
Και Δαφνην ξερην τῶν Ελικωνιάδων
Και πινυτῆς σοφιης πανετητυμον ἐσμόν ἐάων
Ἡ δε βιβλω κατεχει : θαμβος ἀπειρέσιον.

Ὀττιχέειν δε δακκεν ἀπηνέα δεσμον ἀναίδων
Γλοσσῆ τών ἀλάλων φθογγον ὀπαζομενη
Παυλος εστι βονετης Αραγωνιος συχοσιδηρων
Τοιην εκπογεων, ιμεριοις ινακος.

Idem Latine Doct. Const. Sufias

En tibi Castaliæ plenos de fonte liquores,
En tibi Pieriæ laurea serta manus.
Solertisque simul sophiæ cumulumque bonorum.
(Mirum opus ingenii) continet iste liber.
Namque docet mutæ crudelia vincula linguæ
Solvere, perfaciles discutiendo sonos
Hoc facit Hispanæ Bonetus gloria gentis,
Ut tantus cunctos adducet ille labor.

Lope de Vega Carpio a l'auteur (1)

I

Los que mas fama ganaron
Por las ciencias que escrivieron
A los que ya hablar supieron
A bablar mejor enseñaron.
Pero nunca imaginaron
Que hallàra el Arte camino
Que los defetos previno
De Naturaleza falta :
Sutileça insigne y alta
De vuestro ingenio divino.

II

La Rhetorica hallar pudo
El arte de bien hablar
Pero nunca pudo hallar
El arte de hablar un mudo.
El mas rustico, el mas rudo
Con lengua puede aprender,
Hasta llegar a sabe :
Pero hablar sin ella un hombre
Assombra : pero no assumbre
Si soys quien lo pudo hacer.

(1) Nous reproduisons la pièce de vers dont voici la traduction littérale :

I

Ceux qui gagnèrent le plus de renommée
Par les sciences qu'ils écrivirent,
A ceux qui déjà savaient parler,
A mieux parler enseignèrent.
Mais jamais ils ne s'imaginèrent

Que l'Art trouverait le moyen
De corriger les défauts
Provenant de la Nature :

Subtilité insigne et haute
De votre génie divin.

II

La Rhétorique a pu trouver
L'art de bien parler,
Mais jamais elle n'a pu trouver
L'art de faire parler un muet.
L'homme le plus rustique, le plus gros-[sier,]
Avec une langue pour apprendre
Jusqu'à ce qu'il arrive à savoir.
Mais à apprendre à parler sans elle, un [homme]
Renonce : mais il ne faut plus renoncer
Puisque vous avez pu le faire.

III

Que si Dios puesto no hubiera
Tan divino ingenio en vos,
Solo del poder de Dios
Digno este milagro fuera :
De donde se considera
(Debaxo de la doctrina
Que la Fee nos determina)
Pues que Dios lo puede hacer
Que os sustituye el poder
La misma ciencia Divina.

IV

Que lo possible pudistes
Con alto exemplo se vee,
Tan Mathematica fue,
La demostracion que hizistes :
Voz quitastes, y voz distes,
Pues no os acierto a alabar,
Los mudos pueden hablar
Quando yo le vengo a ser,
Que no siento enmudecer,
Pues vos me aveys de enseñar.

III

Que si Dieu n'avait mis
Un si divin génie en vous,
De la seule puissance de Dieu
Ce miracle serait digne.
D'où l'on peut considérer

(D'après la doctrine
Que notre Foi nous enseigne)
Puisque Dieu peut le faire,
Que vous tenez ce pouvoir
De la science divine même.

IV

Que vous ayez pu le possible
Par un haut exemple, cela se voit,
Tant fut Mathématique
La démonstration que vous fîtes.
Vous avez provoqué la voix, et vous l'a-[retirée,]
Puisque je n'arrive pas à vous louer.
Les muets peuvent parler.
Si jamais je le deviens,
Je n'aurai pas de regrets
Puisque vous êtes là pour m'enseigner.

SIRE,

J'ai cru servir Votre Majesté en composant ce livre, puisque tout ce qu'il contient a été fait en vue de l'intérêt général ; et comme, de la part d'un serviteur, il serait malséant de dédier son ouvrage à tout autre qu'à son maître, je viens supplier très humblement Votre Majesté, de vouloir bien agréer ce service, au même titre que les autres que j'ai pu rendre en différentes circonstances en France, Savoie, Italie et Barbarie, et de me faire l'honneur de parcourir ce travail de ses yeux royaux. C'est beaucoup demander, je ne me le dissimule pas, mais je compte sur la rareté du sujet traité pour exciter la curiosité de Votre Majesté.

Que Dieu garde votre catholique personne, comme la chrétienté et vos très humbles sujets ont le devoir de le faire.

JUAN PABLO BONET.

PROLOGUE AU LECTEUR

Le temps, à qui l'on doit de connaître les découvertes faites depuis l'antiquité, qui les a expérimentées et perfectionnées, s'est servi à diverses époques, d'hommes éminents pour mettre en lumière toutes ces inventions aussi belles que variées que l'on considère aujourd'hui comme indispensables à la vie humaine et que l'usage et les arts ont consacrées et perpétuées. Aussi peut-on dire qu'elles font partie de la nature, qu'elles la secondent et la corrigent dans ce que ses éléments primitifs ont de défectueux; et c'est ainsi que certaines de ses œuvres grossières et informes tout d'abord, ont pu être perfectionnées par les efforts du travail. Chez les anciens, les inventeurs étaient l'objet de faveurs particulières: à ceux qui avaient doté l'humanité de quelque utile découverte, on assurait l'entière propriété de leurs inventions. Comblés d'honneurs pendant leur vie, ils étaient adorés comme des dieux après leur mort, et les avantages dont ils avaient bénificié étaient continués à leurs descendants, non pas seulement à titre de récompense pour le bien qu'ils avaient fait, mais surtout pour montrer que les sentiments de reconnaissance ne s'éteignaient pas. Malgré tous les efforts tentés pour stimuler de nobles ambitions, et malgré la nécessité croissante de trouver des remèdes aux infirmités naturelles que bien des gens apportent en naissant, il en est qu'on a négligées, notamment celles qui empêchent l'âme raisonnable de se manifester, comme le mutisme. Aussi les muets sont-il considérés comme des êtres de rang inférieur, et, à cause de la difficulté de leurs communications avec les autres hommes, on semble ne voir en eux que des êtres

disgrâciés de la nature, dignes de la plus grande pitié et qui n'ont d'humain que la forme. Et les sages de l'antiquité, aussi bien que nos grands penseurs modernes, qui, cependant, ont sacrifié tant de temps et de travail à découvrir des moyens pour adoucir nos souffrances, n'ont jamais cherché, ou tout au moins n'ont jamais trouvé de remède à cette infirmité si commune, qui n'est pas incurable. Oui, certes, on peut la guérir par des procédés scientifiques et grâce à un art si sûr et si réel qu'on peut facilement l'expliquer et le discuter. Cet art est si complet que, non seulement il permet d'enseigner la parole au muet, mais encore la lecture, l'écriture, le calcul et tout ce que peuvent apprendre les entendants-parlants. Il suffit de s'adresser à lui par l'écriture ou par la dactylologie, et de son côté il exprime ses pensées d'une façon si claire et si intelligible qu'on ne s'aperçoit pas qu'il est privé de l'ouïe. Pour arriver à ce résultat, on doit faire connaître au muet les sons employés dans le langage et le mettre en état de les reproduire. Il n'est pas besoin pour cela de recourir à des procédés mystérieux, mais bien à une méthode scientifique comme on le fait pour ceux qui entendent et parlent, sans employer de moyens violents, ni lui tourmenter la gorge. Cet art simple et facile remplit ces conditions, et c'est pour cela que j'ai tenu à l'expliquer, le plus clairement que j'ai pu, afin de le vulgariser et d'en faire profiter le plus de monde possible.

« Ce qui m'a déterminé à entreprendre ce travail, c'est « l'attachement que je ressens pour la famille du connétable « mon maître, et les obligations qui me lient à elle. Un des « frères de Son Excellence ayant été frappé de cette affection, « non pas dès sa naissance, mais à l'âge de deux ans, je n'ai « pu résister à la douleur de Madame la Duchesse, sa mère, « qui avait eu recours à tous les moyens possibles pour remé- « dier au défaut d'audition. A qui ne s'est-elle pas adresée, de- « vant quelles dépenses a-t-elle reculé pour ne pas abandon- « ner à son triste sort un si noble seigneur! Comme il est rare « de manquer un but que l'on désire passionnément attein- « dre, moi le féal et reconnaissant serviteur de cette grande « famille, je me livrai à d'attentives investigations. Sens ou

« faculté, ce qui fait défaut à un être humain se répartit, pa-
« raît-il, entre ses autres sens, ses autres facultés; dans cette
« conviction, je contemplai, j'étudiai, j'expérimentai la nature
« par tous les côtés. Enfin, je découvris une voie étroite et
« secrète à une extrémité, large et commode à l'autre [1]. »

Je suis parti de ce principe que les sons dont nous nous servons, sont d'une simplicité telle qu'il suffit de les nommer pour les faire comprendre, et que, d'un autre côté, la nature n'a pas refusé l'intelligence au muet, à qui, de plus, elle a donné une très grande puissance d'attention pour suppléer à son défaut d'ouïe. En conséquence, et pour justifier les avantages que j'attribue à la simplicité de nos lettres, j'ai dû commencer par traiter cette question dans la première partie de mon travail. C'était là une étude absolument necessaire et qui démontrera aussi que, en dehors du cas spécial du muet, on peut apprendre à lire aux enfants ordinaires en 10 ou 12 jours. Dans ce but j'ai fait des recherches pour arriver à connaître les dénominations données aux lettres par leurs premiers inventeurs, et les raisons qui avaient guidé ceux-ci dans leur invention si ingénieuse. Découverte merveilleuse qui a fait dire à l'éminent historien Juan de Barros, dans un transport d'admiration, qu'elle paraissait émaner plutôt de Dieu que d'une intelligence humaine.

Comme il aurait pu le redire encore avec plus de raison, s'il lui avait été donné de voir les résultats consignés dans ce livre ! Il aurait pu apprécier plus exactement l'ingéniosité non des lettres en général, mais bien des latines en particulier, car ce sont les seules, comme on se propose de le démontrer par la suite, qui méritent vraiment le nom de lettres. Leur supériorité est telle que je prétends prouver par des résultats qu'il n'en existe pas d'autres auxquelles on puisse mieux appliquer le titre de lettres naturelles, et c'est la nature même qui m'aidera à démontrer l'exactitude de ce que j'avance. C'est avec elles, en effet, que le muet arrive à parler,

[1] Ce passage a été traduit par A. Valade-Gabel dans l'histoire de l'Art d'apprendre aux S.-M. la langue écrite et la langue parlée. Paris, 1875, p. 11.

tandis qu'il ne peut le faire avec les autres lettres qu'il ne comprend pas à cause de leur caractère compliqué et obscur.

A la suite de ce travail se trouvent quelques observations qui s'y rapportent, particulièrement intéressantes par leur nouveauté. Puis vient l'exposé de deux méthodes ayant pour but : l'une d'enseigner les chiffres, l'autre d'indiquer le moyen pour apprendre seul et en huit jours, à lire le grec comme l'espagnol; de longues explications font connaître les rapports existant entre les lettres de ces deux langues.

La tâche de l'inventeur est bien difficile, et bien plus grande encore est la difficulté quant il s'agit de faire entrer une invention dans le domaine de la pratique. Aussi, dans le cours de mon travail, s'il m'arrivait quelquefois de ne pas me conformer exactement aux règles que j'ai posées, ce n'est pas à dire pour cela que ces règles ne soient point exactes ; ce que j'ai recherché par-dessus tout c'est la concision, quoique la matière que je traite puisse comporter un développement de plusieurs grands volumes. Elle est si vaste, en effet, qu'il n'est pas de sujet, pour ainsi dire, auxquels elle ne pourrait toucher sans en tirer quelque profit. En ce qui me concerne, je me déclarerai satisfait si, comme je le souhaite, on trouve que j'ai fait œuvre utile en publiant cet ouvrage, et je laisse aux personnes plus éclairées le soin de le revoir, de le corriger, et en un mot, de le rendre plus clair en y ajoutant tous les développements qui seront jugés nécessaires.

Je fais hommage de mon livre à l'Espagne mon pays, à l'Aragon où je suis venu au monde. Je n'ai, au fond de mon âme qu'un désir, c'est de servir l'intérêt commun ; si quelqu'un de mes lecteurs apportait à mon travail quelque perfectionnement, j'en serais profondément touché, et, bien que l'on prétende qu'il est toujours facile d'ajouter quelque chose à ce qu'un autre a inventé, pour ma part je n'en considérerai pas moins son action comme très méritoire.

JEAN-PAUL BONET.

LIVRE PREMIER

RÉDUCTION DES LETTRES

A LEURS ÉLÉMENTS PRIMITIFS

CHAPITRE I

Les lettres employées dans la langue castillane sont les lettres latines dont la tradition a pu modifier le nom

Nombre de savants écrivains, espagnols et étrangers, ont si longuement développé leurs diverses théories sur notre idiome castillan et les lettres latines dont il se sert, que le sujet paraît épuisé. Aussi, j'ai hâte de dire que si je m'occupe de notre langue et de son alphabet dans mon travail, c'est en me plaçant à un point de vue tout différent du leur, quoique très utile aussi. Mon livre n'ajoute rien à ceux qu'on a déjà écrits, et son analogie avec eux n'existe qu'en apparence, car il ne renferme aucune discussion sur les diverses opinions émises jusqu'à ce jour, dont il ne s'occupe même pas.

Comme je l'ai déjà dit dans le prologue, je me propose d'être le plus bref possible, aussi passerai-je rapidement sur tout ce qui ne me sera pas absolument nécessaire pour montrer les défauts qui existent dans la dénomination de nos lettres; c'est là le fondement de cette méthode, et c'est aussi la cause qui retarde tant les enfants pour apprendre à lire, alors qu'il serait possible de le leur enseigner en quinze jours et même moins.

L'art arrive facilement à rémédier aux plus grandes imperfections naturelles, et c'est à lui que l'on doit de pouvoir faire parler les muets, chose que le public considère comme tenant du prodige, à laquelle il ne peut croire, et dont l'affirmation seule fait naître un abîme de doutes chez tous ceux qui ne sont pas initiés. Il leur semble que la nature ne peut être corrigée sur ce point, et que sa puissance est tellement supérieure à l'art que toute tentative pour la combattre est téméraire.

Revenant à mon point de départ, je ferai remarquer que divers auteurs s'accordent à dire que dans la composition du castillan vulgaire sont entrées différentes langues, car tous les peuples qui ont successivement habité ou conquis l'Espagne y ont laissé une partie de la leur. L'hébreu, le gothique, le latin et l'arabe dominent. Mais, en ce qui concerne la prononciation et les caractères des lettres avec lesquels s'écrit l'espagnol, il n'est pas douteux que c'est au latin seul qu'on les doit; de telle sorte que les vingt-deux lettres latines ont dû s'adapter à ces idiomes. On avait bien commencé à introduire les lettres gothiques, inventées par l'évêque Goth Ulsilas, comme le rapporte le P. Juan de Mariana, mais on ne les employa pas longtemps en Castille.

Une ordonnance du roi Alphonse VI avait supprimé le missel gothique de Tolède et l'avait remplacé par le romain qui paraissait préférable. En Aragon, le roi don Ramiro I[er] rendit une ordonnance analogue, comme nous l'apprend Géronimo de Zurita, qui a écrit les annales de ce règne.

Mais reprenons nos lettres: celles dont nous nous servons sont : *a b c d e f g h i l m n o p q r s t u x y z*; on connaît le nom que l'usage a donné à chacune. Elles ont été divisées en voyelles, consonnes, semi-voyelles, muettes et liquides. Les cinq voyelles portent le nom de son simple, articulé, sonore et significatif comme l'exigeait leur destination. Quant aux dix-sept autres, elles n'ont pas le nom qu'on leur a donné ou qu'on aurait dû leur donner lorsqu'on les a inventées, ainsi que nous nous proposons de le prouver par la suite. Tout ce qui s'apprend par la seule tradition est

sujet à être augmenté ou diminué, et nous aurons l'occasion d'expliquer si les défauts que nous reprochons à la dénomination de ces dix-sept lettres, constituent une imperfection qui date de l'époque où elles ont été inventées, ou bien si c'est par la tradition qu'elles ont été dénaturées. Pour cela nous rechercherons les raisons qui ont pu guider les inventeurs dans leur merveilleuse découverte, et nous ne trouverons rien de surprenant à ce que la tradition ait modifié le nom des lettres, car ces noms sont si simples qu'on ne peut les écrire. Du reste, ce n'est pas seulement ce qui est confié à la tradition qui est sujet à changer, les choses écrites y sont elles-mêmes exposées. L'expérience ne nous montre-t-elle pas, en effet, la grande différence qui existe entre la façon de parler aujourd'hui et celle d'il y a peu d'années. Dans les livres anciens ne rencontre-t-on pas des expressions très difficiles à comprendre, et la langue latine même, qui n'admet pas deux façons de prononcer les voyelles, est pour le moins exposée à voir celles-ci accentuées de telle sorte, qu'il n'est plus possible de les reconnaître. A ce propos, je citerai le cas de Joseph Sealigero, qui le raconte lui-même dans une lettre à Stéphano Uberto. Scaligero se trouvait avec un Anglais qui depuis un quart d'heure lui parlait en latin sans qu'il en pût comprendre davantage que si on lui eût parlé turc. Au bout de ce temps, s'adressant à un ami commun qui assistait à l'entretien, il le pria de vouloir bien l'excuser auprès de son interlocuteur parce qu'il ne connaissait pas la langue anglaise. Il avait cru qu'on lui parlait en anglais. On voit donc que la différence de prononciation d'une même langue est si grande entre personnes de pays différents, que Scaligero lui-même, malgré sa grande connaissance du latin, ne put le reconnaître et s'attira les railleries de celui qu'il avait chargé de l'excuser.

Chapitre II

Les lettres latines ont-elles été inventées, et, dans ce cas, comment s'est faite cette invention.

Quels furent les premiers inventeurs des lettres, c'est là un point sur lequel ne peuvent tomber d'accord ceux qui se sont occupés de cette question. Les uns, en effet, disent que ce sont les Syriens, d'autres, que ce sont les Égyptiens ou les Ethiopiens ; il en est qui en font revenir l'honneur aux Phéniciens, et affirment que Cadmus apporta de Phénicie en Grèce les dix-sept lettres *a b c d e g h i l m n o p r s t u*, auxquelles, dans la suite, les autres vinrent s'ajouter. Certains, enfin, assurent que les inventeurs furent les fils de Seth qui s'occupèrent d'astronomie et gravèrent leurs écrits sur deux colonnes monumentales.

Mais quels que soient les inventeurs, ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les raisons qui ont guidé ceux-ci dans cette admirable découverte. Ceux qui ont inventé nos lettres latines leur ont-ils donné les noms compliqués qui servent à désigner nombre d'entre elles, ou bien des dénominations simples? La solution de cette question, nous permettra d'expliquer plus clairement ce dont nous avons à nous occuper.

Si nous insistons sur ce point, c'est parce qu'il sert de base à notre méthode tout entière, et d'un autre côté, comme c'est un sujet qui n'a jamais été traité, ce n'est qu'au prix d'une étude approfondie et en produisant des arguments irréfutables, établissant le bien fondé de notre manière de voir, que nous pourrons arriver, non-seulement à la faire accepter, mais encore à la substituer entièrement à celle que l'usage a consacrée.

En ce qui concerne nos lettres latines, deux hypothèses sont seules admissibles : ou elles ont été inventées, ou bien

elles sont l'imitation d'autres lettres. Nous allons donc discuter les deux cas.

Et d'abord voyons la première hypothèse : ont-elles été inventés ? — Avant tout nous commencerons par faire remarquer que le mécanisme de la parole se réduit à vingt et une positions différentes de la bouche. Ces diverses positions sont produites par la langue, les dents et les lèvres dans l'émission du souffle sonore, et celui-ci est transformé en autant de sons différents qu'il y a de positions. Ces sons, articulés par groupes, constituent les syllables, les mots et enfin le langage qui nous permet d'exprimer nos pensées. On prouve qu'il n'existe que vingt et un sons simples en s'appuyant sur ce fait que tout ce qui se prononce s'écrit.

Or, s'il y avait une autre articulation en dehors de celles dont l'existence est reconnue, comme elle n'aurait pas son caractère correspondant, on trouverait forcément une lacnne dans les signes graphiques. Quant aux exceptions relatives au tilde qui surmonte *ñ*, à la cédille de *Ç* et aux différentes prononciations de *C* et de *G*, on y reviendra plus loin.

Tous les sons se trouvant donc réduits au chiffre de vingt et un, on a créé un nombre égal de signes différents pour les représenter. Ces signes, ce sont les caractères, les représentations graphiques que nous appelons *lettres*. Chaque lettre eut la valeur du souffle sonore qu'elle représentait, et le caractère affecté à un son lui fut exclusivement réservé. C'est ainsi que l'on désigna par le signe A, le souffle clair et sonore qu'on émet quand on ouvre la bouche en laissant la langue immobile. A un autre souffle émis avec moins de force, et aussi moins sonore, produit en serrant les lèvres que l'on entr'ouvre pour laisser échapper l'air, on attribua ce caractère : B. On fit de même pour les autres en établissant des signes de formes très différentes. Nous nous proposons de dire plus loin ce qui fit adopter telle forme de préférence à telle autre, car ce serait une erreur de croire que la fantaisie ou le hasard ont seuls présidé à la formation des caractères. C'est, au contraire, avec un soin tout particulier que ce travail a été fait. Ainsi donc, ce sont tous ces signes,

se rapportant chacun à un son particulier dont ils sont en quelque sorte l'image, que l'on désigne sous le nom de *lettres*, et qui constituent l'*écriture*.

Il semble difficile qu'on ait pu arriver à distinguer et à reconnaître les différents sons qui entrent dans notre langage, au point de pouvoir en déterminer le nombre, et désigner chacun par une dénomination et un caractère particuliers. Cependant, comme le fait remarquer Polidoro Virgilio, c'est un cas analogue à celui qui se produit tous les jours : un musicien expérimenté reconnaîtra sans peine une note sans voir la corde qui l'a produite. Il n'aura fait pour cela aucune étude spéciale, la pratique seule l'aura instruit. La pratique et la nécessité sont en effet de grands maîtres. C'est grâce à une attention soutenue de l'oreille, que le musicien arrive facilement à ce résultat. Il en est de même chez les muets en ce qui touche la vue : ceux-ci comprennent au mouvement des lèvres une grande partie des mots prononcés par leurs interlocuteurs, tandis que nous, qui entendons et qui ne sommes pas comme eux secondés par la nécessité, nous ne pouvons en faire autant. Les premiers inventeurs des lettres ont dû faire, sans doute, comme les muets.

On vient de dire qu'il existait vingt et un caractères, bien qu'en réalité on se serve de vingt-deux sans parler de K ; celui-ci ne s'employant pas en espagnol, nous le laisserons de côté. Quant à la vingt-deuxième lettre qui, comme son doit être négligée, puisqu'elle n'a rien de particulier, c'est l'Y, nommé Y *grec* et dont la valeur phonétique est la même que celle de I, véritable lettre latine. Par conséquent l'Y n'est pas d'une nécessité absolue, et c'est ainsi du reste que le pensèrent les inventeurs. Alors même que nous ne l'emploierions pas, on n'en écrirait pas moins correctement puisque le son existe sous une autre forme. Mais cette lettre est tellement admise qu'il n'y a aucun inconvénient à la maintenir dans notre alphabet ; il y a tant de mots dans la composition desquels elle entre, et sa forme gracieuse accompagne si bien les autres lettres quand, écrite isolément, elle joue le rôle de conjonction. Malgré cela, bien des auteurs n'ont

jamais voulu s'en servir. Le Dr Bernardo Alderete par exemple, dans son ouvrage sur les « Origines de la Langue Castillane » n'a employé que la lettre I, comme étant seule d'origine latine. Il en est de même de Simon Abril : dans la Grammaire Grecque qu'il a écrite, il n'emploie que notre petit *i*. Du reste le nom même de Y grec, et le peu d'usage que les Latins en faisaient en dehors des mots d'origine grecque, prouveraient bien que ce n'est pas un caractère latin et qu'il doit provenir de l'alphabet grec. Antonio de Nebrija dans son dictionnaire latin ne s'arrête pas sur cette lettre à propos de laquelle il écrit simplement : Y = voyelle grecque.

Chapitre III

Dans le cas où les lettres latines seraient une imitation d'autres lettres, quelles peuvent être ces dernières et dans quelle mesure ont-elles été imitées?

S'il est vrai que les lettres latines aient été inventées, il ne paraît guère admissible que cette invention se soit produite autrement que nous venons de le dire. Mais dans le cas où elles seraient une imitation d'autres lettres, (ce qui paraît plus vraisemblable), nous devons, ainsi que nous nous sommes engagé à le faire, dire quelles furent les lettres imitées, et ce qu'on leur emprunta.

Il paraît rationnel que, pour former des lettres en les faisant dériver d'autres lettres déjà existantes, on soit remonté à l'origine de celles-ci. C'est ainsi que procédèrent sans doute les Latins ; et, pour adapter à leurs sons les signes graphiques qui pouvaient le mieux leur convenir, ils durent choisir avec soin, chez les étrangers, les éléments seuls qui leur étaient utiles, sans se préoccuper des autres. On fera remarquer à

ce propos que, dans le fait de s'approprier des lettres d'une langue, il s'agit moins du signe matériel ou caractère, et dont la forme importe peu, que du son que ce caractère représente dans cette langue, et qu'il faut ajuster à la sienne. — D'autre part, si un idiome a moins de sons que le voisin, il aura évidemment besoin de moins de lettres que celui-ci, et inversement.

Dans ce que l'on désigne sous le terme général de Saintes Écritures, l'Hébreu, le Grec et le latin dominent. Saint Isidore nous dit aussi que c'est en ces trois langues que les Patriarches, les Prophètes, les Évangélistes, les Pères de l'Église et bien d'autres, ont écrit tout ce qui se rapporte à notre sainte Religion. Les mêmes caractères ont été employés encore pour l'inscription placée sur la Croix du Christ, parce qu'ils étaient les plus connus et les plus susceptibles d'être compris du monde entier. Nous avons de fortes raisons de croire que, de ces trois langues, celle que nous pouvons appeler *la mère* des autres, et qui, par son ancienneté, mérite ce titre, c'est l'Hébreu. Nous n'avons pas à produire des arguments pour soutenir cette thèse, car elle a été longuement développée par saint Augustin dans la « *Cité de Dieu* » et par saint Isidore dans ses « *Etymologies* ». L'un et l'autre font remonter l'Hébreu à l'époque antérieure à la confusion des langues, disant que dans ce temps-là il n'en existait qu'une seule, comme on peut le voir dans la Genèse. Ils ajoutent que cette langue unique était celle qui nous occupe, et qu'elle se perpétua dans Héber et ses descendants. C'est ce patriarche qui lui donna son nom *Hébreu*, car, jusque-là, ayant été seule, elle n'avait eu besoin d'aucune dénomination particulière.

Puisque nous avons trouvé l'ancienneté de l'Hébreu, en tant que langue parlée, il nous reste à savoir maintenant son ancienneté en tant que langue écrite. Dans son *Histoire ancienne des Juifs*, Josephe parle des deux colonnes élevées par les fils de Seth. Sur ces deux colonnes, dont l'une était en briques et l'autre en pierre, ceux-ci avaient gravé leurs connaissances scientifiques, et, à l'époque où vivait l'historien, celle de pierre subsistait encore en Syrie,

Saint Isidore pense que les lettres grecques et latines tirèrent leur origine des lettres hébraïques, mais il ne fait remonter ces dernières qu'à l'époque où Dieu donna la loi écrite à Moïse. Saint Augustin n'est pas de cet avis, et il prouve qu'il existait des lettres antérieurement à cette époque, puisque Moïse même les faisait enseigner au peuple de Dieu avant d'avoir reçu les Tables de la Loi. C'est donc avec raison que nous pouvons considérer comme les plus anciennes, les lettres hébraïques, auxquelles le grec et le latin ont dû recourir pour former les leurs.

Les Républiques qui veulent emprunter des lois à d'autres, parce que celles-ci leur semblent mieux gouvernées, choisissent parmi ces lois celles qui leur paraissent les plus parfaites, et qui peuvent répondre le mieux à leurs besoins. C'est de la même façon qu'on a dû procéder pour la formation des lettres latines, s'il est vrai que celles-ci aient été imitées des lettres hébraïques : on a, en quelque sorte, pris à ces dernières leur quintessence, leur caractère essentiel, ce qui fait que la partie qu'on leur a empruntée a la même valeur que le tout d'où elle a été tirée. Pour nous faire mieux comprendre, prenons des exemples : la première lettre de l'alphabet hébreu s'appelle *Aleph*, nom qui est composé de cinq sons différents représentés par ces cinq caractères. A cause de la rapidité de la prononciation, il semble que ces cinq sons ne doivent pas être prononcés bien distinctement ; ils le sont cependant, car si on en omettait un seul, le nom de cette lettre resterait absolument dénaturé. Ainsi : *leph* sans *a*, *aeph* sans *l*, *alph* sans *e*, etc. Chaque lettre supprimée modifie le nom.

Mais dans la prononciation latine, comme dans la prononciation hébraïque, ce qui servait, ce n'était pas ce son composé, mais bien seulement *A*, le premier des sons qui forment *Aleph*. Aussi, quand on supprima *leph*, pour ne garder que *A*, l'idée fut merveilleuse et le choix des plus heureux. *A* est la partie essentielle, le son simple qui seul est employé à l'exclusion des quatre autres qui constituent *leph*, la quintessence, comme nous l'avons déjà dit. C'est de la même façon que l'on forma *B* de *Beth*, *G* de *Guimel*, *D* de

Dalet et ainsi de suite. A cela, on pourra objecter que ce ne sont pas là les lettres hébraïques, mais seulement leurs noms, et que nous ne donnons des lettres latines que les signes graphiques et point les noms. Pour répondre à cette objection, nous dirons que, dans le corps des mots hébreux, les lettres ne figuraient pas écrites avec leur nom complet, mais seulement avec l'élément simple de ce nom qui représentait le son à employer; dans le latin, cet élément simple fut de même le seul qui entra dans les mots. Les Latins donnèrent alors à leurs lettres (et ce fut là un perfectionnement), le nom de cet élément simple qui est le seul utile, *le seul significatif et qui ne peut s'écrire*, comme *A*. Pour plus de clarté, nous allons dire ce que nous entendons par *son significatif et qui ne peut s'écrire*.

Nous appelons *son qui peut s'écrire*, celui qui a besoin de plus d'un caractère pour représenter les différentes articulations qu'il renferme, et *son significatif et qui ne peut s'écrire*, celui qui est d'une simplicité telle qu'un seul caractère suffit à le représenter.

A la rigueur, on pourra dire que ce dernier peut être écrit puisqu'il est représenté par un caractère; mais nous ferons remarquer qu'en donnant ces définitions, nous n'avons d'autre but que de nous procurer des termes spéciaux qui nous permettent de nous faire mieux comprendre. Donc, les expressions adoptées nous serviront, suivant les cas, à désigner : soit le *nom des lettres*, composé de différents sons auxquels correspondent autant de caractères, soit ce nom si simple, qui ne constituera pas un mot, mais qui sera *significatif* et ne renfermera qu'un son représenté par un caractère unique. Ainsi, nous dirons que les noms de nos lettres ne peuvent s'écrire comme les autres. En effet, du nom de *Aleph* on a tiré celui de A; ce dernier sert tout entier et il entre intégralement dans la prononciation des mots parlés et écrits. Il est si simple *qu'on ne peut l'écrire*, et toute tentative dans ce sens resterait sans résultat. Pour l'expliquer, on ne pourrait, en effet, se dispenser de recourir à d'autres lettres, et, avec ces dernières, on n'obtiendrait qu'un son composé, qui, à

cause de son caractère même, ne saurait en aucune façon donner l'idée d'un son simple. Le caractère graphique est donc le seul guide, et à sa forme on reconnait le nom du souffle, plus ou moins sonore, qu'il représente. Ce n'est donc que la tradition seule qui a pu conserver les noms des lettres latines, et, comme celles-ci sont les éléments mêmes de la parole et de l'écriture, il n'en peut exister de plus simples; dans tous les cas nous manquons de documents pour fournir d'autres explications à ce sujet, et cela nous entraînerait trop loin.

Les Latins firent un choix si parfait dans les lettres hébraïques, prenant tout ce dont ils avaient besoin, laissant de côté tout ce qui ne leur était pas utile, qu'ils arrivèrent à former des lettres irréductibles dont les noms seuls renfermaient l'essence même de chaque lettre. Aussi pouvons-nous dire qu'elles sont parfaites, et même que chacune en son genre est une perfection, puisqu'elles ne peuvent subir aucune modification sans être immédiatement dénaturées. Ce caractère est spécial aux lettres latines avec lesquelles nous écrivons comme nous parlons, et réciproquement. Dans les différents pays où elles sont en usage, il n'existe aucun langage vulgaire qui atteigne la même perfection que le latin, et dont les mots s'écrivent comme ils se prononcent, ainsi que cela a lieu en Espagnol.

Il est vrai que les consonnes latines portent des noms composés et qui *peuvent s'écrire*, mais c'est là une imperfection qui ne tient pas à leur nature même et que l'usage seul a causée. Avec la tradition qui a voulu les faire plus sonores qu'elles n'étaient, elles ont perdu leur caractère simple d'origine. C'est là un sujet que nous dévélopperons plus loin.

Chapitre IV

Si les lettres latines n'ont pas été imitées de l'hébreu et qu'elles soient l'œuvre des Grecs, quel en est l'auteur et quels noms leur donna celui-ci ?

Il ne serait pas juste de passer sous silence ce que nombre d'auteurs, et des plus autorisés, disent au sujet de nos lettres latines, dont ils attribuent la création aux Grecs. S'il est vrai que c'est à ceux-ci que nous les devons, il convient de leur en laisser toute la gloire et de ne pas se montrer ingrats. Du reste, que ces lettres nous soient venues des Hébreux, ou qu'elles aient été données par les Grecs aux Aborigènes, le résultat est le même pour nous, comme on le verra dans ce chapitre.

Ce que nous avons dit plus haut sur l'origine des lettres latines que nous faisions dériver des hébraïques et non des grecques, se trouvait d'accord avec le passage cité de Saint Isidore. Ce même auteur, parlant de *y* et *z*, dit encore que ces lettres sont grecques, d'où l'on peut déduire que les autres ne le sont pas, car le seul fait d'établir cette distinction prouve implicitement que toutes les lettres n'ont pas la même origine. Mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse le plus : ce que nous voulons rechercher, c'est le nom que l'on donna, au début, à chacune de nos lettres. Ici encore, Saint Isidore nous fournit quelques renseignements. Dans un de ses ouvrages, il dit que la nymphe Carmenta fut la première qui introduisit les lettres latines en Italie. Son nom de *Carmenta* (du latin *Carmen : vers*) lui venait de ce qu'elle exprimait des prophéties en vers. D'après Biondo Flavio, (*lib. Romæ triumphantis*), son vrai nom était Nicostrate. Denys d'Halicarnasse fait aussi mention, dans différents ouvrages, de cette prophétesse et de son arrivée en Italie ; il parle de sa grande

science et de ses prophéties que l'on considérait comme tenant du prodige. Elle était venue s'établir dans ce pays avec les Pélasges ou Grecs et un peuple barbare, les Aborigènes. Sous le règne de Faunus, soixante ans avant la venue d'Enée, Evandre, originaire d'Arcadie, fils de Mercure et de la nymphe Carmenta, appelée depuis Nicostrate, vint rejoindre celle-ci en Italie, où elle était renommée pour sa science des lettres et ses prophéties. Ces mêmes renseignements se trouvent dans les ouvrages de Rufin. Pline rapporte que ce sont les Pélasges qui ont introduit les lettres en Italie. Thucydide, dans son *Histoire de la guerre du Peloponèse*, nous parle des Pélasges ; il nous dit que les Grecs ne s'appelèrent « Hellènes » qu'après l'arrivée chez eux de Hellen, fils de Deucalion. Antérieurement à cette époque, ils ne portaient pas ce nom, de même que celui de « Grèce » ne s'appliquait pas à tout le pays, mais seulement à une partie. Les différentes peuplades qui l'habitaient avaient chacune leur nom, et la plus importante était *celle des Pélasges*. Leurs langues étaient différentes aussi, comme nous le dit de son côté Constantin Lascaris. En dehors de la langue commune, il y avait les dialectes Ioniens, Attiques, Doriens, Eoliens. Ainsi donc, d'après ces auteurs, que les lettres latines aient été apportées en Italie par les Pélasges ou par Carmenta, c'est toujours aux Grecs qu'on les doit. — A ce propos, voici ce que dit Priscien : « En réalité, si nous prenons la peine d'observer les sons « qu'on emploie dans le langage, nous remarquerons qu'en « latin il n'existe que dix-huit lettres, dont seize prises dans « les lettres anciennes du grec, et deux, F et X, ajoutées « plus tard et qui ont la même origine. »

Cela parait en contradiction avec ce que dit Saint Isidore, cependant on peut démontrer que cette contradiction n'est qu'apparente et ne dépend que de la façon dont on interprète l'auteur. Celui-ci, en effet, a peut-être voulu dire que les lettres latines sont de provenance hébraïque, mais non de provenance directe. C'est aussi le cas des lettres grecques qui furent prises aux Phéniciens, comme l'écrit Hérodote, car parmi les connaissances nouvelles que Cadmus et ses com-

pagnons importèrent en Grèce, figurent les *lettres*, qui jusque là y étaient inconnues. Cette opinion, est aussi celle de Diodore et de Bérose, et c'est pour ce motif que les Grecs les qualifiaient de *lettres phéniciennes*. Lucain partage cette opinion ainsi que l'attestent ces vers :

« Phœnices primi famæ si credimus ausi
« Mansuram rudibus vocem signare figuris. »

Ce sont là autant d'arguments que Polydore Virgile met à profit pour soutenir que les Grecs ne tirèrent pas directement leurs lettres de l'hébreu, et que c'est dans ce même sens que l'on doit interpréter la citation de Saint Isidore. Ce qui revient, en quelque sorte, à dire que les lettres hébraïques sont aux autres lettres ce qu'est Adam au genre humain.

Mais, que les lettres latines aient été importées en Italie et enseignées à la tribu barbare des Aborigènes, par les Pélasges qui abordèrent dans ce pays, nommé par eux Latium ; que ce soit par la nymphe Carmenta ou son fils Evandre qu'elles aient été introduites, le résultat reste le même : ce fut un peuple civilisé et instruit qui les donna à un peuple barbare. Il est vrai que les Grecs appelaient *barbares* toutes les nations (hors la leur). Mais, celle dont on vient de parler, méritait, paraît-il, cette qualification, et c'est là une particularité qui ne servira qu'à mieux établir l'exactitude de ce que nous disons dans ce livre, tout en nous permettant de répondre à une question qui vient naturellement à l'esprit au sujet des Grecs.

Comment se fait-il, en effet, que ceux-ci aient enseigné des lettres autres que les leurs? Aux sentiments d'amour-propre et de fierté nationale, devaient se joindre, semble-t-il, des raisons sérieuses pour les obliger à faire prendre leurs propres lettres et non d'autres. — D'abord, les connaissant mieux, ils étaient plus aptes à les enseigner. En second lieu, toute nation désire voir adopter ses us et coutumes, et cette tendance était même si accentuée chez les Grecs en particulier, que, se considérant eux-mêmes comme le premier peuple du

monde, ils qualifiaient de *barbares* ceux qui avaient des mœurs différentes des leurs. Enfin, comment admettre que les Grecs, c'est-à-dire des hommes appartenant au pays le plus instruit, aient pu trouver des défauts dans leurs lettres. Et le seul fait d'en choisir d'autres prouve bien, en effet, qu'ils reconnaissaient aux dernières adoptées des avantages que ne leur offraient point les premières.

Ces objections, si on les multipliait, fourniraient autant d'arguments en faveur de notre démonstration; aussi, sans insister davantage, allons-nous reprendre la discussion en partant de ceci : que c'étaient des esprits cultivés qui instruisaient des barbares ignorants. Dans ces conditions, les premiers étaient obligés de se mettre à la portée des seconds, car le rôle du maître, quelque peine qu'il lui en doive coûter, consiste à rechercher toujours la voie la plus facile pour arriver à se faire comprendre de son éléve, sans se décourager devant les difficultés qu'il rencontre chez celui-ci. C'est donc parce que les hommes qu'ils voulaient instruire n'étaient pas en état d'apprendre les lettres dont ils se servaient eux-mêmes, que les Grecs renoncèrent à celles-ci. Ils se virent alors dans la nécessité, ou d'en inventer de nouvelles, ou de modifier les leurs de façon à les rendre accessibles à ces intelligences incultes. Ce dernier résultat fut obtenu en donnant comme nom aux lettres, le son simple que chacune d'elles représente dans les mots parlés et écrits; il n'en fallait point davantage pour savoir lire. — Ce n'est autre chose que la simplification avantageuse dont nous avons parlé dans le chapitre précédent; la seule différence entre ce que nous disons ici et ce que nous avons dit plus haut, c'est que ce perfectionnement ne serait point l'œuvre de ceux à qui l'on enseigna les lettres, mais bien de ceux qui les enseignèrent. Ces derniers choisirent dans les lettres grecques, comme nous l'avons dit pour les lettres hébraïques, ce qui leur était utile : de *Alpha*, *Bêta*, *Cappa*, *Delta* on tira *A*, *B*, *C*, *D* et ainsi de suite. Les noms qu'ils arrivèrent à former ainsi étaient d'une simplicité telle que, pour savoir lire, il suffisait de pouvoir nommer couramment les lettres, tout en observant les

règles de la diction. D'un autre côté, les caractères graphiques furent en quelque sorte des portraits si bien appropriés aux mouvements qu'exécutent la bouche, les lèvres, les dents et la langue pour former les sons, qu'il n'était besoin que de voir ces caractères pour apprendre, ou se rappeler plus facilement chaque articulation. C'est là un sujet que nous nous proposons de traiter à fond à propos de chaque lettre, et qui prouve une fois de plus que les Grecs cherchèrent, par tous les moyens possibles, à rendre simple et facile l'enseignement qu'ils voulaient donner. Ils firent ainsi l'invention la plus ingénieuse, et c'est, du reste, une des gloires de la Grèce, comme nous l'apprend la Renommée, confirmée par des témoignages écrits. Cela répond aux objections que nous avions soulevées plus haut, aussi croyons-nous inutile de les reprendre une à une, puisqu'elles tombent toutes devant ce que nous venons de dire.

Les hypothèses étant surtout permises quand on manque de preuves, nous allons supposer pour notre part que le pays où vivaient ces barbares Aborigènes s'appelait *Latium*, que de *Latium* on tira le nom de *Latins* pour les habitants et celui de *Lettres Latines* pour les lettres.

L'usage de ces dernières fut rendu si facile que, malgré son ignorance et son peu de dispositions, ce peuple à demi-sauvage arriva à pouvoir les connaître. La nature, du reste, nous prouve que la chose était possible, puisque le muet lui-même, envers qui elle s'est montrée si peu généreuse, est capable d'apprendre ces mêmes lettres latines et non d'autres. Aussi, doit-on considérer comme évident, que, soit qu'elles aient été imitées ou perfectionnées, les noms qu'on leur donna étaient des sons simples, et que s'il en est dans le nombre qui soient composés, cela ne vient pas de leur nature même, mais bien de la corruption.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir sur l'origine des lettres latines; il serait difficile de préciser davantage, après tant de siècles, si elles ont été inventées ou imitées d'autres lettres, surtout quand on manque de documents écrits. A défaut d'arguments plus probants, nous

avons essayé de reconstituer la vérité en cherchant par les effets à connaître les causes.

Chapitre V

Chaque lettre a pour nom le son qu'elle représente.

Ainsi que nous l'avons dit, les différents sons que nous employons sont au nombre de vingt et un, auxquels correspondent autant de lettres. Le rôle de ces dernières consiste à rappeler à l'esprit le souffle sonore qu'elles représentent, à figurer en quelque sorte la voix de celui qui écrit. Comme exemple, prenons la musique, c'est celui qui convient le mieux à notre sujet. Un musicien, en effet, n'a besoin que de voir les points tracés sur le papier pour reconnaître et reproduire les notes vocales qu'ils expriment. Il baisse ou élève la voix suivant la valeur de chaque point, et le chant est reconstitué comme s'il était exécuté par son auteur même.

Il en est de même pour celui qui lit l'écriture ; en donnant à chaque lettre sa valeur, qui est le son même qu'elle représente, il forme les groupes syllabiques et les mots. Grâce à ces signes graphiques, et comme si c'étaient des portraits, le lecteur retrouve les expressions mêmes de l'auteur. Aussi n'est-il pas permis de croire que les inventeurs de ces lettres leur aient donné d'autres noms que le son simple que chacune d'elles représente, car, s'il en était autrement, et s'ils leur avaient donné des noms composés, elles n'auraient pu servir à représenter les mots parlés.

Dans une définition de la lettre, Victorinus, grammairien de l'antiquité, dit que dans chaque lettre il faut considérer trois choses : le nom, la figure et la valeur.

Par nom, il faut entendre non-seulement le terme générique de *lettre*, qui s'applique à tous les caractères, mais

aussi et surtout le nom caractéristique et spécial que chaque lettre tire du son qu'elle représente. La figure est la forme graphique ou caractère que l'on a donné à chaque son, comme A. Pour le choix de ces caractères, il n'y avait pas de raison particulière pour faire adopter telle figure de préférence à telle autre, ils ont pu être formés ad placitum, tout en apportant cependant un certain soin à les faire le plus différents possible les uns des autres, afin d'éviter la confusion qu'auraient pu produire les ressemblances. En dernier lieu vient la valeur de la lettre, et c'est là un point essentiel dans la question qui nous occupe. Bien que Victorinus ait reconnu à chaque lettre les trois qualités précitées, il ne donne pas sur la dernière les développements qu'elle comporte. Il se borne à signaler les cas où, en poésie, la prononciation est longue ou brève. Quant à la partie essentielle, c'est-à-dire la valeur de la lettre représentant virtuellement un son auquel elle sert de caractère, et qui, employée dans les écrits, nous permet de comprendre la pensée de l'écrivain, il n'en parle pas.

Cette valeur, différente dans chaque lettre et que nous avons besoin de connaître pour nous en servir, doit être la représentation exacte des sons.

Étant donnée, en effet, la façon dont se forme la parole articulée, il est nécessaire, pour l'exprimer par écrit, d'avoir autant de caractères qu'il y a de sons émis, car, s'il y en avait plus ou moins, les mots et par suite le sens, seraient dénaturés par celui qui lit. Si, en faisant un portrait, un peintre ajoute ou retranche quelque chose à son modèle, il obtiendra une copie qui ne ressemblera pas à l'original. Le même fait se produira pour la lecture d'un ouvrage où les mots ne seraient pas, comme dit Quintilien, la représentation exacte des sons que l'auteur a voulu exprimer.

En conséquence, voici les différentes hypothèses qui se posent : Ou tous les termes écrits nous servent comme des hiéroglyphes, et sans tenir compte de la valeur particulière des lettres, pour nous faire comprendre ce que nous avons appris par l'usage ; ou bien les dix-sept lettres, écrites et pro-

noncées en groupes, ont un nom différent de celui qu'on leur donne en les prenant isolément, et alors chacune d'elles a deux noms usités l'un et l'autre suivant qu'elles sont groupées ou isolées. Dans ce dernier cas, il y a un nom qui est inutile et embarrassant, aussi pourrons-nous le laisser de côté. Mais c'est là un point sur lequel nous nous proposons de revenir.

Quand ces dix-sept lettres furent inventées, on ne dut pas les désigner par les noms actuellement employés, mais bien par les sons mêmes qu'elles servaient à représenter. A ce moment, en effet, ce n'étaient pas des noms pour les caractères que l'on cherchait ; ce qu'il fallait, c'étaient des caractères pour représenter les différents sons du langage, et ceux-ci devaient servir de noms à ceux-là. Adam lui-même eût-il inventé les lettres, qu'il n'en resterait pas moins vrai que l'existence de la voix est antérieure à elles, comme la nature est antérieure à l'art. Il était donc inévitable que les caractères fussent appliqués au service de la voix, et non la voix au service des caractères. C'est aussi l'avis de Flaccus Alcuin, le maître de grammaire de l'empereur Charlemagne.

Dans ces conditions, chaque caractère ayant à figurer un son, ne pouvait logiquement que porter le nom du son qu'il représentait. Il n'y avait aucune raison, en effet, pour donner un nom composé à une lettre dont le rôle consiste à représenter un son simple qui peut lui-même servir de nom. Nous considérons donc comme suffisamment prouvé que, dans le principe, chaque lettre dut avoir pour nom le son qu'elle représente.

Chapitre VI

Définition de la voix

Le nom de chaque lettre est notoire, mais c'est par la tradition seule, qui se continue avec nous, que nous connaissons ces noms formés d'éléments si simples qu'il n'était pas

possible de les exprimer par écrit. Toutefois, nous nous proposons de caractériser ces éléments de telle façon, qu'on puisse les reconnaître sans avoir à s'en rapporter à la tradition, comme cela s'est fait jusqu'ici. Nous signalerons en même temps les imperfections que présentent ces noms, imperfections qui les rendent non-seulement inutiles, mais encore embarrassants pour l'enseignement de la lecture. Nous dirons ensuite ce qu'est la lettre, la corruption introduite par l'usage dans celles que nous employons, avec le moyen d'y remédier, en nous appuyant sur tous les arguments que nous aurons pu trouver, et surtout sur l'expérience, qui vaut mieux que toutes les théories. Ainsi, sans nous laisser entraîner dans des classifications interminables, comme tant d'autres, nous pourrons atteindre plus directement et plus facilement notre but.

Mais puisque la lettre a été inventée pour être mise au service de la voix, nous ne pouvons nous dispenser de consacrer quelques lignes à celle-ci. Saint Isidore dit que « la voix est le bruit formé par l'expulsion d'un souffle, » et qu'elle est articulée ou confuse, selon que l'on peut ou non l'écrire. C'est aussi ce que dit Ælius Donat, grammairien de l'antiquité. Le docteur Juan Sanchez de Valdès définit la voix « un léger choc de l'air contre la pointe de la langue ». Quant à Flaccus Alcuin, il répondit à ses élèves qui le questionnaient à ce sujet, que la voix se présentait sous quatre formes : articulée, inarticulée, exprimable par écrit ou inexprimable. La voix articulée est celle qui exprime une pensée, comme : Je chante les exploits des héros... ; la voix inarticulée, celle qui n'a aucun sens, comme le bruit produit par un objet qui se casse, le beuglement d'un bœuf, etc... ; quant à la voix exprimable ou inexprimable par écrit, ce n'est que la répétition de ce qui a déjà été dit par Saint Isidore. Il semble que ces deux dernières formes doivent rentrer dans la catégorie de la voix articulée et de la voix inarticulée, mais il n'en est rien, car la différence existe réellement. Il est, en effet, des sons qui peuvent s'écrire et qui ne sont pas articulés, c'est-à-dire qui n'ont pas de sens. C'est ainsi, du reste, que le comprend Priscien ;

cra et *coax*, par exemple, peuvent s'écrire ; ce ne sont pas cependant des sons articulés, puisqu'ils n'ont aucun sens. Aussi, pour nous faire mieux comprendre, qualifierons-nous de *significatif* le son articulé, et cette qualification est en tous points conforme à l'idée de ces auteurs qui n'accordent le titre d'*articulée* qu'à la voix qui a un sens. Ainsi donc, quand il sera question du nom des lettres composées, nous dirons : articulé, exprimable par écrit et significatif ; quand nous parlerons du nom simple, nous le désignerons par significatif, impossible à écrire et inarticulé. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cela ne pourra s'appliquer aux voyelles.

Chapitre VII

Quelles sont les lettres composées, leurs noms et le rôle qu'elles jouent dans la lecture ?

Les dix-sept lettres, causes de cette confusion, sont : *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *h*, *l*, *m*, *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *y*, *x*, *z*. Si nous avions à écrire leurs noms, ce serait : *bé*, *cé*, *dé*, *èfe*, *gé*, *ache*, *elle*, *emme*, *enne*, *pé*, *qu*, *erre*, *esse*, *té*, *ixe*, *y grec* et *zèd*. Toutes ont donc un nom *exprimable par écrit*, et constituent aussi un *son articulé*, puisque chacune d'elles forme un tout, ayant une signification propre et un son particulier qui la distingue. De plus, ce sont des lettres composées, puisque sept d'entre elles : bé, cé, dé, gé, pé, qu, té, unissant leur son spécial à une voyelle, forment une syllabe, et que les dix autres en forment même deux.

Il en est qui donnent aux lettres des noms un peu différents de ceux qui précèdent, ces noms sont : *a*, *bé*, *cé*, *dé*, *e*, *ef*, *gé*, *hach*, *i*, *l*, *èm*, *èn*, *o*, *pé*, *qu*, *err*, *es*, *t*, *v*, *x*, *y* (*upsilon*), *zèd*. Mais l'existence de ces dénominations diverses justifie ce que nous avons dit des effets de la tradition. On ne peut

croire, en effet, qu'au moment où elles ont été inventées, les lettres aient reçu différents noms ; on a dû leur en donner un seul, immuable, et s'appliquant le mieux possible au rôle de chacune. On remarquera que, des dix-sept consonnes, il n'en est aucune qui soit employée dans le langage avec le nom écrit que l'on vient de voir ; car c'est là un nom composé, celui que l'usage a donné à chacune prise isolément. Voyons par exemple *effe :* Quand on se sert de cette lettre dans un mot, on ne l'écrit jamais *effe,* mais seulement *f.* Ce caractère, débarrassé des lettres qui le précèdent et le suivent, entre seul dans l'écriture, et il en est de même dans le langage, où il n'est employé que comme son simple, et non avec la prononciation *effe.* On en peut dire autant pour les autres. De là, il résulte donc, que dans la parole et dans l'écriture, les lettres ne peuvent être employées que comme sons simples, et jamais comme sons composés. Si l'on prend, en effet, *f,* en l'appelant *effe,* pour le joindre à une voyelle comme *i,* on obtiendra *effei* alors qu'il faut *fi ;* si à *fi* on ajoute encore *n* en donnant à cette dernière son nom composé *enne,* les trois donneront *effeienne,* tandis que si l'on n'emploie que leur partie simple, on aura formé le mot *fin,* qui est celui que l'on doit obtenir.

La création de ces noms composés a été imprudente, car elle aurait pu faire perdre aux lettres, avec leur simplicité, le triple caractère qui fait le principal mérite de cette invention ingénieuse et qui constitue la supériorité de notre langue sur toutes les autres. Ce caractère essentiel consiste en ce que le son émis, le signe graphique représentant ce son, et le nom que nous donnons à ce signe en lisant, ont la même valeur phonétique. Il n'existe pas d'autres lettres qui aient la même propriété, seules celles-ci la possèdent et méritent véritablement le nom de lettres, car avec elles on peut lire. Les autres ne sont que des figures hiéroglyphiques, qui ne permettent de lire qu'au prix d'une grande pratique, car, réunies en groupes, et prononcées avec leurs noms, elles ne représentent pas le langage parlé. Quant aux nôtres, si on leur enlève la partie composée qui n'est qu'une corruption,

elles sont absolument aptes à remplir le rôle pour lequel elles ont été créées, c'est là leur propriété essentielle et leur raison d'être. Du reste, pour qu'on ne s'étonne pas, outre mesure, de cette innovation qui consiste à diminuer le nom des lettres, nous allons donner la définition de la lettre par quelques auteurs. Dans ces théories, qui n'ont pas été écrites spécialement pour le sujet que nous traitons, nous pourrons cependant trouver des arguments en faveur de notre manière de voir.

Chapitre VIII

La lettre définie par les grammairiens de l'antiquité est la lettre simple.

Constantin Lascaris, dans sa grammaire grecque, dit que la lettre est la plus petite subdivision irréductible de la voix. Ælius Donat, après avoir donné de la voix la définition que nous avons citée (ch. vi), dit aussi de la lettre, qu'elle est la plus petite subdivision de la voix articulée. Ce sont là autant d'arguments en faveur de notre thèse. En effet, si on appelle *voix articulée* celle qui est exprimable par écrit et significative, cette dénomination s'applique exactement *aux noms composés* que l'usage a donnés aux dix-sept lettres dont nous venons de parler, mais non *aux lettres mêmes* qui ne sont que des subdivisions indécomposables de la voix.

Pour ces noms, en effet, nous avons eu déjà occasion de dire et de prouver qu'ils étaient *exprimables par écrit*, et qu'il suffisait pour cela de les écrire comme ils se prononcent. *Significatifs*, ils le sont également, car, en les prononçant, nous reconnaissons immédiatement ce qu'ils signifient et la lettre qu'ils désignent. Par suite, ils sont forcément *articulés*. Or, on ne peut désigner que sous le nom de *voix* ce qui est arti-

culé, exprimable par écrit et significatif. Si cette voix est *susceptible d'être décomposée* en parties, l'une de ces parties, et même la plus petite suivant la théorie des auteurs cités, sera *la lettre*. C'est le cas, pour les noms de ces lettres composées; elles peuvent être divisées en deux, trois et quatre unités, comme *bé*, *effe*, *ache*, *ixe*...

Alcuin dit aussi de la lettre qu'elle est indivisible, les phrases se décomposant en mots, les mots en syllabes et celles-ci en lettres, et les lettres ne donnant lieu à aucune subdivision. Cette opinion est partagée par le grammairien Sergius, et c'est assurément l'explication la plus plausible si l'on admet que la lettre a le nom simple, et par suite irréductible, que nous lui supposons. Si ces écrivains, en s'exprimant ainsi, ont visé les noms composés qui nous servent pour désigner les lettres, ils nous ont fourni l'occasion de commenter et de compléter leur pensée. Suivant eux, tant qu'il y aura lieu de retrancher ou de diviser, comme dans les phrases, les mots et les syllabes, nous n'aurons pas obtenu la lettre. Donc, nous ne pouvons considérer comme lettres, aucune des dix-sept que nous avons citées, tant qu'elles seront écrites ou prononcées sous forme de syllabes. Il est évident que cela ne s'applique pas aux voyelles, qui, bien qu'elles aient la valeur de syllabes, sont absolument simples et indivisibles.

Dans son *Traité d'orthographe latine*, Velius Longus nous fait connaître différentes définitions de la lettre par divers auteurs. Les uns disent que la lettre est le principe de la voix claire et intelligible; les autres, qu'elle est le principe du son significatif; d'autres, la plus petite partie de la phrase; d'autres enfin, un élément de voix exprimable par écrit. La définition qui fait de la lettre le principe du son significatif, n'a pas été admise; il existe, en effet, des sons qui n'ont aucun sens, qui par conséquent ne sont pas significatifs, et qui cependant peuvent s'exprimer en toutes lettres. *Tit* et *Tis*, par exemple, peuvent s'écrire quoiqu'ils ne signifient rien. La véritable définition, c'est que la lettre est le principe de toute voix claire et intelligible. Si elle est le principe de toute voix claire et exprimable par écrit, ce qui est la même chose,

elle sera aussi le principe du nom composé des lettres. Dans ces noms composés et qui peuvent s'écrire, le principe pouvant être isolé, c'est donc lui qui constituera la lettre à l'exclusion de tout le reste. Ce sera un son simple comme chacun de ceux que l'on peut tirer de *tís*, d'abord *t*, puis *i*, et enfin *s*.

Partant de ce principe que le nom de chacune des dix-sept consonnes est un son composé, et que par suite il ne peut être considéré comme lettre, la lettre sera la première partie qui entre dans la composition de ce son. Dans *bé*, par exemple, qui est un son intelligible, exprimable par écrit et décomposable en parties, *b*, qui est le premier son entrant dans la composition de *bé*, constituera la lettre. Priscien dit de la lettre qu'elle est un signe représentant *l'élément* vocal, et comme un portrait de la voix. S'il en est ainsi, quand un son est *composé* de deux ou plusieurs lettres, il ne peut être regardé comme élément, puisque *un élément est toujours simple*. Plus loin, cet auteur dit encore que *l'élément* et *la lettre* diffèrent en ce que l'un est *la prononciation* et l'autre le *signe graphique*, de sorte que ce serait une grande erreur de les confondre.

Tous ces arguments, empruntés à des auteurs si autorisés, nous permettent donc de dire maintenant qu'à ces signes graphiques ou lettres, il ne convient pas de donner les noms composés que l'usage a introduits, mais bien des noms simples comme les éléments dont ils sont l'expression et le portrait.

Pour compléter cette question, nous renvoyons le lecteur désireux d'être plus renseigné, aux ouvrages de Martianus Capella, de Terentianus Maurus et de Victorinus. Juste Lipse les cite et reproduit les explications qu'ils ont données pour la prononciation de chaque lettre. Quoique différentes dans la forme, ces diverses théories sont d'accord dans le fond, et tendent toutes à prouver que l'on doit donner aux lettres des noms simples. Au sujet de *m*, par exemple, dont le nom se compose de deux syllabes, Martianus Capella dit « *Labris imprimitur* »; Terentianus : « *Clauso quasi mugit intus ore* » et Victorinus : « *Impressis invicem labiis mugitum quemdam intra oris specum attractis naribus dedit.* » Ce n'est certainement pas au nom *ème* que ces auteurs pen-

saient quand ils écrivaient cela, car, *ème* n'est pas un *mugitus,* il ne se prononce pas *ore clauso* mais bien *m,* débarrassé des deux *ee.* Aussi, pour conclure, dirons-nous que, non-seulement ce n'est pas une erreur de donner aux lettres un nom simple, mais que nous leur rendons, au contraire, leur caractère primitif, leur essence qui doit être invariable. Dans le cours de ce travail, nous développerons la théorie de la formation et de la prononciation des lettres, plus longuement que ne l'ont fait ces écrivains, et nous dirons comment nous les prononçons, nous Espagnols, car tous les peuples ne les prononcent pas de la même façon.

Chapitre IX

De la classification des lettres établie par les grammairiens de l'antiquité et de la classification qui convient le mieux à l'intelligence de notre art.

En ce qui concerne le nombre des lettres, les avis sont bien partagés. Quelques auteurs disent que les lettres latines sont au nombre de seize, car ils considèrent *h* comme une simple expiration, *k, x, y, z,* comme des lettres grecques et qui ne sont employées en latin que dans les mots dérivés du grec. Dans la division en voyelles, consonnes, semi-voyelles et muettes, il n'est pas question de *y* grec, de sorte qu'il reste vingt-deux lettres avec *k;* si de ce nombre on retire les cinq voyelles *a, e, i, o, u,* il en reste dix-sept qui sont les consonnes ; *i* et *v* sont rangées dans ces dernières pour les cas où elles perdent leur caractère de voyelles. Ces dix-sept lettres sont divisées en huit semi-voyelles *f, l, m, n, y, r, s, x,* parmi lesquelles quatre liquides : *l, m, n, r,* et en neuf muettes *b, c, d, g, h, k, p, q, t.* Nous n'avons pas à parler ici des raisons qui ont pu faire adopter ces dénominations, aussi les passerons-nous sous silence. Du reste, si quelqu'un désire

être éclairé à ce sujet, il trouvera tous les renseignements dans les ouvrages de Ælius Donat, Servius Marius, Victorinus et Terentianus, grammairiens de l'antiquité. Quant à nous, nous devons strictement nous occuper des lettres que nous employons, au nombre de vingt-deux, en y admettant *h* et *y grec*. Le *k* sera laissé de côté, car nous n'en usons pas, sa valeur phonétique se trouvant représentée par *c* et *a* réunis, comme le reconnaissent Ælius Donat, Cledonius et Victorinus. Voilà donc les lettres réduites à un nombre déterminé et divisées simplement en voyelles et consonnes, ces dernières ainsi nommées parce qu'elles s'unissent aux voyelles pour former les sons. Ainsi donc nous ne devons considérer que deux sortes de lettres, car, pour apprendre à lire aux enfants et apprendre à parler aux muets, il n'est pas nécessaire de savoir quelles sont les semi-voyelles, les liquides et les muettes. Sans condamner cette division, nous ferons simplement remarquer qu'elle n'a aucune importance dans l'enseignement qui nous occupe ; nous devons, en effet, rechercher avec soin la voie la plus simple, le chemin le plus facile, et par-dessus tout, éviter ce qui pourrait causer quelque confusion, ou faire surgir quelque difficulté.

Il est donc établi d'abord, que les lettres sont toutes ou voyelles ou consonnes, et en second lieu que le nom des premières est simple, tandis que celui des autres est composé. Les lettres simples vont maintenant nous servir à prouver qu'il existe un défaut dans les autres, et que nous devons toutes les faire simples, car, de même que les voyelles, elles servent comme sons simples et non comme *consonnes*, ce qui signifie son composé. Prenons le mot *oia* (prononcez *oïa*, du verbe oygo (oïgo, j'entends), il renferme toute la valeur des lettres qui le composent. En l'analysant rigoureusement, on verra qu'il contient trois sons, figurés par trois caractères, représentant chacun spécialement un des sons. Chaque caractère conserve dans ce mot, où trois sont réunis, la même prononciation qu'il a pris isolément, *o, i, a ;* prononcés vite, ils forment *oia*. Ne le voulût-on pas, le mot se trouve constitué par la prononciation rapide, et c'est justement en cela

que réside la perfection de cette invention ingénieuse des lettres. Ce résultat vient de ce que l'on a donné comme nom aux lettres, les sons mêmes qu'elles représentent. Or, comme ces sons ne sont composés pour aucune d'elles, mais bien simples, il se trouve que tout mot formé avec elles est correct. Celles qui sont composées le sont sans nécessité, puisqu'elles ne servent, dans tous les cas, que comme son simple, ainsi que nous venons de le dire pour les voyelles. Le nom simple de chacune étant connu, il suffira de les prononcer rapidement pour former les mots en lisant.

Chapitre X

La cause qui retarde tant les enfants pour apprendre à lire, c'est le nom des lettres qu'on leur enseigne.

On enseigne aux enfants ces vingt-deux lettres, dont dix-sept avec des noms composés. Après avoir perdu beaucoup de temps à apprendre ces noms, ils sont obligés de les oublier, ou tout au moins de ne point s'en servir, car, lorsqu'on leur demande de joindre les unes aux autres les lettres ainsi apprises (c'est-à-dire d'épeler), ils ne peuvent le faire parce qu'elles ont un défaut fondamental. Pour *m* et *i*, par exemple, ils ne pourront dire *mi*, comme on les oblige à faire, mais bien *emei*. Ce qui retarde donc les enfants, pour apprendre une chose cependant si facile, c'est le temps qu'ils perdent à retenir des noms qu'ils ne savent pas négliger à propos.

C'est pour eux un double travail très difficile, car n'étant pas en âge de discerner et de reconnaître ce qu'ils doivent prendre ou laisser, ils font des efforts inutiles jusqu'au moment où ils savent épeler et syllaber. Et encore, ce dernier résultat n'est-il obtenu que grâce à de longues démonstrations, dans lesquelles les lettres n'interviennent jamais avec leur caractère propre. Dans ces conditions, et puisque la va-

leur même des lettres ne devait pas être utilisée pour enseigner à lire, il n'était même pas nécessaire d'en faire apprendre les noms. Reprenons le mot *oia :* Ce mot contient trois lettres, parce que sa prononciation comporte aussi trois sons différents. A mesuré que l'on prononce celui que représente chaque lettre, qui est le même que nous donnons à chacune de ces lettres prise isolément, cela forme un mot correct. La perfection du mot vient de ce que, les lettres étant simples, par le seul fait de les nommer séparément, comme de les écrire, et de les prononcer les unes à la suite des autres, elles forment le mot. Et il n'est besoin pour cela d'aucune démonstration. C'est le caractère même des lettres qui le veut ainsi; la lettre écrite, en effet, n'a jamais d'autre prononciation que le son auquel elle sert de signe, comme nous l'avons déjà dit, et le son ou le signe dans les mots parlés ou écrits conservent le même nom qu'ils ont, quand on les prend isolés. Dans les mots formés de lettres composées et de voyelles (et c'est le cas de la plupart des mots), les sons n'ont ni la prononciation, ni la forme écrite que nous leur donnons pris isolément. Ainsi, dans *Francisco,* se trouvent neuf sons différents qui, prononcés rapidement à la suite les uns des autres, forment ce nom. Il y a un nombre égal de signes graphiques, qui sont les lettres avec lesquelles ce nom s'écrit, et qui se trouvent dans l'ordre des sons qu'elles représentent. Mais ces lettres ne figurent pas avec les noms que l'usage a donnés à chacune d'elles comme dans *oia.* Si on les écrit, en effet, avec les noms qu'elles ont, prises isolément, et qu'on les prononce vite, comme nous le faisons pour *oia,* nous ne lirons pas *Francisco.* Le nom de ces lettres étant *efe, ere, a, ene, cé, i, ese, cé, o,* réunies on aura *efeereaenecéieseceo,* mot qui n'a pas de sens et qui renferme des lettres comme *e* qui n'existe pas dans Francisco et que nous trouvons là dix fois répété. Tout cela nous prouve l'inutilité de ces noms que nous conservons sans en retirer aucun avantage, qui ne produisent d'autre résultat que de faire trouver des difficultés là où il n'y en a pas, et de faire perdre à nos lettres et à notre langue leur plus belle qualité.

Chapitre XI

Autre définition expliquant l'usage des lettres

C'est à cause de leur trop grande simplicité que la tradition a donné aux consonnes des noms composés. Comme elles sont muettes, en cherchant un nom sonore pour les désigner, on leur a donné une résonnance qui égale presque celle des voyelles auxquelles on les unit. Le but poursuivi a été de les rendre plus faciles à apprendre et à retenir, mais le résultat obtenu n'a pas été celui qu'on attendait. Ces noms, en effet, rendent impossible l'enseignement rapide des lettres, et, d'un autre côté, quand ils ont été appris, ils ne peuvent servir de guide pour arriver à lire, puisque le fait de lire consiste à unir les noms des lettres pour former les mots. Nous retrouvons cette idée dans cette autre définition où saint Isidore, Pierre Grégoire, Diomède, Priscien, Sergius, Alcuin et Victorinus expliquent l'usage de la lettre : « *Littera dicta est quasi ligitera, eo quod quasi legentibus iter ad legendum ostendit.* » En d'autres termes, le mot *lettre* est considéré comme composé du verbe latin *legere* (lire), et de *iter* (chemin), c'est-à-dire qui montre au lecteur le chemin à suivre pour lire. Si l'on admet donc que la lettre a un nom simple, comme nous l'avons dit, c'est bien le chemin pour arriver à lire, ainsi que nous l'avons vu par l'exemple du mot *oia* : tandis qu'on ne peut arriver à former un mot intelligible si l'on donne aux lettres des noms composés, comme nous l'a montré l'exemple du mot *Francisco*. On peut objecter qu'il y a quelque inconvénient à ce que ces lettres restent avec un son si simple, qui les rend muettes. A cela nous répondrons que, aucune de ces lettres n'étant employée seule, il n'est pas nécessaire de leur donner un nom sonore. Les noms sonores doivent être spécialement attribués aux voyelles, parce que celles-ci nous servent isolées, et que chacune

d'elles a une signification propre. Il n'en est pas ainsi des dix-sept consonnes : ni dans notre langue, ni dans le latin, on ne les emploie isolément, il n'y a donc aucune raison pour leur donner de semblables dénominations. Nous avons déjà parlé des difficultés que ces dénominations faisaient surgir, tandis que, sans elles, on obtient un résultat utile, celui de pouvoir apprendre à lire en douze jours et même moins. De plus, les muets y trouvent un avantage considérable et nous voyons ici la nature d'accord avec nous, n'est-ce pas le meilleur argument en faveur de notre manière de voir ! Le muet, en effet, qui représente par lui-même une imperfection de la nature, apprend par les yeux les noms des lettres, comme nous les apprenons par les oreilles. Le nom simple des lettres est d'une perfection telle, qu'un sens peut être suppléé par un autre, et que l'on peut corriger la nature, chose impossible avec les noms composés. Alors même que l'on pourrait enseigner ces derniers au muet, comme ce n'est qu'une infime partie de ces noms qui entre dans les mots, on ne pourrait lui faire comprendre ce qu'il en doit prendre ou ce qu'il doit laisser de côté, et, par suite, il deviendrait impossible de le faire parler.

Donc, ceux qui, malgré les arguments que nous avons fait valoir, sont d'avis qu'il ne faut pas changer la dénomination des lettres, nous accorderont bien cependant que, pour apprendre à lire, ce n'est pas des noms composés des lettres qu'il faut se servir, mais bien des noms simples qu'il suffit de connaître pour savoir lire.

Chapitre XII

Comment on doit entendre, pour les lettres, la réduction de noms composés à noms simples.

Pour les cinq voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, on devra les enseigner aux enfants comme on l'a fait jusqu'à ce jour et comme

nous l'avons dit, car il n'y a rien à changer, les noms de ces lettres ayant toujours été simples. Quant aux dix-sept autres *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *h*, *l*, *m*, *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *x*, *y*, *z*, il en faut retrancher ce qu'elles ont de trop, en les réduisant à un son simple qui leur servira de nom, et en les séparant de cette voyelle ou de ces voyelles avec lesquelles elles forment syllabe. Pour plus de clarté prenons l'exemple de la lettre *b* : on remarquera que le nom de *b* peut s'écrire sous cette forme *be*. Cette dernière forme est composée du son qu'exprime le caractère *b* et de celui de *e*. Quand il faut l'employer comme son simple, on exclut l'élément qui le rend possible à écrire, c'est-à-dire qu'on ne prononce pas la lettre *e*.

Pour ceux qui considèrent *be* comme un son indivisible, faisons l'expérience suivante : Prononçons-le d'abord avec les deux lettres dont il se compose, puis supprimons le *b*, on prononce alors un *e* seul et bien distinct. Faisons l'expérience inverse : supprimons *e*, et que dans la prononciation le souffle s'arrête sur *b*, l'articulation obtenue est alors le nom simple de la lettre *b*. Passons maintenant aux lettres de noms plus composés et plus susceptibles d'être écrits comme *f*, *h*, *l*, *m*, *n*, *r*, *s*, *x*, *y*, *z*, nous obtiendrons un résultat analogue, ainsi que nous allons le démontrer par l'exemple de *f*. — A la lettre *f*, dont le nom s'écrit *efe*, si on enlève le premier *e* en laissant le dernier, on obtient *fe*; inversement, si on enlève le second *e* en maintenant le premier, on a *ef*; nous avons ainsi supprimé tour à tour chacun des deux *e* de la prononciation. Maintenant, faisons en une seule fois ce qui a été fait en deux fois, et de *efe*, supprimons les deux *e e*, le son ainsi obtenu, sans prononcer *e*, ni avant, ni après, sera le nom de la lettre *f*. Il en sera de même pour les autres. Peut-être objectera-t-on que, en supprimant la lettre *e* avant ou après, comme il en subsiste toujours une pour former la consonnance, il est possible d'éliminer l'autre sans grand inconvénient; mais que, privée du secours de ces deux voyelles ou de toute autre, la consonne ne pourra trouver un nom en elle-même. Cette objection peut s'étendre à

toutes les lettres que l'on voudrait séparer des voyelles auxquelles elles sont unies. Mais c'est là une difficulté qu'il faut vouloir trouver. Du reste, si l'on considère comme impossible de prononcer une consonne sans la faire suivre d'un son voyelle, on peut lever la difficulté en maintenant la voyelle finale, mais non la première et dire par exemple *fe* et non *ef*. Cette façon de prononcer s'explique par ce fait, qu'en articulant l'une de ces dix-sept lettres *isolément*, si l'on ne prend soin de l'éviter, on fait sentir à la fin de l'articulation le son de quelque voyelle. En effet, l'expulsion de ce qui reste du souffle dont la consonne a été formée, est suffisante pour constituer un son ; même très faible, ce son ressemble à une voyelle, à celle que comporte la forme de la bouche après avoir articulé. — Mais si on ne prononce pas la consonne isolée, la précaution recommandée plus haut devient inutile ; le reste du souffle, en effet, ne sort pas dans les mêmes conditions et il ne peut ressembler à un son voyelle, car il s'écoule dans la formation des autres lettres qui composent la syllabe.

Pour contrôler ce que nous venons de dire, il suffira de remarquer comment se forme l'une quelconque des dix-sept lettres qui nous occupent.

P, par exemple, qui paraît être l'une des plus difficiles à prononcer simple et sans laisser sentir à la fin le son de quelque voyelle : en effet, si la formation simple de cette lettre est suivie d'une forte expulsion de souffle, le fait signalé peut se produire. Ainsi, en observant, après l'articulation de cette consonne, la position de la bouche, on remarquera que si elle est restée bien ouverte comme dans l'émission de *a*, l'articulation du *p* finira sur un *a*, et de même sur toute autre voyelle, suivant la forme de la bouche.

Pour savoir si le reste de souffle ne produit cet effet que dans la prononciation de la lettre isolée, et non quand elle est unie à d'autres, nous aurons recours à l'expérience suivante.

On place la paume de la main devant la bouche en prononçant la consonne *p*, et en essayant de la séparer de la voyelle *e*, avec laquelle elle forme un son. Tant que la main

sent l'impression du souffle, on l'éloigne progressivement jusqu'à ce que cette impression soit devenue presque insensible ; cela donne la mesure de la force du souffle qui subsiste après l'articulation de la lettre *p*, résonnant toujours, quoique faiblement, avec *e*. Puis, sans déplacer la main, on prononce une syllabe commençant par *p*, comme *pes ;* le souffle n'est plus sensible comme précédemment, pour le sentir, on doit rapprocher la main très près de la bouche, et encore, à cette faible distance, n'a-t-il pas plus de force qu'une simple expiration. Cela vient de ce que la syllabe se prononce en une seule émission de souffle.

Cette expérience nous démontre donc que, en articulant la consonne isolément, il subsiste un reste de souffle assez puissant pour former (même involontairement), une voyelle un peu sonore, tandis que cela n'a pas lieu, quelle que soit du reste la forme de la bouche, quand on prononce une syllabe.

Un autre exemple qui n'a pas moins de valeur que le prédent, c'est celui d'une syllabe comme *pal*, terminée par une lettre résonnant fortement. Dans l'articulation isolée de la consonne *l*, il est très difficile d'éliminer *e* final, tandis que cette même consonne unie à d'autres lettres, et même placée à la fin d'une syllabe, ne donne lieu à aucune consonnance. Cela tient à ce que (dans *pal*, par exemple), tout le souffle s'est écoulé dans la formation des trois lettres *p*, *a*, *l*, et que ni *p*, ni *l* n'en ont conservé assez pour arriver à produire une consonnance quelconque avec une voyelle. Cependant, si l'on prend une de ces lettres pour l'articuler seule, on fait toujours sentir un peu le son *e* ; toutefois il ne s'ensuit pas qu'une lettre soit forcément liée au son de telle autre, car l'excédent de souffle de la première peut toujours être utilisé pour en former une autre quelconque. On ne trouve pas ce défaut dans les voyelles, car le reste de souffle qui suit l'émission de celles-ci ne forme pas un son différent, mais bien un son identique. C'est une reproduction du son primitif, qui a pour but de le prolonger quand cela est nécessaire, et il n'y a pas une fraction de son qui ne renferme en entier le nom de la lettre.

Peut-être trouvera-t-on que nous avons trop longuement traité cette question, mais son originalité même nous fournit une excuse. C'est un sujet qui a été considéré comme extraordinaire et que l'on ne croyait pas devoir approfondir, ainsi que l'attestent ces paroles d'un écrivain français, Pierre de la Primaudaye : Ce que nous dirons de la parole, c'est la place considérable qu'elle occupe dans les secrets de la nature, et qui la rend bien digne de toute notre admiration. Les philosophes et les savants, qui recherchent sans cesse les causes de tous les phénomènes, ont dit que la parole était formée par un choc de l'air produisant un son articulé. Mais, comment se forme la parole, c'est là un problème bien difficile à résoudre pour l'intelligence humaine...

Cette opinion suffira pour nous excuser, si dans tout ce que nous venons de dire sur la formation de la parole, nous n'avons pas réussi à nous faire bien comprendre. Nos explications sont longues, il est vrai, mais s'il est des intelligences pour lesquelles tous ces détails n'étaient point nécessaires, il en est d'autres aussi qui ne les trouvent pas superflus, et qui en demanderaient même davantage,

Enfin, le mieux est de s'exprimer de façon à ce que l'ignorant comprenne, on sera sûrement compris du savant.

Revenant à ce qui a été dit au début, pour que les lettres ne dépendent plus de la seule tradition qui en modifie les noms, nous allons les soumettre à des démonstrations qui montrent la possibilité de faire parler les muets. Quand nous décrirons une lettre, nous dirons aussi pourquoi les caractères que nous employons ont été adoptés plutôt que d'autres et nous terminerons en faisant connaître les différentes significations que chaque lettre avait dans la langue latine.

Positions de la bouche dans l'articulation des lettres simples. — Motifs pour lesquels on a adopté telle forme de caractères de préférence a toute autre. — Explication des abréviations et valeur numérique représentée par chaque lettre, en latin et en espagnol.

Chapitre XIII

Lettre **A**

Cette lettre A, la première de notre alphabet, est la même que *Aleph* en Hébreu et *Alpha* en Grec; les Chaldéens et les Samaritains l'appellent *Aleph* ou *Alephe*, les Arabes et les Turcs *Aliph*, les Égyptiens *Alomos*, les Arméniens *Aip*, les Phéniciens *Alios*, les Assyriens *Aluz*, les Esclavons *As*.

Enfin, tous commencent par ce souffle sonore, et s'accordent à lui donner la première place dans leur alphabet, comme nous le faisons nous-même dans le nôtre. Les autres lettres n'ont pas d'ordre fixe, et ce n'est pas là un point essentiel. La dernière lettre de l'alphabet hébreu est le T, appelé *Tau*, celle de l'alphabet grec est *Oméga*, c'est-à-dire *o* long par opposition à l'*o* bref que possède aussi cette langue. — Le nombre des lettres n'est pas le même dans toutes les langues, le seul point qui leur soit commun, c'est de commencer par la même lettre. Encore le nom de cette lettre n'est-il pas simple chez les autres comme il l'est chez nous, mais partout, l'élément primitif est formé par ce son A qui est le véritable.

La raison pour laquelle cette lettre est toujours placée la première, c'est la facilité de sa prononciation; c'est le premier son émis par l'homme en venant au monde, et aussi le premier qui entre dans le nom du premier homme.

Pour prononcer cette lettre, on laisse sortir librement le

souffle sonore, sans faire aucun mouvement de la langue, des lèvres ou des dents.

Nous avons déjà dit que la forme des caractères ne fut pas prise au hasard, mais bien judicieusement choisie ; c'est ainsi qu'on a adopté pour cette lettre A, la figure que représente la bouche dans son ensemble au moment où elle produit ce son. En effet, dans la prononciation de A, il faut que la bouche soit ouverte, de là cette forme de trompette ⋞ ; cela représente d'abord la bouche ouverte, les deux lignes qui se joignent indiquent le point de la gorge d'où sort l'expiration sonore, et la petite ligne transversale de l'intérieur semble placée là pour empêcher l'angle de se refermer, et bien indiquer que la bouche doit rester ouverte. Quant à la position de cette lettre et de quelques autres que l'on emploie droites (A), au lieu de les employer dans la position horizontale (⋞), c'est afin de pouvoir écrire plus régulièrement.

Pour les différentes significations de la lettre A, voici ce que nous trouvons dans les ouvrages de plusieurs écrivains ou grammairiens de l'antiquité ; cette lettre suivie d'un point (A.) signifie en latin : *Augustus*, *Aulus*, *ager*, *anté*, *ant*, *ad*, etc ; — avec un trait au dessus (Ā) : *and*, *aliquando*, *alia*, *anno*... ; deux ensemble (A.A.) *Augustalis*, *Augusta*, *apud*. (A.A.C.) : *Ante auditam causam*.....

Comme chiffre, A vaut cinq cents (500) ; avec un trait au-dessus (Ā) cinq mille (5.000).

Chapitre XIV

Lettre B

Cette lettre est la première de celles auxquelles l'usage a donné des noms composés et que l'on appelle consonnes. Le son de cette lettre est celui qui se forme en fermant les lèvres puis en les entr'ouvrant pour laisser sortir l'air, il

n'est pas moins caractéristique que celui de A. On lui a donné cette forme : B. Les deux demi-cercles représentent les lèvres serrées.

Cette lettre suivie d'un point (B.) signifie : *Balbus*, *bonus*, *beatus*, *Brutus*.

Avec une ligne au-dessus ($\bar{B}$) : *Balbius, bene*, *bena*, *bonæ*.

En chiffres latins, elle vaut trois cents (300) ; avec une ligne au-dessus, trois mille (3.000).

Chapitre XV

Lettre C

La lettre C représente deux sons différents comme G. Unie aux voyelles *a*, *o*, *u* elle a un son guttural. Le son se forme en arrêtant le souffle au haut du palais, la bouche à moitié ouverte, puis on laisse le souffle s'échapper : la langue est retirée au fond de la bouche et un peu recourbée, elle touche légèrement le palais et s'en détache doucement pour former le son, comme on l'entend dans *hinc*.

Le son que représente cette lettre quand elle est unie aux voyelles *e* et *i* est tout différent. Ce dernier se forme en plaçant la pointe de la langue contre les dents inférieures et en chassant l'air avec assez de force pour produire un léger sifflement. De ces deux sons, c'est le premier qui sert de nom à la lettre, car c'est avec celui-là qu'elle est le plus usitée.

Dans la prononciation de cette lettre, la bouche est à moitié ouverte et l'air ne sort pas directement, il fait une courbe pour toucher au palais ; c'est ce qui explique la forme C, dont la concavité représente la bouche à l'intérieur de laquelle passe le souffle.

Avec un point (C.), cette lettre signifie : *Caius*, *centum*, *cum*, *contra*, etc... (C. C.) : *Consilium cœpit* vel *cesit*, vel

causa cognita, vel *calumniæ causa,* etc... (C. C. C.) : *censa cinium capita,* vel *Cai coloni clarissimi.*

En chiffres latins C = cent (100) et avec un trait (C̄) égale cent mille (100.000).

En espagnol C = cent (100).

Chapitre XVI

Lettre D

D a comme nom le son formé par l'air expulsé, quand la pointe de la langue s'appuie sur les dents supérieures. Le souffle vient alors frapper à cet endroit et on doit le laisser sortir de la bouche sans effort, car si on le chassait violemment l'articulation de cette lettre serait suivie du son *e*. Pour former le *d*, la langue s'appuie si fortement contre la gencive et les dents supérieures pour empêcher l'air de s'échapper, que les vibrations produisent comme un bourdonnement dans la tête.

La figure de cette lettre est celle que forme la langue en se courbant dans l'intérieur de la bouche (D), sans laisser voir d'issue pour l'air, pour conserver à cette articulation son principal caractère qui consiste à intercepter le souffle.

Suivie d'un point (D.) cette lettre signifie : *Divus*, *Diva*, *Decius*, *dies*, *Deus*, *dominus*, etc... ; écrite ainsi, (D ?) elle est mise pour les mots : *dixit*, *ducit*, *damnatus*, *duo*, etc... ; (D, D.) : *dedicarunt* vel *dedicaverunt*, *diis dantibus*, *ducum dux*, *decreto dato*, etc. ; (D̄ D̄) : *dedicamus*, vel *dedicaverunt;* (D? D?) : *dandum*, vel *dandas ;* (D. D. D.) : *dono dederunt* vel *dedere*, *dono decurio dedit*, etc... ; (D. D. D. D.) : *dignum Deo donum dicavit*, vel *decreto decuriones dederunt.*

En chiffres latins D = cinq cents (500) et D̄ = cinq cent mille (500.000).

En espagnol D = cinq cents.

Chapitre XVII

Lettre **E** (*é*)

Cette lettre est la seconde des voyelles ; son nom est un son formé par une expiration qui sort librement, comme un soupir, et sans aucun mouvement de la bouche. Ce son se produit dans la gorge, les lèvres étant dans une position un peu écartée de chaque côté de la bouche, et le son est d'autant plus intense que cette position des lèvres est plus accentuée.

La forme du caractère E, avec la petite ligne du milieu, montre que le souffle est modéré.

Suivie d'un point (E.) cette lettre signifie : *Edit*, *etiam*, *est*, *ex*, *ea*. Surmontée d'un trait Ē : *est;* E? : *eins ;* E. E. : *esse*, *ex*, *edicto*, et les deux Ē. Ē., surmontés d'un trait : *esse*.

Comme valeur numérique en latin E = deux cents (200) et Ē = deux cent mille (200.000).

Chapitre XVIII

Lettre **F**

F a pour nom un souffle dont la sonorité se produit hors de la bouche. Il se forme avec la bouche serrée et avec les dents supérieures appuyées sur la lèvre inférieure. Dans cette position la lèvre supérieure fait un peu saillie au-dessus des dents ; c'est ce qui explique la forme F, où la lèvre supérieure est représentée par le trait d'en haut. Quant à

la pression des dents supérieures sur la lèvre inférieure, elle n'est pas exprimée dans ce signe graphique.

Suivie d'un point (F.) cette lettre signifie : *Februarius*, *filius*, *fecit*, *fama*, *forma*, *fortuna*, *forum*, *familia*, etc... ; F? : *fit* ; F. F. : *fefellerunt* vel *fabricaverunt*, vel *fecerunt*, etc... ; F? F? : *fidem*, *fecit*, vel *filius*, *familias*, vel *fratris filius* ; F. F. F. : *ferro flamma famæ*, vel *fortior fortuna fato*, vel *Flavi filius fecit*..

Comme chiffre latin F = quarante (40) ; $\bar{F}$ = quarante mille (40.000).

Chapitre XIX

Lettre G

Cette lettre a deux sons. Unie aux voyelles *a*, *o*, *u*, elle a un son dur et guttural, unie à *e* et *i*, un son plus doux. Mais de ces deux sons le plus employé est le premier, c'est donc la forme qu'affecte la bouche dans l'articulation de celui-ci, qui a servi à faire le caractère graphique. Le G dur vibre dans la gorge, la langue recourbée au milieu touche le palais, et le souffle sonore se fait sentir vers la même région, mais un peu plus bas que dans le C. Il se produit comme un bourdonnement dans les oreilles, et la mâchoire inférieure s'élève un peu plus haut que dans le C. C'est là, du reste, ce qui fait la différence des deux caractères qui se ressemblent sur tous les autres points. A ce sujet Victorinus disait que ces deux lettres avaient tant de ressemblance au point de vue du son, qu'il n'était guère possible de leur donner des caractères graphiques bien différents. Aussi a-t-on dû mettre à profit cette élévation de la mâchoire inférieure pour former ce caractère G distinct de C.

L'autre son de G est plus doux que celui qui précède ; pour le former, la langue se recourbe également, mais vers

la pointe, et vient s'appliquer contre le palais. On ne sent aucun bourdonnement dans les oreilles et le souffle sort librement (1).

(G.) signifie : *Gaudium, genus, Gellius, gravis, gratia*..... etc. (G?): *Gens, genus*...; (G.G.) : *Gesserunt.*

En chiffres latins, G = quatre cents (400); $\bar{\bar{G}}$ = quatre cent mille (400 000).

Chapitre XX

Lettre **H**

Tous les auteurs latins appellent cette lettre une expiration. Par elle-même elle n'a aucune valeur phonétique qui puisse s'allier à d'autres lettres. Nous ferons remarquer que cette lettre diffère des autres consonnes, en ce que le souffle qui forme celles-ci est coupé ou modifié par les mouvements de la bouche ou de la langue, tandis que H ne trouve aucun obstacle et sort sous la forme d'une expiration. La bouche est dans la même position que pour A, mais comme on s'abstient de produire un son, il ne sort qu'un souffle, fort, il est vrai, mais absolument aphone.

La forme graphique H, est bien appropriée au souffle. Placée dans la position horizontale ⌶, elle montre la différence qui la distingue de ⋖. Les deux grandes lignes ne se rencontrent point pour simuler cette forme de trompette qui symbolise le son ; elles forment au contraire deux ouvertures bien libres, et la ligne transversale indique comme pour ⋖, que la bouche doit rester ouverte.

Quand cette lettre est suivie d'un point (H.) les latins lui donnent la signification de *Honestus, hæres, honor, hic,*

(1) Il s'agit du *g doux* espagnol qui se prononce d'une toute autre façon que le *g doux* français. (*Note des traducteurs*).

hoc, etc... surmontée d'un trait H̄: *hora, hoc,* etc... H̄. H̄. : *hæredes.*

En chiffres latins H = deux cents (200). H̄ = deux cent mille (200.000).

Chapitre XXI

Lettre I

I est la troisième des voyelles, et, comme toutes celles-ci, elle a un son simple et significatif. Ce son, qui lui sert de nom, est formé de la façon suivante. Le souffle est chassé directement et passe par-dessus la langue ; cet organe est lui-même un peu élevé vers le palais et vient se placer sur la partie antérieure de la bouche, derrière les dents. La bouche est entr'ouverte et c'est par là que s'échappe l'air expiré. La forme graphique de cette lettre — formée par une ligne droite montre bien la direction que suit le souffle au-dessus de la langue.

Suivie d'un point (I.) cette lettre signifie: *Iulius*, *Index*, *inter*, *in...* etc. ; (I?) : *intra;* (I. I.) : *ibi;* (I. I. I.) : *indicavit, indicia ;* (I. I. I.): *trium ;* (I. I. I. I.): *quatuor.*

En chiffres latins I = un (1) ; surmonté d'un trait Ī = mille (1,000).

En espagnol I = un (1).

Chapitre XXII

Lettre L

Cette lettre a pour nom le son produit en appuyant la pointe de la langue contre le milieu du palais, de façon à former un demi-cercle vers l'intérieur. Tout le souffle ne vient pas frap-

per le palais, mais comme il se trouve intercepté par la langue qui forme barrière et qu'elle ne laisse de passage que sur les côtés, c'est par là qu'il s'échappe. La forme du caractère L s'explique de deux façons : la première explication démontre l'action de la langue qui relève sa pointe vers le palais dans cette position ⅃. Si, quand nous écrivons, c'est dans le sens opposé que nous traçons cette lettre L, c'est à cause de notre manière d'écrire de gauche à droite, à l'inverse des Hébreux et des Arabes.

La seconde explication vise aussi la position de la langue élevée vers le palais, c'est la ligne verticale, tandis que la ligne horizontale représente le souffle qui cherche une issue et qui s'échappe à travers les dents inférieures L.

Suivie d'un point (L.) cette lettre signifie : *Lucius*, *Lelius*, *libertas*, *locus*, *lege*, *lector.*, etc.

L. L. : *Lelius*, *legibus*, *laudabilis*, etc.

En chiffres latins L = cinquante (50). L̄ = cinquante mille (50,000).

En espagnol L = cinquante (50).

Chapitre XXIII

Lettre **M**

Cette lettre est la moins sonore de tout l'alphabet. Elle est formée par le son que produit l'air refoulé dans la bouche fermée. Les lèvres sont serrées et, suivant l'expression de Victorinus, le souffle mugit en quelque sorte dans la cavité buccale et s'échappe ensuite par le nez.

Le caractère M figure très exactement les différentes directions que suit le souffle qui monte d'abord vers la tête, descend ensuite dans la cavité buccale pour remonter vers les fosses nasales et ressortir par le nez.

Suivie d'un point (M.) cette lettre signifie : *Marcus*, *miles*,

monumentum, Mutius, mulier, majorem, matrimonium, etc. M° : *modo.* M̃ : *malitiæ;* M M: *milites, memoria, monumenti.*

En chiffres latins M = mille (1,000) ; M̄ = cent mille (100,000).

En espagnol M = mille (1,000).

CHAPITRE XXIV

Lettre N

Le son de cette lettre a quelques rapports avec celui de M. Il se forme en touchant le palais avec la langue, la pointe de cet organe un peu tournée vers l'intérieur. La bouche forme aussi résonnateur, quoi qu'elle ne soit pas fermée et le souffle sort également par le nez. Les lèvres sont entr'ouvertes et le son n'est pas aussi prolongé que dans la lettre précédente. C'est pour ce motif qne le caractère N comporte un trait de moins que M.

Suivie d'un point N. signifie: *Non, nec, nepos, Nero, nomen, nihil,* etc.

N : *noster;* N̈ : *nostrum, nunc;* N̄ : *non, numerator, nobilis, nepos ;* N : *noscitus, natus, nisi, noster.*

En chiffres latins N = quatre-vingt-dix (90) et avec un trait au-dessus : N̄ = quatre-vingt-dix mille (90.000).

CHAPITRE XXV

Lettre O

Cette lettre est la quatrième des voyelles : son nom est formé par le son que produit l'expulsion libre de l'air sans aucun mouvement de la bouche. Dans l'émission de cette

voyelle, la langue est retirée dans le fond de la bouche pour ne pas gêner le passage du souffle, et les lèvres un peu avancées ont la forme même du caractère *o*.

O. signifie : *Oportet, optimus, opinio, omnis, os*, etc.

O. ? : *Ostendit.*

O. O. : *Omnibus, oportebat*, vel *oportuit.*

En chiffres latins O = onze (11) et $\bar{O}$ = onze mille (11.000).

Chapitre XXVI

Lettre P

Le son de cette lettre ressemble beaucoup à celui de B. La seule différence, c'est que dans l'articulation de cette dernière, les lèvres s'entr'ouvrent pour laisser sortir doucement le souffle, comme nous l'avons déjà dit, tandis que dans le P, l'air est enfermé dans la cavité buccale, et il en sort violemment, comme s'il forçait les lèvres à s'ouvrir. C'est parce que la force du souffle agit principalement sur la lèvre supérieure qu'on lui a donné cette forme P. B et P se ressemblant un peu, on a voulu que les caractères servant à représenter les deux, aient aussi quelques points communs.

P. signifie : *Publius, publicus, pater, populus*, etc.

P ? : *Post, pax.*

P. P. : *Perpetua, proposita, pater, pace, populo*, vel *præfes provinciæ*. P. P. P. : *Primus pater patriæ*, vel *pater patriæ proconsul.*

P. P. P. P. : *Primus pater patriæ profectus.*

En chiffres latins : P = quatre cents (400) ; $\bar{P}$ = quatre cent mille (400,000).

Chapitre XXVII

Lettre **Q** (*q*)

Cette lettre a pour nom un son composé de *c* et de *u* ; aussi est-elle considérée par divers auteurs comme inutile, puisque dans toutes ses applications elle peut être remplacée par les deux lettres dont elle se compose. Quintilien, par exemple, écrit *cos* pour *quos ;* Velius Longus, *cuis* pour *quis*. Cette lettre n'est donc pas un son simple, comme toutes les autres, et elle ne s'unit à aucune autre lettre que *u*.

Pour donner une forme graphique à cette lettre on a dû tenir compte de son caractère composé, c'est pourquoi on la représentait d'abord par un U enfermé dans un C ; mais pour en faire un caractère plus uniforme on adopta cette figure Q.

Q. signifie : *Quintus, quæ, quia, quo, quod, quando, quare.*

Q: *Quo.*

$\overline{\text{QQ}}$ vel QQ. *Quinquennalis.*

En chiffres latins Q = cinq cents (500).

$\bar{\text{Q}}$ = cinq cent mille (500.000).

Chapitre XXVIII

Lettre **R**

Le nom de cette lettre est le son formé par un souffle assez fort qui fait vibrer la pointe de la langue, relevée vers le milieu du palais, et un peu repliée vers l'arrière-bouche.

La forme du caractère montre comment le son se produit

dans la cavité buccale, vers le palais. L'air est comprimé en haut et s'échappe vers le bas, suivant la direction de la ligne irrégulière qui finit la lettre R, et qui symbolise en même temps les mouvements de vibration.

R. signifie : *Roma*, *rex*, *regnum*.

R̄ : *res*.

R. R. R. : *Rurum romanorum*, vel *regnum Romæ ruit*.

En chiffres latins R = quatre-vingts (80).

R̄ = quatre-vingt mille (80.000).

Chapitre XXIX

Lettre S

Le son de S est un faible sifflement très doux, formé par l'air effleurant la pointe de la langue placée près de la gencive supérieure, et passant entre les dents.

Le caractère de cette lettre n'emprunte rien à la forme de la bouche, on a adopté comme figure la forme d'un animal qui siffle, la couleuvre S.

S. Signifie : *Senatus*, *sepulcrum, sacrum*, *sententia, si, sibi, sine*, etc.

S ?: *Sunt.*

S̄S̄ : *Sanctissimus.*

S. S.: *Suprascriptus*, vel *sine sensus.*

S. S. vel S̄S̄ : *secundum sententia.*

S. S. S. : *Sancto Silvano sacrum.*

S. S. S. S. : *Sancto sanctissimo sacrum.*

En chiffres latins S = soixante-dix (70).

S̄ = soixante-dix mille (70,000).

Chapitre XXX

Lettre T

T ressemble beaucoup, comme son, à D, c'est pourquoi Victorinus s'occupe des deux en même temps, quoique dans l'ordre alphabétique ces lettres soient très éloignées l'une de l'autre.

Elles diffèrent en ce que, dans la prononciation, bien que la langue soit dans la même position, le D résonne à l'intérieur de la bouche sans que la langue se détourne pour laisser sortir le souffle, tandisque dans le T, la force de l'air expulsé déplace cet organe et l'éloigne des dents et des lèvres afin de s'ouvrir un passage. La forme des deux caractères diffère sensiblement, pour montrer les différences qui existent aussi dans l'articulation. Dans la formation de T, la langue se déplace et le souffle sort avec violence, et cela est démontré par la figure T. Au lieu du demi-cercle que l'on voit dans D, nous trouvons une ligne horizontale qui indique la rupture de ce demi-cercle, et la direction du souffle qui s'échappe par l'ouverture ainsi pratiquée, entre les dents et les lèvres entr'ouvertes.

T. signifie: *Titus*, *Titius*, *Tullius*, *tutor*, *tempus* ; T? : *tum*, *ter*, TT. : *Titus*, *titulum*.

En chiffres latins T = cent soixante (160); $\overline{\text{T}}$ = cent soixante mille (160 000).

Chapitre XXXI

Lettre V (U, *u*) (1)

Cette lettre est la cinquième et dernière des voyelles. Elle a pour nom le son formé par un souffle qui sort libre comme

(1) Il s'agit de U espagnol qui se prononce *ou* (*Note des traducteurs*).

celui de *o*. La seule différence qui existe entre O et U, c'est que dans cette dernière lettre, l'ouverture des lèvres est plus petite. La figure de ce caractère <, est bien appropriée au son qu'il représente. L'absence de trait transversal démontre que la bouche ne doit pas être aussi ouverte que dans ∢. Elle affecte aussi une forme de trompette, et cela lui convient d'autant mieux, que c'est le son voyelle le plus vibrant qui sorte de la poitrine.

Cette lettre V. suivie d'un point signifie : *Vir, vicit, victor, urbs, vale;* V° : *vero;* V̄ : *vel, ver;* V. V. : *viventes, veluti, venerunt, virgo vestalis ;* V̄V̄ : *viri ;* V. V. V. : *Viros urbis vestræ.*

Comme valeur numérique V = cinq (5) et V̄ = cinq mille (5 000).

En espagnol V = cinq (5).

Chapitre XXXII

Lettre **X**

Certains auteurs (saint Isodore, Alcuin, Victorinus), disent que cette lettre est double, parce qu'elle renferme le son de *c* et de *s*. D'autres prétendent qu'elle est composée des sons *g* et *s*. Elle a effectivement comme nom, un son composé de ces deux lettres et dans lequel chacune entre pour moitié. Dans l'articulation de X, la bouche et la langne se mettent successivement dans les positions requises pour les articulations *c* et *s*, et l'articulation ainsi formée en chassant l'air rapidement est X. X, de même que *y* et *z*, ne faisant pas partie des dix-huit lettres latines primitives, mais ayant été ajoutée plus tard, sa forme graphique n'a aucun rapport avec la position des organes phonateurs, comme cela a lieu pour les autres.

Suivie d'un point, X. signifie *Xerce, Xanto,* X : *Xinodus,* vel *existimatio.*

En chiffres latins X = dix (10); X = dix-mille (10 000).

En espagnol X = dix (10).

Chapitre XXXIII

Lettre **Y** (*y*)

Comme nous l'avons déjà dit, le son de cette lettre est le même que celui du *petit i* latin, aussi n'en parlerons-nous pas aussi longuement que des autres.

En chiffres latins Y = cent cinquante (150); $\overline{\text{Y}}$ = cent cinquante mille (150 000).

Chapitre XXXIV

Lettre **Z**

Cette lettre est la dernière de notre alphabet. Elle a comme nom un son plus fort et plus long que celui du *c* qui s'unit à *e* et à *i* (*c* doux), et qui fait *ce, ci.* Z s'emploie ordinairement à la fin des mots, et rarement au commencement. Antonio de Nebrija ne l'a trouvé qu'au commencement de quinze noms. Placée au milieu d'un mot, cette lettre a une prononciation longue, telle que la comporte, du reste, notre langue espagnole.

Au sujet de *z*, Victorinus dit que cette lettre ne constitue pas un son, mais bien un mot.

Antonio de Nebrija dit à son tour « que cette lettre est grecque et qu'elle n'est pas employée dans les mots latins ».

Saint Isodore nous apprend aussi que l'alphabet latin emprunta aux Grecs les deux lettres *y* et *z*, et que jusqu'au temps d'Auguste César, les Romains avaient employé le double *ss* pour Z, et le V (*u*) pour Y. Cassiodore exprime la même opinion et fournit des exemples.

Donat prétend que les lettres *y* et *z* ont été prises aux Grecs, afin de pouvoir écrire les mots d'origine grecque, et c'est là-dessus qu'on s'appuie pour dire que les lettres latines ne sont qu'au nombre de dix-sept; *h* étant considérée comme une simple expiration, *x* comme une lettre composée, *k* et *q* comme inutiles, *y* et *z* comme grecques.

Malgré cela, nous avons parlé de toutes les lettres que l'on emploie en espagnol; nous n'avons point parlé de *k* et de *y*, l'une, parce qu'elle n'est pas employée chez nous, l'autre, parce qu'elle a le même son que *i* latin. Comme ces deux lettres ne sont pas latines, nous ne trouvons pas dans leur forme graphique le point caractéristique que nous avons noté dans les autres. Il en est de même pour X, et aussi pour Z, dont nous nous occupons en ce moment.

En chiffres latins Z. = deux mille (2 000) et surmontée d'un trait $\bar{Z}$ = deux millions (2 000 000).

Chapitre XXXV

Lettre Ç (*ç cédille*)

Le Ç est un son un peu moins fort que celui de Z. Aussi, en espagnol, quand un mot se termine sur ce son, comme il est toujours long à la fin des mots, c'est par *z* qu'il est représenté, et jamais par *ç*.

Suivi des voyelles *a*, *o*, *u*, le *c* prend la cédille (*ç*) *ça*, *ço*, *çu*, pour former *un son différent de ca, co, cu* (*c dur*), *et semblable à celui de c, sans cédille, mais suivi de e et i.* Ce dernier ne prend jamais de cédille, et ce serait même une faute

d'orthographe que d'en mettre une. Du reste, il n'y a pas de raison pour en mettre ; si, en effet, on voulait former une syllabe plus forte que *ce* ou *ci*, ce serait *ze* ou *zi* que l'on devrait mettre.

Chapitre XXXVI

Lettre Jota (J)

Cette lettre I majuscule (J) est employée avec un son gras, que nous appelons *Iota*. Elle se modifie suivant qu'elle précède l'une des trois voyelles *a*, *o*, *u*, ou la voyelle *e*, ou enfin *i*. Dans ce dernier cas, elle n'est même pas nécessaire, car le *g* a la même valeur. De sorte que *g* et *j* varient avec les cinq voyelles, et forment en quelque sorte un même son, avec les mêmes mouvements de la bouche et de la langue *ja*, *ge*, *gi*, *jo*, *ju*. C'est pourquoi, en parlant de G, nous avons dit que cette lettre suivie de *e* et de *i*, devait avoir la même prononciation que I majuscule (J), suivie des voyelles *a*, *o*, *u*.

Chapitre XXXVII

Du trait qui surmonte N̄

Le trait qui surmonte la lettre N̄, a une double signification : d'abord, placé au-dessus d'une voyelle, il remplace un *n* ou même un *m*. Mais c'est là une coutume presque perdue aujourd'hui. Surmontant la lettre *q̄*, il ne remplace aucune lettre, il indique simplement une abréviation *q̄* pour *que*.

En second lieu, placé au-dessus de N̄, il représente un son

particulier, différent de tous les autres, très employé dans notre langue espagnole et aussi en italien.

Mais en italien, quoique ce son soit employé, on ne met pas le trait sur le *n*, et on le remplace par *g*. C'est un usage admis, mais qui ne repose nullement sur la valeur des deux sons *g* et *n*. On écrit par exemple *degno* et on prononce *deño ; bisogno, bisoño ; ogni, oñi* et ainsi de suite. Le son de cette lettre *ñ*, ne diffère du son N, qu'en ce que la langue s'appuie au palais sur une plus grande étendue pour Ñ que pour N.

Puisque ce son est très différent de tous les autres, il semble qu'on aurait pu lui donner un caractère spécial.

Toutefois on s'explique pourquoi il est représenté par un *n* légèrement modifié. Ce n'est en définitive qu'un son N prolongé et renforcé.

Chapitre XXXVIII

De ce qu'il faut retrancher des lettres pour obtenir leur nom simple. — Différentes prononciations de certaines lettres

Nous avons dit sur les lettres et sur ce qui s'y rapporte, tout ce qu'il nous a été possible de dire. Nous allons essayer maintenant d'indiquer la façon de les employer avec intelligence. Celui qui devra enseigner à lire, nommera les lettres par leur nom simple, comme nous l'avons dit ; et, pour ne pas l'obliger à chercher quelles sont les voyelles, auxquelles on ne doit rien retrancher, puisqu'elles sont simples, et quelles sont les consonnes auxquelles s'applique cette *réduction*, nous allons dresser un tableau. Toute lettre ayant un nom composé y figurera avec ce nom, tel qu'il est employé aujourd'hui, et, sur la même ligne, nous mettrons ce qu'il faut retrancher de ce nom, pour que la lettre reste avec sa prononciation véritable.

a		est voyelle.
b	*be*	ne pas prononcer *e*.
c	*ce*	ne pas prononcer *e*.
d	*de*	ne pas prononcer *e*.
e		est voyelle.
f	*efe*	ne pas prononcer les deux *e e*.
g	*ge*	ne pas prononcer *e*.
h	*hache*	ne pas prononcer *ache*.
i		voyelle.
l	*ele*	ne pas prononcer les deux *e e*.
m	*eme*	ne pas prononcer les deux *e e*.
n	*ene*	ne pas prononcer les deux *e e*
o		voyelle.
p	*pe*	ne pas prononcer *e*.
q	*qu*	tout se prononce.
r	*ere*	ne pas prononcer les deux *e e*.
s	*ese*	ne pas prononcer les deux *e e*
t	*te*	ne pas prononcer *e*.
u		voyelle.
x	*ixe*	ne pas prononcer *i* et *e*.
y	*y grec*	ne pas prononcer *grec*.
z	*zèd*	ne pas prononcer *èd*.

Les noms simples des lettres ayant été enseignés, si la prononciation des consonnes n'était pas bien dégagée des sons voyelles, comme il conviendrait, il faudra, tout au moins, veiller à ce que ce ne soit que la voyelle finale qui soit maintenue, et non celle du commencement, ainsi que nous l'avons recommandé dans le chapitre XII.

Les lettres dont la prononciation est variable sont les suivantes :

ca, co, cu, *ce, ci,*
ça, ço, çu,
ga, go, gu,

ja, ge, gi, jo, ju,
cha, che, chi, cho, chu,
ña, ñe, ñi, ño, ñu, (*ñ* pour *gn*).

Nous ne reviendrons pas sur les différentes prononciations de ces lettres, on les trouvera dans les chapitres précédents où chacune est spécialement traitée.

Quand l'élève connaîtra ces diverses articulations, on le fera lire en lui recommandant de nommer rapidement chaque lettre, et de ne s'arrêter qu'à la fin du mot. De cette façon, il lira bientôt, et d'autant plus vite qu'il connaîtra mieux les noms simples des lettres. Par ce moyen, un sujet intelligent peut apprendre en quatre jours, et cela n'est pas une exagération. Le procédé est si simple, qu'il est applicable au muet comme nous allons le démontrer dans la seconde partie de ce travail.

FIN DE LA RÉDUCTION DES LETTRES

LIVRE SECOND

ART D'ENSEIGNER A PARLER AUX MUETS

Chapitre Ier

Des causes du mutisme, et de l'âge le plus favorable pour commencer à enseigner la parole au muet

Le mutisme, chez l'homme, provient de l'une des deux causes suivantes, qui peuvent quelquefois se trouver réunies chez le même sujet. La première et la plus générale est *la surdité*. Étant donné que la parole n'est que l'imitation des sons entendus, le défaut d'ouïe doit entraîner fatalement, chez celui qui en est atteint, l'impossibilité de prononcer ce qu'il n'aura pu entendre, bien que la langue soit cependant normalement constituée, et en état de reproduire les mouvements nécessaires à la parole, tels que, s'allonger, se baisser, s'élever vers le palais, se tourner, frapper contre les dents, etc.

La seconde cause peut résider dans une affection ayant son siège dans la langue, et analogue à celle qui a produit la surdité. De même, en effet, qu'une humeur a pu paralyser l'oreille, de même une humeur aura pu également paralyser la langue, comme il est possible aussi que le mutisme provienne d'un vice de conformation portant sur l'un ou l'autre

de ces deux organes essentiels. Donc, même entendant, une personne peut être muette, si le mal vient de la langue, et, d'un autre côté, il peut se trouver des sujets chez qui les deux causes du mutisme se trouvent réunies. Pour les muets *sourds*, (et c'est la généralité) on peut avec *cet art* leur apprendre à parler; quant aux autres, nos procédés d'enseignement ne pourront leur être appliqués, à moins cependant que la paralysie de la langue ne soit pas complète ; dans ce dernier cas il sera possible de les faire parler, et ils le feront d'autant mieux que leur langue sera plus agile.

Quel est l'âge le plus favorable pour commencer notre enseignement, c'est là une question très importante. D'abord, à cause de l'*art* même, il semblerait logique d'attendre que l'élève fût en âge de raison; d'un autre côté, on doit tenir compte de ce que le muet, même sans avoir aucun vice de conformation de la langue, éprouvera des difficultés pour mouvoir cet organe, resté des années dans l'inaction. Il se produira chez lui un phénomène analogue à celui que l'on pourrait observer chez un homme qui laisserait pendant quelque temps dans un repos absolu un bras parfaitement sain. Ce membre, faute d'exercice, ne tarderait pas à perdre sa vigueur naturelle, et par la suite, ce ne serait qu'après un laps de temps assez long, qu'il arriverait à recouvrer son agilité première. De l'inertie prolongée à laquelle ils ont été condamnés, il résulte chez le sourd-muet, que les organes qui concourent à la formation de la voix ont acquis une certaine rudesse. (Et ces organes sont nombreux : La voix, avons-nous dit, en effet, est un léger choc de l'air formé, le plus souvent, par les différents mouvements de la langue. Mais la langue elle-même dépend d'un grand nombre de nerfs. A ces derniers viennent s'adjoindre encore : les poumons, les bronches, la trachée-artère, la gorge, l'épiglotte, la bouche, les dents, les lèvres et la langue, tous instruments absolument indispensables à la phonation. Car, c'est dans les poumons que la voix est emmagasinée, de là elle est conduite et poussée à travers les bronches jusque dans la trachée, qui la règle et la rend plus belle.)

Aussi, pour ces différents motifs, pensons-nous que *l'âge de six à huit ans est le plus favorable pour commencer l'instruction du sourd-muet.*

Chapitre II

Le muet ne peut apprendre à parler par d'autres moyens que ceux indiqués dans cet art

La langue ne présentant pas d'obstacle, Le plus souvent (comme nous l'avons dit), c'est donc à l'infirmité de l'oreille qu'il faut imputer le mutisme. Ce défaut d'ouïe, certains ont cru pouvoir le corriger en emmenant les sourds-muets à la campagne et dans les vallées, où les sons acquièrent plus de sonorité. Là, on leur faisait pousser des cris tels, que les malheureux en venaient à cracher le sang. D'autres fois encore, pour les faire entendre, on les plaçait dans des cuves où la voix, moins diffuse prenait, plus d'intensité. Mais ce sont là des moyens violents et inutiles, et pour le prouver nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer comment la voix parvient à l'intelligence.

Pour comprendre la voix, nous disposons de deux choses : d'abord, le sens commun, que nous appelons *sens intime*, ensuite, les sens particuliers ou *sens extérieurs* qui sont : la vue, l'ouïe, le goût et le toucher.

Le sens intime a pour instruments les sens extérieurs, mus eux-mêmes par des nerfs venant du cerveau. Deux de ces nerfs aboutissent aux oreilles et à l'orifice de chacune d'elles, orifice formé par un os creux et recourbé que les médecins appellent sec, cartilagineux et dur. La cavité est destinée à retenir l'air, et à l'empêcher d'entrer directement, ce qui pourrait nuire à ce sens. Quant aux nerfs, ils ont pour mission de mettre l'intelligence en communication avec le monde extérieur, et reçoivent leur excitation de l'air, mis en mou-

vement par quelque son. Cette excitation nerveuse a pour résultat d'éveiller et de faire agir la *faculté auditive*, qui correspond elle-même à la cellule cérébrale de la *volonté*, où, en dernier lieu, l'*âme* reconnaît la nature du son perçu.

Pour ces différentes opérations, quatre choses sont nécessaires : d'abord, la *cause efficiente*, en second lieu, *un organe convenable*, ensuite, *l'attention de l'esprit*, enfin le *véhicule du son. La cause efficiente* n'est autre chose que la *faculté auditive*, et, par organe convenable, nous entendans une *oreille normale.*

Pour ce qui concerne *l'attention*, il importe de la concentrer tout entière sur son objet ; elle est tellement indispensable à l'intelligence, que, pour mieux entendre, on s'habitue à retenir la respiration. En effet, une personne qui veut écouter très attentivement, retient son haleine sans même s'en apercevoir, car c'est là un moyen dont l'âme se sert pour faciliter à l'oreille la perception dcs sons. Aristote lui-même n'a-t-il pas dit que : « *Nous entendons mieux quand nous retenons le souffle.* »

Nous arrivons enfin au *véhicule du son ;* et ici, il s'agit simplement de l'*air* qui porte le son jusqu'aux oreilles.

Il suffit que l'un de ces quatre moyens fasse défaut pour déterminer la surdité. Or, le muet est doublement atteint sous ce rapport, il se trouve privé de la *faculté auditive* par suite de l'infirmité même de l'oreille. *L'attention* et le *véhicule du son* subsistent, il est vrai, mais à quoi nous serviront-ils. Si violents que soient les sons que nous pourrons émettre nous-mêmes, ou faire émettre à notre élève, ce sera peine perdue, quelle que soit son attention, et, loin d'améliorer l'état de ce sens, nous ne ferons que l'empirer. Du reste, les sons qu'il pourrait percevoir de cette façon, n'arriveraient à son cerveau que sous forme de bruits confus, sur la nature desquels l'âme ne pourrait porter aucun jugement. Aussi, croyons-nous préférable de recourir à un autre procédé plus sûr, et il n'en est aucun qui égale celui dont nous nous occupons dans ce traité. Il semble appartenir au domaine de la nature, tant il est en harmonie avec elle, car

le premier moyen qu'il met en œuvre, le langage d'action, est la *langue naturelle* par excellence. Langue naturelle, par excellence, disons-nous, et ce qui le prouve, c'est que, grâce à elle, si l'on met, en présence l'un de l'autre, deux sourds-muets qui se voient pour la première fois, ils se comprennent parce qu'ils emploient l'un et l'autre les mêmes signes. Il y a bien, pour nous contredire, le fait rapporté par Hérodote et attribué à Psammetichus, roi d'Égypte. Ce prince aurait, paraît-il, confié deux petits enfants à un berger qui devait les élever dans un désert, avec ordre de ne leur laisser entendre aucun son humain. A l'âge de quatre ans, ces enfants amenés en présence du roi prononcèrent plusieurs fois le mot *beccus*, qui, en langue phrygienne, signifie *pain*. Mais c'est là un fait invraisemblable, car il n'est pas admissible que quelqu'un puisse parler cette langue ou toute autre sans l'avoir apprise. Il n'y a donc qu'une seule explication plausible : Isolés et mis dans l'impossibilité d'entendre la voix humaine, ces enfants purent (d'autant plus facilement qu'ils étaient élevés par un berger), entendre le bêlement des brebis que le mot *beccus* paraît imiter. Et sans aller si loin chercher des exemples, les sourds-muets eux-mêmes ne nous fournissent-ils pas une preuve suffisante en faveur de notre manière de voir! Point n'est besoin de les isoler dans un désert, car la nature elle-même les a condamnés à n'entendre, ni la voix de l'homme, ni les cris des animaux; et cependant nous n'avons jamais su qu'aucun d'eux se soit mis à parler naturellement la langue phrygienne ou une autre. Par contre, nous savons qu'on peut, au moyen de l'art, enseigner une langue aux muets, (ayant nous-même enseigné la nôtre à quelques-uns de ces infortunés), et que ceux-ci doivent être mieux disposés à parler que ces enfants élevés dans la solitude. Ces derniers, en effet, ne pouvaient pas même soupçonner l'existence de la parole, ni son utilité ; car, s'ils voyaient des hommes, ils ne les entendaient jamais parler; tandis que les sourds-muets, au contraire, savent que nous parlons.

Donc, soit qu'il s'agisse du *langage phrygien*, comme on

l'a dit au sujet de ces deux enfants, soit qu'il s'agisse de l'*hébreu*, comme d'autres l'ont prétendu, si l'un ou l'autre était le *langage* naturel, il est de toute évidence que nous en aurions trouvé la preuve chez les sourds-muets. Et si Adam s'est exprimé dans la langue hébraïque, sans qu'elle lui ait été enseignée, il n'en faut point conclure que tous les hommes puissent faire de même, car la science infuse que possédait notre premier père fait défaut chez ses descendants.

Chapitre III

Les lettres doivent être enseignées au muet au moyen de signes

D'après ce que nous venons de dire dans le chapitre qui précède, il reste établi que nous ne pouvons utiliser l'oreille ; nous serons donc obligés de suppléer à ce sens par un autre. C'est à la *vue* que nous allons recourir : l'œil, à la vérité, ne pourra enregistrer les sons, mais il pourra tout au moins distinguer les mouvements qui les forment, et cela, avec une exactitude et une perfection telles, que le muet sera en état de reproduire la voix comme s'il l'avait entendue.

A ce propos, nous devons dire que le sourd-muet est très prompt à saisir toutes les démonstrations qu'on lui fait, et qu'il peut ainsi, dans une certaine mesure, remplacer l'ouïe perdue, de même qu'il remplace la parole par son habileté à se faire comprendre par signes. L'instrument qui va nous servir pour l'instruire devant être naturellement celui qu'il manie avec le plus d'adresse, c'est donc au moyen de démonstrations, en lui faisant voir les positions des organes, que nous lui enseignerons les lettres. La chose sera facile, car les lettres dégagées de leur nom composé (comme nous l'avons vu

dans la première partie de cet ouvrage pour les dix-sept consonnes), sont bien faites pour être apprises par le muet. Nous ne lui demanderons que de respirer, ce qu'il peut faire comme nous, et, quand il chassera le souffle, les lèvres et les dents se trouvant dans la position requise pour la formation de quelque lettre, il la formera. Il en est de cela comme d'une guitare, par exemple : si nous plaçons les doigts sur les cordes, de façon à obtenir certaines notes en pinçant ces cordes, ceux qui les pinceront après nous reproduiront forcément les mêmes notes tant que nos doigts resteront appuyés sur les mêmes points. De même, si le sourd-muet donne à sa bouche la forme que nous donnons nous-mêmes à la nôtre pour former une lettre, en expulsant le souffle il donnera le même son que nous. Et, par la suite, quand il aura ainsi appris à produire les différents sons correspondant à nos lettres, il saura lire. La lecture, en effet, est chose facile à apprendre, et cette facilité tient à la simplicité même du nom des lettres. Il suffira à notre élève de prononcer rapidement, et dans l'ordre où elles sont écrites, le nom de chaque lettre, de s'arrêter un instant, comme il convient, après chaque mot, et alors il lira. Avant de lui faire articuler les sons, nous aurons préalablement enseigné au muet à connaître la forme graphique, ainsi que le signe dactylologique correspondant à chaque lettre, et dont nous donnons le tableau à la suite de ce chapitre (1). Au-dessus du dessin représentant la position de la main et des doigts, se trouve la lettre correspondante, écrite en caractères majuscule et minuscule, afin que l'élève connaisse les deux. Les signes graphiques et les signes manuels sont particulièrement utiles au sourd-muet, et il doit les savoir, car il peut se présenter bien des cas où ils lui seront nécessaires.

Les anciens aussi faisaient grand cas, paraît-il, de la connaissance des signes, et non pas seulement de ceux que l'on

(1) Il ne nous a pas paru nécessaire de faire reproduire les huit planches que contient le livre de Bonnet; l'alphabet manuel qu'elles représentent ne diffère que très peu de celui qu'employait l'abbé de l'Épée.

(Note des traducteurs.)

fait avec la main, mais encore de ceux que l'on fait avec toute autre partie du corps. Jean-Baptiste Porta, dans son ouvrage *de Furtivis Litterarum*, nous dit qu'ils s'en servaient pour exprimer des lettres et des chiffres. Telle partie du corps représentait telle lettre; c'est ainsi que pour A, ou touchait l'oreille (Auris), pour B la barbe (Barba), pour C la tête (Caput), pour D les dents (Dentes), pour E on désignait la place du foie (Epar), F était représenté par le front (Frontem), G par le gosier (Gutur), H par les épaules (Humeros), L par la langue (Linguam), M par les mains (Manus), N par le nez (Nasum), O par les yeux (Oculos), P par le palais (Palatum), Q par les cinq doigts (Quinque digitos), R par les reins (Renes), S par les sourcils (Supercilia), T par les tempes (Tempora), et enfin V par le ventre (Ventrem). Il n'existait pas de signes pour K, X, Y, Z, parce que ces lettres ne sont pas employées dans le latin, comme nous l'avons dit dans le livre premier.

Mais revenons à notre enseignement : le muet devra reproduire avec la main droite toutes ces figures telles qu'elles sont dessinées, et le professeur les exécutera en même temps que lui pour faciliter sa tâche. A mesure qu'on lui fera imiter un signe, on lui montrera avec la main gauche le caractère graphique correspondant, et on répétera cet exercice jusqu'à ce que les deux alphabets soient bien appris. Pour s'assurer que le but est atteint, le maître prendra un livre et montrera du doigt différentes lettres que son élève devra reproduire sans hésiter, en dactylologie.

Dans les familles où il y a un sourd-muet, il serait à désisirer que, pour communiquer avec lui, les personnes qui savent lire connussent cet alphabet. Il importerait aussi de ne pas faire d'autres signes que ceux-là, et de n'en point laisser faire au muet. Interrogé par la dactylologie ou par l'écriture, il ne devrait même pas employer ces deux moyens dans ses réponses, mais bien la parole seule: et, s'il se trompait en parlant, on le reprendrait toujours avec soin, comme on le fait pour ceux qui apprennent une langue étrangère, et qui arrivent à la bien savoir, grâce à l'attention que l'on a apportée à corriger leurs solécismes.

Chapitre IV

Signes manuels représentant les lettres J, Y, Z et le tilde (˜)(ꟷ)

Les figures de notre alphabet manuel correspondent chacune à la lettre placée au-dessus d'elle, et que nous avons représentée avec les deux formes, majuscule et minuscule, à cause de la différence que présentent les deux caractères.

Nous ferons remarquer que *I* et *J* sont représentés par le même signe manuel, mais, pour exprimer la première de ces lettres la main restera immobile, tandis que, pour la deuxième, on devra, avec le petit doigt, décrire dans l'espace, et de gauche à droite, un arc de cercle, tel qu'il est indiqué dans notre tableau. De même pour *Y* et *Z*, la main sans changer de forme restera immobile ou décrira un zigzag dans l'espace, suivant qu'il s'agira de représenter l'un ou l'autre. Pour le signe (˜) ou (ꟷ), il n'y a pas de position spéciale de la main servant à l'exprimer, et, quand on aura à l'employer, on le dessinera aussi dans l'espace, avec un doigt. Mais il n'est pas nécessaire de l'enseigner au muet en même temps que les autres lettres; nous en dirons autant du J. Quant à Z, nous en reparlerons quand il sera question d'enseigner les lettres vocales.

Pour contrôler si le sourd-muet possède bien l'alphabet manuel, on se servira des deux alphabets graphiques, majuscule et minuscule :

A B C D E F G H I L M N O P Q R S T V X Y Z.

a b c d e f g h i l m n o p q r s t v x y z.

On lui montrera du doigt chaque lettre, et on lui demandera de la reproduire avec la main, et cela, sans suivre l'ordre alphabétique, mais en prenant les lettres au hasard. Si l'élève se trompait, on le corrigerait en lui montrant,

sur le tableau, le signe qu'il n'a pas su faire. Ces exercices devront être répétés jusqu'à ce que l'enfant sache bien toutes les lettres et les reproduise en signes sans hésitation. Ce résultat obtenu d'une façon parfaite, on passera à l'enseignement des lettres orales, dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

Chapitre V

Comment on enseigne au muet la prononciation des lettres

Pour enseigner au muet le nom des lettres qu'il suffit de connaître pour savoir lire, le maître et son élève doivent être seuls, car c'est une opération qui exige la plus grande attention et pour laquelle il faut écarter tout sujet de distraction. Le professeur devra se placer bien en lumière, de façon à laisser voir distinctement la cavité buccale, et il commencera par les cinq voyelles, parce qu'elles sont plus faciles que les consonnes. Par suite, le muet ne trouvant pas de difficultés, et encouragé par un premier succès, sera mieux disposé pour apprendre les autres lettres.

Pour se livrer à cet enseignement, il faut avoir une grande patience, et, si l'on n'arrive pas, après trois ou quatre tentatives, à faire émettre le son que l'on désire, on ne doit pas insister ; on y reviendra plus tard, dans un moment plus favorable. En attendant, on passe aux lettres suivantes, afin de ne pas laisser l'enfant se rebuter et se décourager. On ne devra pas s'étonner non plus, si l'on a quelque peine pour arriver, car le but visé est très difficile à atteindre.

Pour s'en rendre compte, qu'on s'imagine les difficultés qu'éprouverait une personne à faire accorder un instrument avec un autre qu'elle n'entendrait pas. C'est le cas du sourd-muet qui doit mettre sa voix à l'unisson de la nôtre qu'il ne

peut entendre. Cependant, avec de la patience, jointe aux procédés que nous indiquons dans ce livre, on en viendra à bout. Pour plus de facilité, et afin d'éviter de mettre les doigts dans la bouche de l'élève pour lui placer convenablement la langue, on pourra employer une langue de cuir, avec laquelle on exécutera dans la main, les différents mouvements qu'il devra reproduire avec sa propre langue, et en même temps que ceux qu'il aura déjà remarqués dans la bouche de son maître.

Avant de faire prononcer une lettre, on devra d'abord montrer au muet le signe manuel et les caractères graphiques qui la représentent, afin qu'il sache bien quelle lettre on va lui faire articuler.

Chapitre VI

Positions que le muet doit faire prendre à sa bouche, sa langue, ses dents et ses lèvres, et mouvements qu'il doit faire exécuter à ces différents organes, pour former chaque lettre.

A

Pour prononcer cette lettre, le muet doit avoir la bouche ouverte, et laisser sortir librement la respiration, sans mouvoir ni la langue, ni les lèvres. Le maître prendra la main de son élève et la placera devant sa propre bouche, de façon à lui faire bien sentir le passage du souffle expiré. Cette précaution a pour but de faire remarquer à l'enfant que, pour prononcer les lettres, il ne suffit pas d'ouvrir la bouche, mais qu'il faut en même temps chasser la respiration. Si le muet donne le son demandé, on lui fera un signe d'approbation ; dans le cas contraire, on lui fera comprendre son erreur par

un mouvement de la tête et de l'index de la main droite, gestes qui signifient : non.

E

Cette lettre se prononce en retirant les lèvres en arrière, la bouche entr'ouverte et la langue immobile.

I (i)

Les dents sont rapprochées et la langue appuyée contre elles.

O

Les lèvres se projettent et s'arrondissent de manière à figurer la forme graphique de cette lettre ; la langue est immobile.

V (U) (prononcer **ou**)

Les lèvres prennent la même position que pour O, mais en se projetant davantage, et de façon à faire ressortir un peu leur face interne. L'ouverture buccale est très rétrécie, et le souffle expiré sort avec une violence telle, qu'il peut éteindre, ou tout au moins faire vaciller fortement, la flamme d'une chandelle placée devant la bouche.

B

Les lèvres étant jointes, s'entr'ouvrent doucement sous la pression du souffle expiré. La langue reste immobile.

C

La bouche est un peu moins ouverte que pour A, la langue un peu recourbée à la base touche au palais par sa partie

supérieure, et elle s'en détache brusquement pour livrer passage au souffle. Le maître devra tenir la bouche bien ouverte, afin que le muet voie la position de la langue et la puisse reproduire. S'il n'y parvient pas, il sera nécessaire de l'aider avec la main, ou bien encore en se servant de la langue de cuir. Ce dernier moyen est plus facile à employer, ou tout au moins plus propre.

Il s'agit ici du C guttural, employé dans les sons ca, co, cu, et dont nous avons déjà parlé dans la première partie de ce travail. Quant au C doux, nous y reviendrons quand le moment sera venu de s'occuper du Z.

D

La pointe de la langue s'appuie contre les dents et les gencives supérieures, comme pour fermer la bouche et arrêter le souffle, mais elle s'en détache aussitôt que l'air expiré atteint ce point. Pour que le muet comprenne bien que la langue ne doit pas rester indéfiniment collée au palais, mais qu'elle doit s'en détacher au moment où l'expiration arrive, on pourra encore recourir à la langue de cuir. On la placera dans la main en élevant la pointe dans la position indiquée, et on soufflera dessus, de manière à ce que le souffle la fasse s'abaisser. De cette façon l'élève comprendra qu'il doit abaisser sa propre langue, au moment où l'air vient frapper contre la pointe de cet organe.

F

Pour former le nom de cette lettre, le muet doit chasser le souffle en tenant les dents supérieures appuyées sur la lèvre inférieure, et maintenir la langue immobile.

G

Comme nous l'avons dit dans le livre premier, cette lettre se prononce de deux façons, et ces denx prononciations

doivent être enseignées au muet. La première, que nous trouvons dans les syllabes ga, go, gu, s'obtient en ouvrant modérément la bouche. comme pour le C. La langue, recourbée au milieu, doit toucher le palais où le souffle viendra frapper. Le maître aura soin de bien faire voir sa gorge, afin que l'élève puisse remarquer le mouvement ascendant et descendant du larynx dans cette articulation.

La seconde prononciation est celle que prend *g* suivi de *e* et de *i* (*ge* et *gi*). Pour celle-ci encore, la langue se recourbe également, mais vers la pointe, et vient toucher au palais un peu au-dessus des gencives ; elle doit rester dans cette position et la conserver, même quand le souffle vient frapper dans cette région.

Cette même prononciation est aussi celle de *i* employée pour *j* (*jota*). Mais, pour éviter toute confusion, il sera préférable de ne pas enseigner cette seconde prononciation du *g*, en même temps que la première. Mieux vaudra la faire connaître au muet quand on s'occupera de celle de *j*, avec laquelle elle se confond. Nous en dirons autant du C *doux* et du Ç, qu'on pourra lui apprendre avec le Z.

H

H est formé par une simple expiration aphone, et la bouche est dans la même position que pour A. Cette lettre a un autre son, tout spécial, quand elle est précédée d'un C, comme dans mu*ch*a*ch*o. Mais ce son n'appartient en propre ni à *h*, ni à *c*, il tient également des deux. Nous n'allons pas nous en occuper davantage maintenant, nous réservant d'y revenir plus loin.

L

On prononce cette lettre en touchant le palais avec la partie inférieure de la pointe de la langue, de façon à former un demi-cercle au milieu duquel une partie de l'air expiré

viendra frapper, tandis que le reste sortira librement par les côtés. La langue se baissera sous l'impulsion du souffle.

M

Les lèvres doivent rester fermées afin que le souffle s'échappe par le nez, au lieu de sortir par la bouche. Cette articulation s'obtient sans exécuter aucun mouvement.

N

La partie inférieure de la pointe de la langue s'applique au palais un peu au-dessus des gencives, la bouche à peine ouverte, les lèvres un peu écartées. L'air expiré sort par la bouche et par le nez.

P

Les lèvres sont serrées l'une contre l'autre, comme pour le B, mais la pression est plus forte. Afin que le muet se rende bien compte de cette différence, le maître fera lui-même la démonstration avec sa propre bouche, il montrera en même temps le pouce et l'index de sa main droite fortement appuyés l'un contre l'autre, et engagera son élève à en faire autant avec ses lèvres. L'expiration se trouvant alors arrêtée, si les lèvres s'entr'ouvrent brusquement, il s'échappe un souffle violent et sans aucune sonorité, qui est la lettre même. L'enfant arrivera plus facilement à l'articuler, si l'on a soin de lui faire sentir, sur la paume de la main, la force de l'expiration.

Q

Cette lettre est composée des sons *c* et *u*, d'où il résulte qu'il y a deux façons de l'enseigner:

La première consiste à faire articuler *c* et *u*, séparément

d'abord, puis réunis et sans laisser d'intervalle entre les deux sons. Pour bien faire comprendre au muet la nécessité qu'il y a de ne pas séparer les deux lettres, on rapprochera les deux mains en les serrant l'une contre l'autre.

En second lieu, on peut faire prendre à la langue de l'élève la position requise pour l'articulation du *c*, et à ses lèvres, la forme qui convient pou. prononcer *u*. Le souffle émis dans ces conditions produira la prononciation de Q.

R

Dans la prononciation de cette lettre, la pointe de la langue relevée vers le milieu du palais et un peu repliée vers l'arrière-bouche, est mise en vibration par le souffle expiré. On fera observer au muet que, pour obtenir cette articulation, la langue doit seulement effleurer le palais, car si elle s'y appuyait trop fortement, elle ne pourrait opérer les mouvements vibratoires avec la rapidité nécessaire. Pour arriver plus facilement à faire prononcer le R, on pourra se servir d'une languette de papier ayant la même forme que la langue de cuir dont nous avons déjà parlé. On doublera la pointe de cette languette, de façon à ce que la face inférieure vienne se placer en haut, ce qui figurera exactement la position de la langue relevée vers le palais. Ensuite, le maître soufflera sur l'extrémité ainsi recourbée de ce petit appareil, qui, à cause de la légèreté même du papier, exécutera des vibrations rapides sous l'impulsion de l'air. Cette expérience fera comprendre au muet que sa langue doit se mouvoir de la même façon sous la poussée de l'air expiré.

S

Cette lettre est facile à prononcer, il suffit de placer la pointe de la langue sur les gencives, et tout près des dents supérieures.

T

La pointe de la langue s'appuie sur les dents supérieures d'où elle se détache vivement, et comme si on voulait cracher, au moment où le souffle vient frapper à cet endroit.

X

Pour prononcer cette lettre, le muet se servira de deux sons, *c* et *s*, comme il a dû se servir de *c* et *u*, pour articuler *q*. Q et X sont, en effet, des lettres doubles; mais, quand on emploie cette dernière, les sons *c* et *s* se font sentir davantage que *c* et *u* pour Q.

X s'articule en plaçant la langue successivement dans les positions *c* et *s*, et de façon à ce que le son commencé par *c*, se termine par *s*. L'union de *c* et *s* est plus facile à opérer que celle de *c* et *u*, car les positions requises pour la formation des deux premières, sont plus voisines que celles des deux autres.

Y

Pour enseigner cette lettre au muet, on lui montrera *i* qu'il connaît déjà, et on lui fera comprendre que *y* a la même prononciation.

Z

Cette lettre se prononce en plaçant la pointe de la langue entre les dents, position qu'elle doit conserver au moment où sort l'expiration.

Ç (c cédille)

Nous avons renvoyé cette lettre à cette place pour l'enseigner à la suite de Z. Ce son étant bien connu, il sera

facile d'enseigner le Ç dont la prononciation est la même que celle de Z. C'est ce que l'on fera comprendre au muet. La seule différence, en effet, entre Z et Ç, consiste dans le plus ou moins de force du *zézaiement.* Mais c'est une nuance qu'il importe peu de faire connaître immédiatement au muet, son élocution ne s'en ressentira guère. Par la suite, quand il sera plus habile, on pourra lui enseigner à faire cette distinction, et à placer la langue derrière les dents inférieures pour prononcer Ç, afin que ce son ait moins de force. Après le *ç* viendra un autre *c*, sans cédille. En montrant cette lettre du doigt, le maître demandera à l'élève de la prononcer. Celui-ci prononcera ce son comme il se trouve dans *ca*, ainsi qu'on le lui a enseigné au début. On lui fera alors un geste d'approbation, puis on lui expliquera que devant *e* et *i*, le *c sans cédille* a la même prononciation que le Ç.

I (J)

Dans notre langue castillane, I placé devant a, o, u, s'emploie avec le son J, ja, jo, ju. Les exceptions à cette règle générale sont signalées par Antonio de Nebrija qui conseille dans certains cas de remplacer I par Y; mais cet avis ne semble pas être partagé par don Sébastian de Covarrubias qui, dans ses écrits, n'emploie jamais Y grec.

Ce son J (*jota*) n'est autre que le deuxième son de G dont nous avons déjà parlé.

(⏤) (˜)

Ce signe représente deux sons différents : quand il surmonte un n, ñ, il constitue une articulation particulière; placé au-dessus de l'une des voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, il représente le son *n*. On fera observer cela au muet quand il lira des mots. Quant au son spécial *ñ*, on le forme de la même façon que *n*, il suffit seulement d'appliquer la langue au pa-

lais sur une plus grande étendue, comme nous l'avons dit dans le livre premier.

Nous donnons ici la liste des lettres qui, en s'unissant à d'autres, ont une prononciation particulière qui peut présenter quelques difficultés pour le muet. Sur la même ligne se trouvent le *c sans cédille*, et le *ç* se prononçant de la même façon ; *j* et *g*, remplissant les mêmes conditions, sont aussi groupés ensemble. Quant au son *cha* (1), tel qu'il se trouve dans mu*ch*acho, il se forme en appliquant au palais la face inférieure de la langue, qui doit se projeter ensuite un peu en avant, au moment où la bouche s'ouvre pour prononcer le son *a*.

Six règles que l'on doit apprendre au muet avant de le faire lire

ca, co, cu,
ça, ce, ci, ço, çu,
ga, go, gu.
ja, ge, gi, jo, ju,
cha, che, chi, cho, chu,
ña, ñe, ñi, ño, ñu.

Pour que le muet puisse articuler ces syllabes, on doit lui faire le signe manuel ou le signe graphique *c*, ensuite on lui demandera de prononcer cette lettre, telle qu'il l'a apprise, puis *a*. Après cela, on lui fera prononcer les deux sons unis l'un à l'autre, et, pour qu'il comprenne ce qu'on attend de lui, on rapprochera les deux mains en les serrant l'une contre l'autre, ou bien on enfermera les deux lettres dans un même cercle, ce qui signifiera qu'elles ne doivent pas être séparées dans la prononciation. *ca, co, cu*, ainsi enseignés, on passera aux syllabes *ça, ce, ci, ço, çu*, qui, toutes les cinq, sont zézayées, comme nous l'avons dit. Comme exercice, et pour s'assurer que l'élève a compris et possède bien ces diffé-

(1) Prononcer *tcha*. *N. des Trad.*

rents sons, on les écrira tous sur une même ligne, sans aucun ordre, et le muet devra les prononcer chacun comme il convient et sans hésiter. S'il se trompait, et qu'il lui arrivât de dire par exemple *ça* pour *ca*, ou inversement, on lui montrerait son erreur, en lui faisant voir sur le tableau que *ca* ne suit pas la même règle que *ça*.

C'est de la même façon que les autres règles devront être enseignées. Quand le muet les connaîtra parfaitement, il n'éprouvera plus aucune difficulté. Il est facile en effet, d'unir les autres lettres deux à deux ; la première syllabe de chaque groupe obtenu, les autres se forment invariablement de la même façon, comme *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, *da*, *de*, *di*, *do*, *du*. Il suffit pour lire, de nommer chaque lettre par son nom simple et rien de plus.

Chapitre VII

Comment on doit enseigner au muet à unir les lettres

Quand le sourd-muet connaîtra bien la prononciation des lettres, c'est-à-dire le nom de chacune d'elles, et les six règles dont nous venons de parler, on lui enseignera à former les mots. On devra commencer par les mots les plus faciles comme prononciation, ceux dans lesquels il n'entre que des syllabes de deux lettres comme : *vela* (*bougie*), *bufete* (*buffet*), *guante* (*gant*), *espada* (*épée*), *cabeça* (*tête*). Les mots choisis devront être des noms d'objets placés sous les yeux de l'élève, afin que, après en avoir obtenu la prononciation, on puisse lui en faire connaître la signification.

Si on veut faire prononcer au muet le mot *vela* (bougie), par exemple, puisque c'est un nom facile qui n'a que deux syllabes, composées chacune de deux lettres, le maître commencera par faire le signe *V*, avec la main ou par écrit, et

il demandera à l'enfant d'articuler cette lettre. Il fera de même émettre le son *e*, puis il fera le signe de réunir ces deux lettres, qui, prononcées rapidement à la suite l'une de l'autre formeront la syllabe *Ve*.

Cela fait, on passera aux lettres suivantes, *l* et *a*, et on obtiendra la syllabe *la*, comme on a obtenu la précédente. Il s'agit maintenant de faire réunir les deux syllabes *ve* et *la*. A cet effet, le maître aura recours au même signe qui lui a déjà servi pour faire unir les lettres deux à deux. Il fera prononcer *ve* et *la* successivement et vite, de façon à ne pas laisser d'intervalle entre la prononciation des deux groupes ; et cette opération sera répétée jusqu'à ce que le mot *vela* soit distinctement articulé. Quand l'élève sera parvenu à ce résultat, on lui fera un geste d'approbation, et on lui montrera l'objet dont il vient de dire le nom.

Le muet ayant réussi à prononcer un mot comme celui-ci, arrivera très facilement à prononcer les autres. Mais, comme nous l'avons dit, on doit, au début, choisir des mots courts et dont les syllabes n'aient que deux lettres. On pourra bientôt enseigner des mots de trois ou quatre syllabes comme *guante*, *bufete*, *tapete* (*tapis*); puis des noms qui renferment des syllabes de plus de deux lettres ; quand il en aura prononcé un, l'élève n'éprouvera pas plus de difficultés pour les autres, qu'il n'en aura éprouvé pour les premiers. Alors le moment sera venu de le faire lire. On le fera commencer lentement, pour qu'il articule les sons dans l'ordre où ils sont écrits, et s'il se trompait, ce qui pourrait bien arriver, étant donné surtout qu'il ne comprend pas ce qu'il lit, on le fera recommencer en lui faisant bien observer les pauses qu'il doit faire après les mots ; il apprendra en même temps la valeur de la virgule et du point, et cela, sans la moindre peine. Peu importe, qu'il ne comprenne pas ce qu'il lit, c'est une chose qu'on lui enseignera plus tard, pour le moment nous n'avons qu'un but, faire unir des sons à notre élève, de façon à ce qu'on puisse comprendre ce qu'il dit. Il en sera de lui comme de ceux qui lisent très bien le latin sans le comprendre. On ne peut, en effet, tout faire en même temps,

et c'est donc seulement quand il saura bien lire l'écriture et les signes manuels, que l'on devra lui enseigner ce qui fait l'objet du chapitre suivant.

Chapitre VIII

Le discours réduit à trois parties. — Énumération de ces trois parties

Maintenant que le muet est capable de lire, et en état d'apprendre notre langue, nous allons la lui enseigner en nous conformant à certaines règles. Si l'entendant-parlant n'a pas besoin de maître spécial pour lui enseigner la langue maternelle, puisque ceux qui nous parlent, ou que nous entendons, sont pour nous autant de maîtres, il n'en est pas de même du sourd-muet. Celui-ci, en effet, à cause de son infirmité, ne peut profiter de cet enseignement ininterrompu; aussi devons-nous nous attacher à trouver des règles précises et concises, qui, comme celles que nous posons ici, puissent remédier à cet état défectueux.

Toute langue, parlée ou écrite, se compose de phrases, les phrases de mots, les mots de syllabes et les syllabes de lettres. Ces dernières sont le principe, le point de départ de tout le reste, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire longuement dans le premier livre, où il a été également parlé des syllabes. Nous allons nous occuper maintenant du discours, de la phrase, et des différentes parties qui la composent. Ces parties, nous les réduirons au plus petit nombre possible, au lieu d'adopter la division des grammairiens latins, ce qui nous rendra plus facile l'enseignement des sourds-muets.

Francisco Sanchez Brocente, dans sa *Minerve*, divise le discours en trois parties, *nom*, *verbe*, et *conjonction*. Ce

maître nous apprend, en outre, que les Hébreux reconnaissaient aussi trois catégories, *noms*, *verbes*, et *locutions*, divisions que l'on retrouve également chez les Arabes sous les mots, « *Phael*, *Ifmi*, *Herph* », et dans toutes les langues d'Orient. Plus loin, le même auteur nous dit encore que, d'après une discussion soutenue par un savant contre Cosdras, roi des Perses, et tendant à prouver que toutes les langues dérivaient de l'hébreu, il est établi que le grec et le latin, à l'origine, n'avaient que trois parties du discours. C'est aussi l'opinion de Plutarque, et celle que saint Augustin émet dans ses *Catégories*, se trouvant, sur ce point, d'accord avec Aristote.

Dans la vie de Zénon, Diogène Laerte compte cinq parties du discours. Quintilien, Palemon, Diomède, Probus, Phocas, Aspérius, Erasme, grammairiens de l'antiquité, Jules César Scaligero, Manuel Alvares, d'autres encore, en comptent huit. A celles-ci, Antonio de Nebrija ajoute le *gérondif*. Servius en met onze, Priscien écrit que certains auteurs en admettent neuf, d'autres dix, d'autres onze, d'autres enfin douze. Les avis sont donc très partagés, quoique le nombre le plus généralement admis aujourd'hui soit huit. Pour ce qui nous concerne, *trois nous suffiront*. Dans ces trois parties nous renfermerons la grammaire espagnole tout entière ; cela nous permettra d'atteindre plus facilement notre but, qui consiste à éviter la confusion dans tout ce que nous devons enseigner au muet.

Nom, *verbe*, et *conjonction*, telle est notre division. Par *nom*, nous entendrons tout mot susceptible de genre et de de nombre ; par *verbe*, tout mot variable comme personnes, temps et nombre. Enfin, sous le titre *conjonction*, nous rangeons tous les mots qui n'ont ni genre, ni nombre, ni variation, ni temps, qui sont invariables, et dont le rôle consiste toujours, ainsi que l'indique leur dénomination, à joindre et à unir les noms avec les verbes.

Chapitre IX

Définition du nom; différentes espèces de noms, et manière de les enseigner

Les noms sont les mots qui nous servent à désigner les objets ou leurs propriétés. Ils ont deux nombres, le singulier et le pluriel; quant aux différents cas que l'on trouve dans les déclinaisons grecques et latines, ils n'existent pas en espagnol. Le singulier s'emploie quant il s'agit d'une seule personne ou d'une seule chose, comme *un homme*, *une maison*, *un livre;* le pluriel quand il s'agit de plusieurs personnes ou de plusienrs choses, *des hommes*, *des maisons*, *des livres.*

Pour notre enseignement, nous divisons les noms en deux espèces : la première comprend ce que nous appellerons *les noms démonstratifs réels*, et qui servent à nommer des objets matériels; la seconde, les *noms démonstratifs non réels*, servant à exprimer des idées abstraites. Les premiers s'appliquant à des choses qui ont une consistance, une forme, un corps qui tombent sous nos sens, et que nous pouvons voir, seront faciles à enseigner, puisqu'il nous suffira de montrer l'objet et de dire en signes manuels comment cet objet s'appelle. A cause de la nature même de ce qu'ils représentent, le muet sera parfaitement capable de comprendre des mots, tels que : *cheval*, *fenêtre*, *chaise*, etc. On aura soin de lui nommer ainsi tout ce qu'il pourra voir.

Les *noms démonstratifs non réels* s'appliquent à des choses que l'on ne peut voir, ils servent à exprimer des faits comme *choix*, *distinction*, *différence*, *ressemblance*, etc. C'est parce qu'ils ne présentent aucune essence réelle, aucun caractère matériel, qui puissent permettre de les enseigner au muet au moyen de signes, que nous les qualifions de *démonstra-*

tifs non réels. Parmi ceux-ci nous rangeons les noms de ce que l'on appelle les passions, comme *l'amour*, *la haine*, *la jalousie*, *le repentir*, *la colère*, *la cruauté*, enfin les noms de la plupart des vices et vertus. Mais tous ces mots ne doivent pas être enseignés de la même façon. Ceux qui ne servent pas à nommer les passions de l'âme, pourront être enseignés au moyen de signes. Ces signes, nous ne les décrirons pas, car ce serait entreprendre un travail interminable, leur nombre étant illimité, comme les choses à enseigner. Nous laisserons à l'initiative du maître le soin de trouver celui qui conviendra le mieux pour faire comprendre au muet ce qu'il voudra lui apprendre. Les quelques règles que nous allons poser ici, seront donc simplement des règles générales.

En ce qui concerne les noms qui expriment les passions de l'âme, on n'emploiera pas de signes pour les enseigner, on devra en donner l'intelligence d'une façon toute différente des autres, car ce sont des idées absolument immatérielles qui ne peuvent être représentées par rien de tangible, et on s'exposerait à ce que le sourd-muet ne les comprît jamais, ou s'en fît une idée fausse. Pour la question importante entre toutes, celle du salut, il lui manquerait l'essentiel, la connaissance de Dieu et de ses commandements, il ne pourrait se faire une idée du péché. Aussi devra-t-on apporter le plus grand soin dans cet enseignement, et nous allons indiquer ici un moyen extrêmement facile et sûr, qui permettra de donner au muet le sens de tous ces mots, de façon à ce qu'il les comprenne aussi bien que nous.

Le sourd-muet possédant les mêmes facultés est susceptible de ressentir les mêmes passions que nous. Toutefois, ses facultés sont sujettes à être mal informées à cause du défaut d'ouïe. Donc, comme il faut s'attacher à suppléer à ce sens pour le mieux et à donner, avec la plus grande perfection et la plus grande exactitude, les notions que nous recevons de lui, on devra, pour faire connaître les passions et leur nom, attendre qu'il se présente une occasion favorable. En d'autres termes, quand le muet éprouvera une passion, on lui dira : cela s'appelle amour, ou haine, ou enfin ce que

cela sera. Cependant, comme d'une part il est nécessaire de connaître ces noms qui se présentent souvent dans la conversation et dans les livres et que, d'un autre côté, le jeune enfant n'est pas exposé à éprouver toutes les passions, si l'on attendait qu'il eût l'âge d'homme pour les lui expliquer, l'instruction générale en serait retardée. Pour remédier à cela, rien n'empêche de provoquer les circonstances, et de faire naître, chez notre élève, quelques-unes de ces passions inoffensives qui sont de son âge. On évitera tout ce qui pourrait le pousser à commettre quelque faute grave, mais on pourra bien sans inconvénient, le faire mettre en colère, par exemple, ou l'amener à désirer un objet, choses parfaitement innocentes.

Chapitre X

Définition de la conjonction

Nous nous occuperons de la *conjonction* avant de parler du *verbe*, car ce dernier comporte de longs développements que nous préférons laisser pour la fin. Sous ce titre *conjonction*, nous rangeons ce que les Latins appellent *adverbe*, *préposition* et *interjection*, et qui sont des termes absolument invariables comme sens et comme forme, tels que : *jamais*, *lorsque*, *aujourd'hui*, *avec*, *par*, *pour*, *où*, *donc*, *de*, etc... Ces mots servent de liaison dans les phrases et ne sont pas susceptibles de nombre. On ne peut dire, en effet, *les jamais*, *les lorsques*, *les oùs*; ils n'ont pas davantage de genre, car on ne dira pas plus : *le par*, *le pour*, que *la par, la pour*.

Le sens de ces mots doit être enseigné au muet aussitôt qu'ils se présentent dans une phrase, afin qu'il puisse, à son tour, s'en servir à propos. A cet effet, quand le maître s'adressera à son élève, soit pour le questionner, soit pour

lui répondre, il devra toujours lui parler par phrases entières et comme s'il conversait avec un entendant-parlant. Jamais l'enfant ne devra répondre par signes, pas plus, du reste, qu'on ne devra rien lui dire qui ne soit parfaitement vrai, car il serait extrêmement difficile de le désabuser ensuite des idées fausses qu'on pourrait lui avoir inculquées.

Nous donnons ici la liste de la plupart des mots considérés comme *conjonctions*, afin que le muet les puisse lire souvent et les graver dans sa mémoire, cela lui sera très utile. En effet, il lui sera d'autant plus facile de les appliquer ou de les comprendre, s'il les sait par cœur, car, dans ce cas, son attention n'aura pas à se porter sur le mot lui-même, mais seulement sur la place qu'il occupe et le rôle qu'il joue dans la phrase.

LISTE DES CONJONCTIONS (1)

A

Abatidamente	(*bassement*)
abajo	(*en bas*)
abilmente	(*habilement*)
abocadas	(*à bouchées*)
abondosamente	(*abondamment*)
aca	(*ici*)
a cada paso	(*à chaque pas*)
acaso	(*par hasard*)
aculla	(*là, par là*)
adelante	(*plus loin*)
a dentelladas	(*à coups de dents*)
adentro	(*au dedans*)
adonde	(*où*)
adeshora	(*à l'improviste*)
a donde quiera	(*où l'on voudra*)
adrede	(*exprès*)
a rempujones	(*à coups de poing*)
afirmadamente	(*avec fermeté*)
agramente	(*aigrement*)
agudamente	(*vivement*)
ahincadamente	(*avec effort*)
aina	(*vite*)
a la sazon	(*à propos*)
alegremente	(*gaiement*)
alguna vez	(*quelquefois*)
algun tanto	(*un peu*)
allende	(*au delà*)
alli	(*là*)
al presente	(*présentement*)
amablemente	(*affectueusement*)
amanderecha	(*à main droite*)
amanyzquierda	(*à main gauche*)
ambos a dos	(*tous deux*)
amenazando	(*menaçant*)
amaneciendo	(*à l'aube*)
a montones	(*à foison*)

(1) Les mots espagnols, qui figurent dans cette traduction, ont été reproduits, tels qu'ils sont écrits dans l'ouvrage de Bonet, c'est-à-dire avec l'orthographe du XVII[e] siècle. *N. des Trad.*

amorosamente	(*amoureusement*)
anchamente	(*amplement*)
anoche	(*la nuit dernière*)
antes	(*avant*)
antier : anteayer	(*avant-hier*)
antiguamente	(*anciennement*)
apartadamente	(*séparément*)
apedaços	(*par morceaux*)
apenas	(*à peine*)
apresuradamente	(*promptement*)
apriesa	(*vite*)
aqui	(*ici*)
argullosamente	(*orgueilleusement*)
arrebatadamente	(*précipitamment*)
arriba	*en haut*)
artificialmente	(*artificiellement*)
asabiendas	(*à dessein*)
asaltos	(*par sauts et par bonds*)
asaz	(*suffisamment*)
assi	(*ainsi*)
astutamente	(*avec astuce*)
a tenazadas	(*à coups de tenailles*)
a tiempo	(*à temps*)
atras	(*en arrière*)
atrevidamente	(*hardiment*)
aun	(*même*)
aunque	(*quoique*)
a veces	(*parfois*)

B

Bajo	(*dessous*)
bellamente	(*parfaitement*)
bien	(*bien*)
bien quisto	(*bien-aimé*)
blandamente	(*doucement*)
bravamente	(*bravement*)
brevemente	(*brièvement*)
buenamente	(*commodément*)
burlando	(*en se moquant*)
buscando	(*en cherchant*)

C

Cada dia	(*chaque jour*)
cada año	(*chaque année*)
cara à cara	(*face à face*)
casi	(*presque*)
castamente	(*chastement*)
casualmente	(*par hasard*)
celestialmente	(*divinement*)
cerca	(*auprès*)
ciertamente	(*sûrement*)
claramente	(*clairement*)
como	(*comme*)
como quiera	(*de quelque manière que ce soit*)
comunmente	(*communément*)
con	(*avec*)
condicionalmente	(*conditionnellement*)
confiadamente	(*avec confiance*)
conformente	(*conformément*)
confusamente	(*confusément*)
congoxosamente	(*avec chagrin*)
conmigo	(*avec moi*)
con razon	(avec razon)
consideradamente	(*prudemment*
consigo	(*avec soi*)
con palabras	(*avec des mots*)
constantemente	(*constamment*)
continentemente	(*modérément*
contigo	(*avec toi*)
contiguo	(*contigu*)
continuamente	(*continuellement*)
contra	(*contre*)
convenientemente	(*convenablement*)
cortesmente	(*poliment*)
criminalmente	(*criminellement*)
cruelmente	(*cruellement*)
cuando	(*quand*)
cuanto mas	(*d'autant plus que*)
cuantas veces	(*combien de fois*)
cuarenta	(*quarante*)
cuatro	(*quatre*)
culpadamente	(*de façon coupable*)

D

Dando (*en donnant*)
de (*de*)
de alli (*dès lors*)
de assi (*de même*)
de aculla (*de là*)
de aqui (*d'ici*)
de aqui à poco (*d'ici peu*)
de aqui adelante (*dorénavant*)
de balde (*pour rien*)
debajo (*dessous*)
de buena gana (*volontiers*)
de cabo à cabo (*bout à bout*)
de cada parte (*de chaque côté*)
de camino (*chemin faisant*)
de corazon (*de bon cœur*)
de dentro (*de dedans*)
de donde (*d'où*)
de donde quiera (*d'où on voudra*)
de fuera (*de dehors*)
delante (*devant*)
de lejos (*de loin*)
del todo (*entièrement*)
demasiadamente (*excessivement*)
dentro (*dedans*)
dentro de si (*en soi-même*)
de nuevo (*de nouveau*)
desde (*depuis*)
desdichadamente (*malheureusement*)
desenfrenadamente (*d'une manière effrénée*)
desgraciadamente (*malheureusement*)
desobedientemente (*avec désobéissance*)
desordenadamente (*avec désordre*)
desnudamente (*à nu*)
deshonestamente (*malhonnêtement*)
despues (*après*)
deseadamente (*avec désir*)
desemejantemente (*d'une manière dissemblable*)
destempladamente (*déréglément*)
desventuradamente (*malheureusement*)
desvergonzadamente (*effrontément*)
de tarde en tarde (*de loin en loin*)
de todo punto (*en tout point*)
detras (*derrière*)
derecho (*directement*)
derramadamente (*avec profusion*)
derredor (*autour*)
desacordadamente (*inconsidérément*)
desatinando (*troublant la raison*)
desconocidamente (*à l'insu*)
descortesmente (*impoliment*)
de traves (*de travers*)
de una parte (*d'un côté*)
dias ha (*il y a des jours*)
dichosamente (*heureusement*)
diez (*dix*)
diferentemente (*différemment*)
dificil (*difficile*)
dificultosamente (*difficilement*)
dignamente (*dignement*)
diligentemente (*diligemment*)
dissimuladamente (*avec dissimulation*)
distintamente (*distinctement*)
diversamente (*diversement*)
divinamente (*divinement*)
dobladamente (*doublement*)
donosamente (*agréablement*)
donde quiera (*où l'on voudra*)
donde (*où*)
do quiera (*où l'on voudra*)
dos (*deux*)
doce (*douze*)
dudosamente (*douteusement*)
dulcemente (*doucement*)
duramente (*durement*)
durante (*durant*)

E

Ea pues (*hé bien!*)
elegantemente (*élégamment*)

elocuentemente (*éloquemment*)
enmendadamente (*en s'amendant*)
empachadamente (*avec empêchement*)
empero (*cependant*)
empujando (*en poussant*)
en (*en* ou *dans*)
en alguna manera (*de quelque manière*)
encendidamente (*avec chaleur*)
encima (*au haut*)
en continente (*à l'instant*)
encontrando (*en rencontrant*)
en derredor (*autour*)
enemigamente (*avec inimitié*)
enfrente (*en face*)
engañosamente (*frauduleusement*)
en ninguna manera (*en aucune manière*)
en tanto quanto (*en tant que*)
en tanto que (*quant à*)
en tanto grado (*à un tel degré*)
enteramente (*entièrement*)
entonces (*alors*)
entrañablamente (*intimement*)
entre (*entre*)
entre dia (*dans le jour*)
entretanto (*cependant*)
en vano (*en vain*)
escasamente (*mesquinement*)
escondidamente (*secrètement*)
espiritualmente (*spirituellement*)
eso mismo (*cela même*)
establemente (*solidement*)
estudiosamente (*studieusement*)

F

Fabricadamente (*artificiellement*)
facilmente (*facilement*)
falsamentê (*faussement*)
famosamente (*excellemment*)
familiarmente (*familièrement*)
favorablemente (*favorablement*)
fielmente (*fidèlement*)
figuradamente (*figurément*)
finalmente (*finalement*)
firmemente (*fermement*)
forçosamente (*forcément*)
formalmente (*formellement*)
francamente (*franchement*)
frescamente (*fraîchement*)
fieramente (*cruellement*)
fuera (*hors*)

G

Galanamente (*galamment*)
generalmente (*généralement*)
generosamente (*généreusement*)
gentilmente (*gentiment*)
gloriosamente (*glorieusement*)
graciosamente (*gracieusement*)
gravemente (*grièvement*)

H

Halagueña (*doucement*)
hasta (*jusqu'à*)
hasta aqui (*jusqu'ici*)
hasta alli (*jusque-là*)
hacia (*vers*)
hasta quando (*jusques à quand*)
hacia do (*vers où*)
hacia atras (*en arrière*)
he (*eh !*)
he aqui (*voici*)
hermosamente (*joliment*)
hilo a hilo (*fil à fil*)

I

Igualmente (*également*)
impacientemente (*impatiemment*)

importunamente (*importuné-ment*)
inabilmente (*inhabilement*)
inconstantemente (*avec inconstance*)
infinitamente (*infiniment*)
ingeniosamente(*ingénieusement*)
injustamente (*injustement*)
immortalmente(*immortellement*)
inocentemente (*innocemment*)
irregularmente (*irrégulièrement*)
Juntamente (*conjointement*)
justamente (*justément*)

Y

Y (*et*)
ya (*déjà*)

L

Largamente (*longuement*)
lealmente (*loyalement*)
lejos (*loin*)
liberalmente (*libéralement*)
ligeramente (*légèrement*)
limpiamente (*proprement*)
lindamente (*joliment*)
livianamente (*inconsidérément*)
loablemente (*louablement*)
luego (*aussitôt*)
luxuriosamente (*luxurieusement*)
llorosamente (*avec pleurs*)

M

Maduramente (*mûrement*)
magnificamente (*magnifiquement*)
magnanimamente (*magnanimement*)
mayormente (*principalement*)
malamente (*méchamment*)
maliciosamente(*malicieusement*)
manifiestamente (*manifestement*)
mañana (*demain*)
maravillosamente (*merveilleusement*)
mas (*plus*)
medianamente (*médiocrement*)
menos (*moins*)
mentirosamente (*avec mensonge*)
mesuradamente (*modestement*)
mezcladamente (*avec mélange*)
mientras (*tandis que*)
mi (*mon, ma*)
milagrosamente (*miraculeusement*)
minando (*en minant*)
misericordiosamente (*miséricordieusement*)
miserablemente (*misérablement*)
modestamente (*modestement*)
molestamente (*ennuyeusement*)
muchas vezes (*souvent*)
mucho (*beaucoup*)
mucho menos (*beaucoup moins*)
mudablemente (*d'une manière changeante*)
mujerilmente(*comme une femme*)
muy (*très*)
muy mucho (*énormément*)

N

Necessariamente(*nécessairement*)
neciamente (*sottement*)
negligentemente (*négligemment*)
ni (*ni*)
no (*non*)
notablemente (*notablement*)
noventa (*quatre-vingt-dix*)
nuevamente (*nouvellement*)
nueve (*neuf*)
nunca (*jamais*)

O

Obediente (*obéissant*)
ocissamente (*oisivement*)
ochenta (*quatre-vingts*)
ocho (*huit*)
oh (*oh!*)
once (*onze*)
oportunamente (*commodément*)
osadamente (*hardiment*)
ostinadamente (*obstinément*)
otro tanto (*autant*)
ojalà (*plût à Dieu*)
oy (*aujourd'hui*)

P

Pacientemente (*patiemment*)
partidamente (*de parti pris*)
peligrosamente (*dangereusement*)
perdurablement (*perpétuellement*)
perenalmente (*continuellement*)
perezosamente (*paresseusement*)
perpetuamente (*perpétuellement*)
personalmente (*personnellement*)
pesadamente (*fâcheusement*)
piadosamente (*pieusement*)
picaramente (*méchamment*)
poco (*peu*)
poco antes (*peu avant*)
poco despues (*peu après*)
poco mas (*un peu plus*)
poco menos (*un peu moins*)
por ventura (*par hasard*)
por adonde (*par où*)
por donde (*par où*)
pordonde quiera (*par où l'on voudra*)
por el contrario (*au contraire*)
porque (*parce que*)
posible (*possible*)
prestamente (*prestement*)
presto (*vite*)
presumptuosamente (*présomptueusement*)
primeramente (*premièrement*)
principalmente (*principalement*)
prolixamente (*prolixement*)
propiamente (*proprement*)
prosperamente (*avec prospérité*)
probablemente (*probablement*)
provechosamente (*utilement*)
proveydamente (*soigneusement*)
prudentemente (*prudemment*)
publicamente (*publiquement*)
puramente (*purement*)

Q

Que (*que, qui*)
quiça (*peut-être*)
quince (*quinze*)

R

Raras veces (*rarement*)
rato (*un moment*)
recalcadamente (*d'une manière serrée*)
regularmente (*régulièrement*)
religiosamente (*religieusement*)
relinchando (*en hennissant*)
ricamente (*richement*)
rigurosamente (*rigoureusement*)

S

Sabidamente (*savamment*)
saludablemente (*salutairement*)
secretamente (*secrètement*)
segun (*selon*)

seguramente (*sûrement*)
seys (*six*)
semejantemente (*semblablement*)
sencillamente (*simplement*)
señaladamente (*expressément*)
severamente (*sévèrement*)
si (*oui*)
siempre (*toujours*)
siete (*sept*)
simuladamente (*avec feinte*)
simplemente (*simplement*)
sin (*sans*)
singularmente (*singulièrement*)
sino (*sinon*)
sin duda (*sans doute*)
soberanamente (*souverainement*)
soberviamente (*superbement*)
sobre (*sur*)
solamente (*seulement*)
solemnemente (*solennellement*)
solicitamente (*avec sollicitude*)
suavemente (*suavement*)
subitamente (*subitement*)
sueltamente (*avec facilité*)
superfluamente (*d'une manière superflue*)
sutilmente (*subtilement*)

T

Tal (*tel*)
tambien (*aussi*)
tan (*si*)
tan poco (*non plus*)
tan de dia (*tant de jour*)
tan solamente (*seulement*)
tanto (*tant*)
tanto mas (*d'autant plus*)
tarde (*tard*)
tan tarde (*si tard*)
temprano (*de bonne heure*)
temprenamente (*prématurément*)
tibiamente (*tièdement*)
todavia (*encore*)
turbadamente (*avec trouble*)
treinta (*trente*)
tres (*trois*)
trece (*treize*)

V

Valientemente (*vaillamment*)
vanagloriosamente (*avec vanité*)
veynte (*vingt*)
vergonçosamente (*honteusement*)
ultimamente (*finalement*)
umanamente (*humainement*)
umilmente (*humblement*)
universalmente (*universellement*)
voluntariosamente (*capricieusement*)
voluntariamente (*volontairement*)
vulgarmente (*vulgairement*)

Chapitre XI

Genres des noms de la langue espagnole

Tous les noms espagnols ont comme finale l'une des douze lettres suivantes : *A, d, e, i, l, n, o, r, s, v* (u), *x, z,*

et à chacun d'eux s'applique, pour en indiquer le genre, l'un des deux articles *el* (le) ou *la* (la), masculin et féminin, comme dans: *el hombre* (l'homme), *el caballo* (le cheval), *el arbol* (l'arbre), *el libro* (le livre), *la ciudad* (la ville), *la casa* (la maison), *la ventana* (la fenêtre), *la silla* (la chaise).

Chaque article a quatre formes au singulier et quatre formes au pluriel, et s'accorde avec le nom.

Singulier		Singulier	
el	(le)	*la*	(la)
este	(ce, cet)	*esta*	(cette)
esse	(ce, cet)	*essa*	(cette)
aquel	(ce, cet)	*aquelle*	(cette)
Pluriel		Pluriel	
los	(les)	*las*	(les)
estos	(ces)	*estas*	(ces)
essos	(ces)	*essas*	(ces)
aquellos	(ces)	*aquellas*	(ces)

El s'applique quand il s'agit d'une chose placée devant nous, ainsi nous disons : *traedme el caballo* (amenez-moi le cheval), *yd por el coche* (partez par la voiture).

Este sert plutôt à désigner ce qui est entre les mains de celui qui parle, comme : *este guante* (ce gant), *este papel* (ce papier).

La forme *esse* s'emploie quand il s'agit d'une chose qui est entre les mains ou à côté de la personne à qui l'on parle, ainsi : *dadme esse libro* (donnez-moi ce livre).

Enfin *aquel* désigne un sujet éloigné.

Ce que nous venons de dire pour chaque forme du masculin singulier est applicable à la forme correspondante du féminin et du pluriel des deux genres.

Nous employons bien encore la syllabe *lo*, qui s'accorde comme *el* et *la,* mais nous ne lui donnons pas le titre d'article. Il est vrai que certains auteurs, comme Juan de Miranda, dans ses *Observations sur la langue castillane,* et Ambroise de Salaçar, dans ses *Dialogues,* qui prétendaient enseigner notre langue, l'un au moyen de l'italien, l'autre au moyen du français, ont voulu faire représenter à

lo ce que, dans la grammaire latine, on appelle *le genre neutre.* Mais, en cela, ces écrivains n'ont point réussi, pas plus qu'ils ne sont parvenus à faire adopter pour notre langue, les cas de déclinaisons latines. En espagnol, en effet, il n'y avait pas les mêmes raisons qu'en latin d'avoir un *genre neutre.* Dans cette dernière langue, la forme neutre est parfaitement distincte et différente du masculin et du féminin avec lesquels elle ne peut se confondre, ni inversement. Il n'en est pas de même chez nous où, à tous les noms, sans exception, convient l'un des deux articles *el* ou *la,* de sorte que le neutre devient inutile. C'est donc à tort que nous emploierions ce terme qui n'a pas d'objet pour nous, tandis que dans le latin il forme un groupe, une division qui tient le milieu entre le masculin et le féminin, sans avoir rien de commun avec l'un, ni avec l'autre.

Nous appliquons la particule *lo* pour les deux genres ; les quatre variations sont : *lo*, *esto*, *esso*, *aquello,* elles sont pour le singulier analogues à celles de *el* et de *la,* mais il n'y a pas de pluriel, ce qui serait du reste inutile, puisque l'idée même du pluriel se trouve renfermée dans ces quatre formes. Quand nous disons, en effet : *dadme loque esta alli* (donnez-moi ce qui est là), *tomad esso* (prenez cela), *gardad esto* (gardez ceci), *alcançadme aquello* (approchez-moi cela), il s'agit d'objets dont le genre et le nombre ne sont pas déterminés. C'est pourquoi on ne peut appliquer la qualification d'article à des mots de cette nature. Il n'y a donc pour nous que *el* et *la* et c'est l'un des deux qui doit convenir à tout substantif de la langue espagnole. Nous allons maintenant établir les règles grâce auxquelles le muet pourra reconnaître le genre des noms, au moyen de la lettre qui servira de finale à chacun d'eux.

Chapitre XII

Du genre de chaque nom ; exceptions aux règles

Le genre des noms de choses ne tient nullement à la nature de ces choses, car, par elle-même, aucune n'a de nom, et c'est du nom que vient le genre. Ces noms ont été créés *ad placitum*, et chaque langue a les siens différents de ceux des autres langues. Ainsi, ce que nous, Espagnols, nous appelons *piedra* (pierre) s'appelle en latin *lapis* et *petra*, mots empruntés au grec; en hébreu on dit *heben*, et en arabe : *lehechar*. Ces quatre noms sont entre eux bien différents, ce qui prouve qu'aucun d'eux n'appartient en propre à la matière désignée, et le même exemple nous montre encore que chacun a son genre propre, bien que servant tous à nommer une même substance. En effet, dans le latin seulement, *petra* est féminin, et *lapis* masculin (ce dernier par exception). De cela, il résulte donc que le genre des choses inanimées varie suivant le nom. Quant à ce qui concerne la désignation des sexes, mâle ou femelle, toutes les langues que nous connaissons, emploient l'article et le genre convenant à chacun et qui correspond à ceux de la langue Espagnole, *el* et *la*. Pour les autres noms, on établit leur genre d'après leur terminaison, et c'est précisément ce qui va nous servir pour poser des règles.

Tous les noms terminés en *a*, *ad*, *ed*, *id*, *ud*, *ion*, *as*, *ez*, *iz*, sont du genre féminin. Comme il n'existe que deux genres, tous les autres noms sont donc masculins. Cette considération suffirait pour nous dispenser de les énumérer, mais comme le muet est d'une ignorance absolue, celui qui est chargé de l'instruire ne doit pas craindre d'être trop prolixe. Avant d'aller plus loin, nous ferons remarquer encore une fois, que les noms servant à désigner des animaux, mâle ou femelle, prennent toujours l'article convenant à leur genre, et ne sont

nullement soumis à la règle qui suit, et par laquelle le genre de substantif est établi suivant leur terminaison.

Règles du féminin

Sont du genre féminin tous les noms terminés en : *a*, *ad*, *ed*, *id*, *ud*, *ion*, *as*, *ez*, *iz*.

Comme il y a des mots qui font exception à cette règle générale, nous allons mettre ici ceux d'entre eux que nous avons trouvés dans le dictionnaire espagnol de Antonio de Nébrija.

Noms qui, d'après la règle générale, devraient êre féminins et sont masculins :

En *a : el dia* (le jour), *el cometa* (la comète), *el planeta* (la planète), *el mana* (la manne), *el tema* (le thème);

En *ed : el cesped* (la motte de gazon);

En *id : el ardid* (la ruse), *el adalid* (le chef);

En *ud : el almud* (l'almud, mesure de contenance), *el laud* (le luth), *el ataud* (le cercueil);

En *ion : el chirrion* (la charrette), *el gorrion* (le moineau);

En *as : el as* (l'as);

En *ez : el almirez* (le mortier pour piler), *el ajedrez* (le jeu d'échecs), *el jaez* (le caparaçon) ;

En *iz : el barniz* (le vernis), *el matiz* (la nuance), *el telliz* (le treillis), *el tamariz* (le tamaris).

Règles du masculin

Sont du genre masculin tous les noms terminés en : *a*, *i*, *o*, *al*, *el*, *il*, *ol*, *ul*, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, *ar*, *er*, *ir*, *or*, *ur*, *es*, *is*, *os*, *az*, *oz*, *uz*, *ax*, *ex*, *ox*.

Noms qui d'après la règle générale devraient être masculins et sont féminins :

Parmi les noms terminés en *e : la carne* (la viande), *la calle* (la rue), *la corriente* (le courant), *la cumbre* (la cime),

la fe (la foi), *la fuente* (la fontaine), *la frente* (le front), *la gente* (les gens), *la hambre* (la faim), *la ingle* (l'aine), *la llave* (la clé), *la lumbre* (le feu), *la mente* (l'esprit), *la nieve* (la neige), *la parte* (la partie), *la puente* (le pont), *la sangre* (le sang), *la simiente* (la semence), *la fuerte* (le fort), *la tilde* (l'accent ~), *la torre* (la tour) ;

En *o : la mano* (la main);

En *al : la cal* (la chaux), *la sal* (le sel) ;

En *el : la hiel* (le fiel), *la miel* (le miel), *la piel* (la peau);

En *en : la imagen* (l'image), *la margen* (le bord), *la sarten* (la poêle);

En *on : la armazon* (la charpente), *la clavazon* (la garniture de clous), *la comezon* (la démangeaison), *la hinchazon* (l'enflure), *la quemazon* (la brûlure), *la sazon* (la saison), *la trabazon* (la liaison) et les composés comme : *la sin razon;*

En *er : la mujer* (la femme) ;

En *or : la flor* (la fleur);

En *ur : la segur* (la hache);

En *es : la res* (le mouton), *la pares* (le placenta) ;

En *az : la paz* (la paix);

En *oz* : *la voz* (la voix), *la hoz* (la famille);

En *uz : la cruz* (la croix).

Il existe quelques mots que nous pourrions considérer comme ayant les deux genres et qu'on peut indifféremment faire précéder de l'article *el* ou *la*, comme : *el infernal seno, la inferna furia* (le gouffre infernal, la furie infernale). Ici, il est vrai, l'article *el* s'accorde avec *seno* et *la* avec *furia*, et le mot *infernal* est un adjectif; mais, quoique adjectif, ce mot n'a pas d'autre forme, et sert tel qu'il est pour les deux genres; de même *alegre, triste* (joyeux, triste), etc...

Il en est encore que nous employons en leur donnant, tantôt un genre, tantôt l'autre; mais, pour éviter la confusion, nous ne les rangerons pas au nombre des exceptions. Nous devons, en effet, rechercher toujours la voie la plus facile, c'est pourquoi nous pensons qu'il vaut mieux assigner à ces mots l'un des deux genres. Pour répondre à ceux qui pourraient trouver étrange de rencontrer dans la liste des noms féminins, des

noms qu'ils considéraient comme masculins, ou inversement, nous ferons observer que c'est une erreur grave de vouloir attribuer les deux genres à des mots comme : *la orden* ou *el orden* (l'ordre), *el arma* ou *la arma* (l'arme), bien que ce soit là une pratique consacrée par l'usage.

Pour assigner un genre unique à ces noms et à tous ceux de la même espèce, il y a un moyen facile qui consiste à adopter le genre commun au singulier et au pluriel. Par exemple, puisque *la orden* et *la arma*, font au pluriel *las ordenes* et *las armas*, et non *los ordenes* et *los armas*, nous dirons que ces mots sont féminins. L'article employé au pluriel nous aura ainsi fourni la règle pour établir le genre de ces mots douteux. Toutefois, cette règle n'est pas applicable aux noms qui sont des deux genres au singulier et au pluriel, comme : *la mar* ou *el mar* (la mer), *la señal* ou *el señal* (le signal), *la desorden* ou *el desorden* (le désordre), *la color* ou *el color* (la couleur), *la calor* ou *el calor* (la chaleur) qui font au pluriel :

Las mares ou *los mares*, *las señales* ou *los señales*, *las desordenes* ou *los desordenes*, *las colores* ou *los colores*, *las calores* ou *los calores*.

Pour ceux-ci, nous nous bornerons simplement à faire remarquer cette particularité de notre langue espagnole.

Pour enseigner au muet les règles de genre, on aura soin de lui apprendre préalablement la signification de : *acaba* (se termine). A cet effet, on écrira plusieurs mots de terminaison différente, et on demandera à l'élève par la dactylologie par quelle lettre *se termine* l'un de ces mots, qu'on lui fera prononcer. Tout d'abord, l'enfant ne saisira pas et il le fera comprendre, soit de vive voix, soit par un haussement d'épaules. On viendra alors à son aide, on lui fera avec la main, la lettre qui finit le mot, et on la lui montrera du doigt. On passera ensuite à un autre nom ayant une finale différente et on l'interrogera de nouveau. S'il répond bien, on le lui fera savoir, et on continuera en prenant les mots au hasard ; si, au contraire, il se trompe, on le lui fera remarquer en rectifiant son erreur, et on recommencera cet exercice jusqu'à ce qu'il ait bien com-

pris et qu'il soit en état de reconnaître la finale de tout mot dans un livre, car il ne faudrait pas qu'il crût que cet exercice n'est fait que pour les mots qu'on a écrits devant lui.

Aussitôt que le muet sera rompu à cette pratique, on lui apprendra très facilement les règles de genre. Il suffira de lui nommer différentes choses qu'il connaisse déjà, en mettant, devant chacun des noms, l'article qui convient, et on lui dira : les noms terminés en *a* prennent l'article *la*, les noms terminés en *o*, prennent l'article *el*. Ensuite, on lui montrera l'objet qu'il aura nommé afin qu'il en prononce le nom précédé de l'article, comme : *la boca* (la bouche), *la barba* (la barbe), *la espada* (l'épée), *la silla* (la chaise), *la puerta* (la porte), *la ventana* (la fenêtre), pour le féminin ; *el sombrero* (le chapeau), *el zapato* (le soulier), *el cuello* (le cou), *el dedo* (le doigt) pour le masculin. Les exceptions ne viendront que plus tard quand toutes les règles seront bien connues, car, si on les plaçait au milieu de cet enseignement, on s'exposerait à jeter la confusion dans l'esprit de l'élève. Quant aux règles, pour les mots dont la terminaison comprend deux ou trois lettres, elles seront enseignées de la même façon que les autres.

Quand, après deux ou trois expériences, on aura acquis la certitude que ces connaissances sont bien entrées dans l'esprit du muet, on reprendra les mêmes noms, mais en les prononçant cette fois sans article, et sur chacun, on interrogera l'élève. Celui-ci devra nommer la lettre finale, *a*, par exemple, dans *boca*, et trouver le genre. S'il réussit, on lui fera prononcer les deux mots ensemble : *la boca*. Il sera fait de même pour les autres noms.

Lorsque l'enfant sera devenu assez habile, le maître fera à dessein des fautes d'accord, il dira *la sombrero* ou *el boca*, pour voir si le muet s'en aperçoit. Dans le cas où celui-ci ne relèverait pas l'erreur, on la lui ferait remarquer en lui faisant observer que *sombrero* se terminant en *o* est du masculin, et *boca* se terminant en *a*, du féminin. C'est de cette façon qu'on lui enseignera le genre des autres mots dont il aura encore à s'occuper.

Chapitre XIII

Règle pour enseigner au muet le pluriel des noms

Le muet devrait apprendre le pluriel des noms de choses, de la même façon qu'il aura appris le singulier ; et cela devrait même faire l'objet de leçons spéciales, si nous n'avions à notre disposition des règles générales, si succinctes et si précises, qu'elles nous permettront de lui donner cet enseignement sans aucune difficulté. Ces règles, les voici :

Tous les noms de notre langue espagnole qui se terminent au singulier par *a*, *e* ou *o*, forment leur pluriel en ajoutant un *s*. Exemple : *pluma*, *plumas* (plume, plumes), *guante*, *guantes* (gant, gants), *libro*, *libros* (livre, livres). Tous les autres noms, quelle que soit leur terminaison, forment leur pluriel en ajoutant *es*, comme : *crueldad*, *crueldades* (cruauté, cruautés), *dosel*, *doseles* (dais), *leccion*, *lecciones* (leçon, leçons). Il n'existe pas de mots, et on peut s'en assurer en cherchant minutieusement, qui fassent exception à cette règle, si ce n'est *maravedi* qui prend un *s*, *maravedis*.

Pour enseigner ces règles, le maître écrira le nom de quelques objets que l'élève aura sous les yeux, comme : *un sombrero* (un chapeau), *un guante* (un gant), *una silla* (une chaise), *un bufete* (un buffet), et montrera en même temps chaque objet et son nom écrit au singulier. Le muet lira *sombrero*, *guante* et, au fur et à mesure qu'il prononcera chaque mot, on lui fera voir l'objet nommé, bien qu'il le connaisse déjà. Puis, à côté du premier chapeau (*sombrero*), on en placera un second, de même un second gant (*guante*), ou tout autre objet semblable à celui que l'on aura pris comme exemple. Cela fait, on désignera du doigt les deux chapeaux ou les deux gants, et on montrera deux doigts, pour exprimer le nombre deux. L'élève dira chapeau ou gant, car il

ne sait pas encore dire deux chapeaux. Alors au nom écrit (*sombrero* ou *guante*) on ajoutera *s*, le muet lira *sombreros* ou *guantes* et, par un geste d'approbation, on lui fera comprendre qu'il a réussi. Afin qu'il ne s'imagine pas que cette modification ne s'applique qu'à deux chapeaux et à deux gants, on lui donnera d'autres exemples en réunissant plusieurs objets de même espèce, et en lui montrant d'abord deux doigts, puis les cinq doigts qu'on agitera, geste qui, pour les muets, signifie *beaucoup*. En même temps, on lui dira en dactylologie *beaucoup*.

Ces connaissances acquises au moyen des démonstrations dont nous venons de parler, on enseignera le reste par la pratique. Pour cela, on emploiera de préférence l'écriture qui, dans ce cas, vaut mieux que les signes manuels. On écrira les noms de quelques objets qui ne soient pas sous les yeux de l'élève, mais qu'il connaisse déjà, comme *la vela* (la bougie), *la cama* (le lit), etc... Quand il lira ces mots, on fera du doigt le signe *un* pour qu'il dise *vela* ou *cama;* puis on montrera tous les doigts, comme nous l'avons déjà dit plus haut, et il devra ajouter un *s* à ces noms. S'il le fait, on lui dira que c'est bien, sinon on fera de la main un *s*. Cela suffira pour lui faire comprendre qu'on doit ajouter cette lettre pour le pluriel. Toutefois, pour ces premières expériences, on doit ne prendre que des noms terminés en *a*, *e* ou *o*, comme les exemples que nous venons de donner. Quant à la règle qui concerne les autres mots auxquels on doit ajouter *es*, on l'enseignera en dressant une liste dont les premiers noms seront terminés en *a*, *e* et *o*. A la suite de ceux-ci viendront quelques-uns des autres terminés différemment; ces noms seront tous écrits au singulier, on les fera lire au muet et pendant qu'il lira on agitera les doigts pour qu'il mette les mots au pluriel. Arrivé à ceux qui prennent deux lettres, on fera toujours les mêmes signes avec les doigts et on lui laissera prononcer le mot; peu importe qu'il se trompe, et s'il dit par exemple *tapizs* (tapis), on ajoutera au mot écrit *es* et, par signes manuels ou par l'écriture, on dira à l'enfant que les noms terminés en *a*, *e*

o prennent simplement un *s* au pluriel, mais que, à tous les autres, on doit ajouter *es*. Puis, comme exercice, on prendra les noms au hasard et on l'interrogera, tantôt sur ceux qui suivent la première règle, tantôt sur ceux qui sont régis par la seconde. De cette façon, il arrivera à comprendre parfaitement.

Chapitre XIV

Du verbe et des caractères qui le font reconnaître

Ce que nous appelons *verbe* est la troisième partie du discours. On reconnaît les verbes à la terminaison de ce que les grammairiens latins appellent première personne du singulier, terminaison qui, pour presque tous les verbes, est la lettre *O*. Il existe quelques très rares exceptions, comme : *doy*, *estoy*, *voy*, *soy*, *se* (je donne, je suis, je vais, je suis, je sais).

Pour que l'on comprenne mieux ce que signifient *première personne* et *verbe* nous ferons remarquer que le *verbe* constitue cette catégorie de mots auxquels on doit appliquer les pronoms *yo*, *tu*, *aquel* (je, tu, il). *Yo* (je) représente la première personne, *tu* (tu) la seconde, *aquel* (il) la troisième. Dans yo duermo (je dors), par exemple, *duermo* est le *verbe* auquel nous appliquons *yo* (je). Nous pourrons, en lui faisant subir quelques variations, appliquer *tu* et *aquel*, ainsi : *tu duermes* (tu dors), *aquel duerme* (il dort), chose qui ne pourrait se faire avec d'autres mots que les *verbes*. C'est encore de la même façon que l'on dit : *yo leo* (je lis), *yo corro* (je cours).

Le verbe se reconnaît encore, en ce qu'il sert à exprimer qu'une action se fait, s'est faite ou se fera. Dans *yo leo* (je lis) l'action s'exécute au moment où l'on parle, dans *lei* (j'ai lu) l'action est passée, enfin dans *leere* (je lirai) l'action doit se faire. Ce sont là autant d'idées que l'on ne peut exprimer,

ni avec ce que nous avons appelé *noms*, ni avec les *conjonctions*.

Pour que le muet se rende bien compte des différentes modifications que subit le *verbe*, on lui fera apprendre de mémoire les deux modèles que nous donnons plus loin, et sur lesquels tous les autres verbes se conjuguent ; c'est seulement quand il les saura bien, que l'on commencera l'enseignement de cette nouvelle espèce de mots. S'il fallait, en effet, prendre chaque verbe de la langue castillane pour en enseigner au muet les différentes variations, cela exigerait de la part de l'élève un travail extraordinaire ; aussi, pour lui éviter cet effort, nous ferons, dans cette circonstance, ce que nous avons déjà fait pour enseigner le pluriel des noms, nous établirons des règles générales grâce auxquelles deux types nous suffiront pour montrer comment tous les verbes se modifient, et pour permettre à l'enfant de reconnaître que *duermo* (je dors) et *dormi* (j'ai dormi), par exemple, expriment la même action, et que toute la différence porte uniquement sur le temps : *duermo* présent ; *dormi* passé. Le muet ignorant toutes ces particularités, toutes les fois qu'il verrait des mots d'orthographe différente, il en concluerait que leur signification est différente. Mais, ceci n'aura pas lieu si on a eu soin de lui faire apprendre les divers temps des verbes que nous mettons plus loin. Cela lui fera comprendre, en effet, que tous ces mots écrits de façon différente expriment une même action, et que toutes les variations n'ont d'autre but que de faire connaître le moment où cette action s'accomplit.



Comme les *verbes* expriment des actions, on les enseignera au muet, autant que possible, en exécutant ces actions, comme *courir*, *promener*, *rire*... Quant à ceux qui expriment les passions de l'âme, on suivra la marche que nous avons déjà indiquée pour l'enseignement des *noms* de la même nature.

A la suite de chacune des règles de verbes, nous avons mis une longue liste des verbes espagnols les plus usités et qui se conjuguent sur le modèle donné. Le muet pourra les apprendre par cœur, on lui en enseignera en même temps la signification de façon à ce qu'il les comprenne, à quelque temps qu'ils

soient, quand il les trouvera dans un livre ou quand ils se présenteront dans la conversation.

Chapitre XV

De quelle façon on doit faire comprendre au muet les trois temps des verbes

Pour que le muet comprenne bien les *temps* des verbes, il est nécessaire de réduire ces temps au nombre de trois : *présent*, *passé*, *futur ;* car, si nous voulions suivre en tout la grammaire latine, il serait excessivement difficile d'expliquer les *imparfaits*. Pour ce qui nous concerne, il nous suffit de réduire à trois temps toutes les variations des verbes, il en est bien quelques-unes que l'on ne peut rigoureusement ramener à un temps, parce que leur signification varie suivant les mots qui les précèdent, mais, pour ces cas particuliers, nous laisserons à l'usage le soin de perfectionner notre enseignement.

Afin que notre élève sache bien ce que sont *le présent*, *le passé* et *le futur*, nous devrons nous servir des noms des jours. Quand nous lui aurons enseigné les jours de la semaine, il apprendra sans peine que *aujourd'hui* est le *présent*, *hier* le *passé*, *demain* le *futur*.

On commencera d'abord par lui dire : ceci s'appelle *jour* et on lui montrera d'un geste la lumière du jour ; à la nuit, on lui dira : cela s'appelle *nuit*, et on devra veiller à ce qu'il retienne bien ces mots. Le lendemain on l'interrogera là-dessus, et c'est ainsi qu'il arrivera à comprendre sans difficulté ce que sont le *jour* et la *nuit*. Ce résultat obtenu, le moment est venu d'enseigner les noms de tous les jours de la semaine, en partant du *dimanche*. On dira, ce jour s'appelle *dimanche*, et on fera, en même temps, un geste qui exprime l'idée d'une chose présente, par exemple, un mouvement

pour battre la mesure ; puis demain s'appelle *lundi*, et en disant demain, on fera un signe de la main, on décrira un arc en avant, ce qui exprime l'idée d'une chose qui n'est pas encore faite, c'est-à-dire *le futur*. Jusqu'à ce que le lundi soit arrivé, on ne nommera pas d'autre jour. Le lundi on fera le même geste que la veille pour dire *aujoud'hui* s'appelle *lundi, demain* s'appelle *mardi*, et *hier* s'appelle *dimanche ;* pour le signe *hier*, on ramènera la main en arrière et vers l'épaule, au lieu de la projeter en avant, ce qui signifiera : *passé*. Ce geste, joint au nom du jour que le muet reconnaîtra comme lui ayant été enseigné la veille, suffira à lui faire comprendre le sens de ces mots: *hier, demain*. On procèdera de la même façon pour lui enseigner les noms de tous les jours de la semaine, et cela l'amènera à employer le *présent*, le *passé* et le *futur*. Comme il aura appris les différentes formes représentant les trois temps, dans les deux modèles que nous lui aurons mis sous les yeux, nous lui ferons connaître celles qui correspondent à chacun de ces temps.

Quand l'élève aura acquis la connaissance des temps, il lui restera à apprendre les personnes. Pour les lui enseigner, le maître mangera ou feindra de manger, puis en se désignant lui-même, il dira : *je mange;* en faisant manger son élève il dira : *tu manges;* puis *il mange*, en montrant du doigt une troisième personne, un peu à l'écart. Renfermant dans un geste circulaire les autres et lui-même, il continuera : *nous mangeons;* ensuite, *vous mangez*, et cette fois son geste s'appliquera à tous les autres, sauf lui-même ; enfin, ils mangent, et il désignera en même temps à son élève des personnes qui mangent à une certaine distance.

C'est de la même façon que l'on enseignera les autres temps, en faisant, suivant le cas, le signe de *passé* ou de *futur*.

A la forme servant à représenter rigoureusement chaque temps, nous avons ajouté d'autres variations qui expriment aussi le même temps, mais avec des formes différentes établissant des nuances. Certaines de ces variations expriment même quelquefois des temps différents de celui sous lequel on

les range d'habitude, et leur sens peut être modifié par les mots qui les précèdent ou les suivent. Mais, comme nous devons surtout nous attacher à nous mettre à la portée de l'intelligence du muet, nous devons veiller à ce que les temps imparfaits ne viennent pas jeter la confusion dans son esprit. Il devra les connaître juste assez pour savoir à quel temps ils appartiennent; quant au reste, l'usage le leur apprendra.

Chapitre XVI

Conjugaison du verbe tomo, tomas, *et index des verbes qui se conjuguent sur ce dernier.*

Temps Présent

Première variation du temps présent	Yo tomo	Je prends
	tu tomas	tu prends
	aquel toma	il prend
	nosotros tomamos	nous prenons
	vosotros tomays	vous prenez
	aquellos toman	ils prennent
Seconde variation	Toma tu	Prends
	tome aquel	qu'il prenne
	tomad vosotros	prenez
	tomen aquellos	qu'ils prennent
Variation de l'infinitif	Tomar	Prendre
	tomando	prenant

Temps Passé

Première variation du temps passé	Yo tomé	Je pris
	tu tomaste	tu pris
	aquel tomó	il prit
	nosotros tomamos	nous prîmes
	vosotros tomastes	vous prîtes
	aquellos tomaron	ils prirent

Deuxième variation	Yo tomaba	Je prenais
	tu tomabas	tu prenais
	aquel tomaba	il prenait
	nosotros tomabamos	nous prenions
	vosotros tomabades	vous preniez
	aquellos tomaban	ils prenaient
Troisième variation	Yo he tomado	J'ai pris
	tu has tomado	tu as pris
	aquel ha tomado	il a pris
	nosotros habemos tomado	nous avons pris
	vosotros habeys tomado	vous avez pris
	aquellos han tomado	ils ont pris
Quatrième variation	Yo habia tomado	J'avais pris
	tu habias tomado	tu avais pris
	aquel habia tomado	il avait pris
	nosotros habiamos tomado	nous avions pris
	vosotros habiays tomado	vous aviez pris
	aquellos habian tomado	ils avaient pris
Cinquième variation	Yo hubiera tomado	Que j'eusse pris
	tu hubiera tomado	que tu eusses pris
	aquel hubiera tomado	qu'il eût pris
	nosotros hubieramos tomado	que nous eussions pris
	vosotros hubierays tomado	que vous eussiez pris
	aquellos hubieran tomado	qu'ils eussent pris
Sixième variation	Yo hubiesse tomado	Que j'eusse pris
	tu hubiesses tomado	que tu eusses pris
	aquel hubiesse tomado	qu'il eût pris
	nosotros hubiessemos tomado	que nous eussions pris
	vosotros hubiesseys tomado	que vous eussiez pris
	aquellos hubiessen tomado	qu'ils eussent pris
Variation de l'infinitif	Haber tomado	Avoir pris

Temps Futur

Première variation du temps futur	Yo tomare tu tomaras aquel tomarà nosotros tomaremos vosotros tomareys aquellos tomaran	Je prendrai tu prendras il prendra nous prendrons vous prendrez ils prendront
Deuxieme variation	Yo habré tomado tu habras tomado aquel habra tomado nosotros habremos tomado vosotros habreys tomado aquellos habran tomado	J'aurai pris tu auras pris il aura pris nous aurons pris vous aurez pris ils auront pris
Troisième variation	Yo tome tu tomes aquel tome nosotros tomemos vosotros tomeys aquellos tomen	Que je prenne que tu prennes qu'il prenne que nous prenions quevo us preniez qu'ils prennent
Quatrième variation	Yo tomare tu tomares aquel tomare nosotros tomaremos vosotros tomareys aquellos tomaren	(*Ce temps correspond au présent de l'indicatif français précédé de Si.*) (1)
Cinquième variation	Yo hubiere tomado tu hubieres tomado aquel hubiere tomado nosotros hubieremos tomado vosotros hubieredes tomado aquellos hubieren tomado	(*Ce temps correspond au futur antérieur français précédé de Si.*)
Sixième variation	Yo tomara tu tomaras aquel tomara nosotros tomaramos vosotros tomarades aquellos tomaran	Que je prisse que tu prisses qu'il prît que nous prissions que vous prissiez qu'ils prissent
Septième variation	Yo tomaria tu tomarias aquel tomaria nosotros tomariamos vosotros tomariades aquellos tomarian	Je prendrais tu prendrais il prendrait nous prendrions vous prendriez ils prendraient

(1) Note des Traducteurs.

	Spanish	French
Huitième variation	Yo tomasse tu tomasses aquel tomasse nosotros tomassemos vosotros tomassedes aquellos tomassen	Que je prisse que tu prisses qu'il prît que nous prissions que vous prissiez qu'ils prissent
Neuvième variation	Yo haya tomado tu hayas tomado aquel haya tomado nosotros hayamos tomado vosotros hayays tomado aquellos hayan tomado	Que j'aie pris que tu aies pris qu'il ait pris que nous ayons pris que vous ayez pris qu'ils aient pris
Variation de l'infinitif	Haber de tomar	Devoir prendre

Chapitre XVII

Index des verbes qui se conjuguent sur tomo, tomas.

A

abalanço, as (*jeter pousser*)
abarco, as (*étreindre*)
abarranco, as (*se mettre dans l'embarras*)
abaxo, as (*abaisser*)
abilito, as (*habiliter*)
abituo, as (*habituer*)
ablando, as (*amollir*)
abogo, as (*plaider*)
abollo, as (*bossuer*)
abomino, as (*détester*)
abono, as (*accréditer*)
aborto, as (*avorter*)
abotono, as (*boutonner*)
abraço, as (*embrasser*)
abrevo, as (*abreuver*)
abrevio, as (*abréger*)
abrigo, as (*abriter*)
abrocho, as (*agrafer*)
acabo, as (*terminer*)
acarreo, as (*charrier*)
acato, as (*respecter*)
acaudalo, as (*thésauriser*)
acaudillo, as (*commander des gens de guerre*)
acecho, as (*épier*)
acepto, as (*accepter*)
acepillo, as (*raboter*)
acerco, as (*approcher*)
acicalo, as (*parer*)
acierto, as (*atteindre*)
aclaro, as (*éclaircir*)
acoso, as (*persécuter*)
acoceo, as (*ruer*)
acreciento, as (*augmenter*)
acuchillo, as (*tuer d'un coup de couteau*)
acordo, as (*convenir*)
acuesto, as (*coucher*)
acoto, as (*marquer*)
achico, as (*diminuer*)
adelanto, as (*devancer*)
adelgaço, as (*amincir*)
adereço, as (*arranger*)

adeudo, as (*débiter*)
administro, as (*administrer*)
adobo, as (*tanner les peaux*)
adopto, as (*adopter*)
adoro, as (*adorer*)
adorno, as (*orner*)
adulço, as (*dulcifier*)
adultero, as (*altérer*)
afano, as (*se fatiguer*)
afeito, as (*raser*)
afilo, as (*affiler*)
afino, as (*perfectionner*)
afirmo, as (*affermir*)
aflojo, as (*lâcher*)
afrento, as (*outrager*)
afucio, as (*encourager*)
aguero, as (*augurer*)
agrado, as (*plaire*)
agravio, as (*offenser*)
aguo, as (*mêler de l'eau avec du vin*)
aguijo, as (*aiguillonner*)
ahecho, as (*cribler*)
ahijo, as (*adopter*)
ahogo, as (*étouffer*)
ahorco, as (*suspendre*)
ahorro, as (*épargner*)
ahuyento, as (*mettre en fuite*)
ahumo, as (*fumer*)
airo, as (*se fâcher*)
aislo, as (*isoler un bâtiment*)
ayudo, as (*aider*)
ayuno, as (*jeûner*)
alabo, as (*vanter*)
alargo, as (*allonger*)
alastro, as (*lester*)
albardo, as (*bâter*)
alboreo, as (*poindre le jour*)
alboroço, as (*égayer*)
alboroto, as (*ameuter*)
alcanço, as (*atteindre*)
alcahuetos, as (*faire le métier d'entremetteur*
alcoholo, as (*alcooliser*)
alço, as (*hausser*)
alegro, as (*égayer*)
aliento, as (*fortifier, respirer*
alejo, as (*éloigner*)
aleo, as (*allier*)
alimento, as (*alimenter*)
alino, as (*embellir*)
alindo, as (*borner*)
aliso, as (*polir*)
alivio, as (*alléger*)
allano, as (*aplanir*)
almagro, as (*teindre avec de l'ocre*)
almohaço, as (*étriller*)
almorço, as (*déjeûner*)
alquilo, as (*louer*)
altero, as (*altérer*)
alumbro, as (*éclairer*)
albergo, as (*héberger*)
amago, as (*menacer*)
amamanto, as (*allaiter*)
amanto, as (*apprivoiser*)
amo, as (*aimer*)
amargo, as (*affliger*)
amaso, as (*pétrir*)
amenaço, as (*menacer*)
amuelo, as (*aiguiser*)
amonesto, as (*admonester*)
amontono, as (*accumuler*)
amortigo, as (*amortir*)
anego, as (*inonder*)
angustio, as (*chagriner*)
anido, as (*nicher*)
animo, as (*animer*)
anticipo, as (*anticiper*)
apago, as (*éteindre*)
apaleo, as (*bàtonner*)
aparejo, as (*préparer*)
aparto, as (*séparer*)
apaciento, as (*mener paître un troupeau*)
apeo, as (*démontrer*)
apasiono, as (*exciter quelque passion*)
apedreo, as (*lapider*)
apego, as (*joindre*)
apellido, as (*nommer*)
aplaço, as (*convoquer*)
apodo, as (*donner des sobriquets*)
apoyo, as (*appuyer*)
apeo, as (*démontrer*)
aposento, as (*loger*)
aprecio, as (*apprécier*)
apremio, as (*serrer*)
apresuro, as (*hâter*)

aprieto, as (*étreindre*)
apropio, as (*aproprier à,*)
apruebo, as (*approuver*)
aprovecho, as (*profiter*)
aro, as (*labourer*)
araño, as, (*égratigner*)
argumento, as (*argumenter*)
armo, as (*armer*)
arranco, as (*déraciner*)
arraso, as (*aplanir*)
arrastro, as (*traîner*)
arrebano, as (*rafler*)
arrebato, as (*ravir*)
arredro, as (*éloigner*)
arremango, as (*retrousser*)
arriendo, as (*amodier*)
arribo, as (*aborder*)
arrimo, as (*approcher*)
arrodillo, as (*s'agenouiller*)
arropo, as (*habiller*)
arrojo, as (*lancer*)
arrullo, as (*chanter pour endormir un enfant*)
asso, as (*rôtir*)
aspo, as (*dévider*)
asiento, as (*asseoir*)
asierro, as (*scier*)
asoleo, as (*exposer au soleil*)
asomo, as (*faire valoir*)
asombro, as (*ombrager*)
asolo, as (*ravager*)
ataco, as (*assaillir*)
atajo, as (*couper chemin*)
atalayo, as (*guetter*)
atavio, as (*orner*)
ato, as (*lacer*)
atemoriço, as (*effrayer*)
atenaço, as (*tenailler*)
atento, as (*attenter*)
atino, as (*frapper au but*)
atiço, as (*attiser*)
arollo, as (*rouler*)
atollo, as (*s'embourber*)
atormento, as (*tourmenter*)
atranco, as (*enjamber*)
atraviesso, as (*traverser*)
atrono, as (*tonner*)
aullo, as (*hurler*)
ausento, as (*s'absenter*)
autoriço, as (*autoriser*)
aventuro, as (*aventurer*)
avantajo, as (*surpasser*)
avento, as (*éventer*)
averiguo, as (*vérifier*)

B

babeo, as (*baver*)
baylo, as (*danser*)
baladroneo, as (*hâbler*)
balo, as (*bêler*)
bano, as (*baigner*)
barajo, as (*battre les cartes*)
barreno, as (*forer*)
barrunto, as (*prévoir*)
barbo, as (*commencer à prendre de la barbe*)
barbecho, as (*jachérer*)
batallo, as (*combattre*)
batano, as (*fouler les draps*)
bautiço, as (*baptiser*)
beneficio, as (*faire du bien*)
beso, as (*baiser*)
blanqueo, as (*crépir un mur*)
bobeo, as (*dire* ou *faire de bêtises*
bogo, as (*ramer*)
boleo, as (*peloter au billard*)
boceo, as (*crier*)
bolteo, as (*tourner*)
boqueo, as (*prononcer*)
bordo, as (*broder*)
borro, as (*rayer*)
bosteço, as (*bâiller*)
boto, as (*chasser*)
brabeo, as (*braver*)
braceo, as (*brasser*)
bramo, as (*bramer*)
broto, as (*bourgeonner*)
burlo, as (*plaisanter*)
busco, as (*chercher*)
buelo, as (*voler*)

C

cabeceo, as (*hocher la tête*)
cabo, as (*fouir*)
cacarco, as (*imiter le chant du coq*)
calo, as (*percer*)
calco, as (*calquer*)
caliento. as (*chauffer*)
calumnio, as (*calomnier*)
calo, as (*taire*)
cambio, as (*troquer*)
camino, as (*voyager*)
canoniço, as (*canoniser*)
canso, as (*fatiguer*)
canto, as (*chanter*)
capo, as (*châtrer*)
capitaneo, as (*commander une armée*
cardo, as (*carder*)
cargo, as (*charger*)
carmeno, as (*carder de la laine*)
carpinteo, as (*faire de la charpente*)
caso, as (*marier*)
casco, as (*casser*)
castigo, as (*châtier*)
castro, as (*châtrer*)
causo, as (*causer*)
cautivo, as (*captiver*)
cavalgo, as (*monter à cheval*)
ceceo, as (*zézayer*)
celo, as (*céler*)
celebro, as (*célébrer*)
ceno, as (*souper*)
centelleo, as (*étinceler*)
cerco, as (*clore*)
certifico, as (*certifier*)
cesso, as (*cesser*)
cebo, as (*donner à manger aux bestiaux*)
cejo, as (*reculer*)
chamusco, as (*flamber*)
chapeo, as (*plaquer*)
chillo, as (*pousser un cri aigu*)
chorreo, as, (*dégoutter*)
chupo, as (*sucer*)
cio, as (*scier*)
cifro, as (*chiffrer*)
cierro, as (*clore*)
cincho, as (*sangler*)
circulo, as (*circuler*)
cito, as (*citer*)
clarifico, as (*clarifier*)
clavo, as (*clouer*)
cloqueo, as (*glousser*)
cobijo, as (*couvrir*)
cobro, as (*exiger*)
coceo, as (*ruer*)
codeo, as (*coudoyer*)
codicio, as (*convoiter*)
cohecho, as (*suborner*)
colcho, as (*ouater*)
coleo, as (*remuer la queue*)
colmo, as (*combler*)
comienço, as (*commencer*)
compro, as (*acheter*)
compaso, as (*compasser*)
comulgo, as (*communier*)
concierto, as (*arranger*)
concuerdo, as (*accorder*)
condeno, as (*condamner*)
confiesso as (*confesser*)
confedero, as (*liguer*)
confio, as (*confier*)
confirmo, as (*confirmer*)
confisco, as (*confisquer*)
conformo, as (*conformer*)
conjecturo, as (*conjecturer*)
conjuro, as (*conjurer*)
conquisto, as (*conquérir*)
consagro, as (*consacrer*)
considero, as (*considérer*)
consuelo as (*consoler*)
conspiro, as (*conspirer*)
contamino, as (*contaminer*)
conento, as (*contenter*)
continuo, as (*continuer*)
contrapeso, as (*contre-peser*)
contrato, as (*contracter*)
converso, as (*converser*)
corono, as (*couronner*)
corto, as (*couper*)
cortejo, as (*courtiser*)
crio, as (*créer*)

crismo, as (*donner la confirmation*)
crucifico, as (*crucifier*)
cuajo, as (*cailler*)
cuadro, as (*cadrer*)
cuento, as (*compter*)
cuydo, as (*soigner*)
culpo, as (*inculper*)
curo, as (*soigner un malade*)
çanqueo, as (*écarquiller les jambes*)
çapateo, as (*donner à coups de souliers*)
çurro, as (*donner à coups de fouet*)

D

danço, as (*danser*)
daño, as (*nuire*)
declaro, as (*déclarer*)
decoro, as (*décorer*)
dedico, as (*dédier*)
delego, as (*déléguer*)
deleyto, as (*délecter*)
delibero, as (*délibérer*)
demando, as (*demander*)
demuestro, as (*démontrer*)
deniego, as (*dénier*)
denuncio, as (*dénoncer*)
deposito, as (*déposer*)
derranco, as (*répartir*)
derriengo, as (*éreinter*)
derribo, as (*abattre*)
derroco, as (*terrasser*)
desabituo, as (*déshabituer*)
desabollo, as (*dresser une pièce de vaisselle*)
desabotono, as (*déboutonner*)
desabrigo, as (*découvrir*)
desacordo, as (*désacorder*)
desacostumbro, as (*désaccoutumer*)
desasio, as (*se dessaisir*)
desafuero, as (*léser les intérêts d'autrui*)
desalbardo, as (*débâter*)
desaliño, as (*désajuster*)
desamparo, as (*désemparer*)
desanudo, as (*dénouer*)
desarmo, as (*désarmer*)
desarraygo, as (*déraciner*)
desarrugo, as (*déplisser*)
desato, as (*détacher*)
desatasco, as (*désembourber*)
desatino, as (*émouvoir*)
desbarato, as (*détruire*)
desbasto, as (*polir*)
descabeço, as (*décapiter*)
descalabro, as (*blesser la tête*)
descalço, as (*déchausser*)
descanso, as (*se reposer*)
descargo, as (*décharger*)
descarillo, as (*démettre les mâchoires*)
descaso, as (*démarier*)
descerco, as (*abattre les murailles d'une ville*)
descerrajo, as (*lever la serrure d'une porte*)
desconcierto, as (*déconcerter*)
descuento, as (*décompter*)
desconfio, as (*se méfier*)
descorteso, as (*peler un fruit*)
descuido, as (*être négligent*)
desdeño, as (*dédaigner*)
desembaraço, as (*débarrasser*)
desempaño, as (*nettoyer*)
desencapoto, as (*ôter un manteau*)
desencadeno, as (*déchaîner*)
desencono, as (*calmer la colère*)
desenfreno, as (*débrider*)
desengaño, as (*détromper*)
desentierro, as (*déterrer*)
desentono, as (*rabaisser l'orgueil*)
desfiguro, as (*défigurer*)
desfloro, as (*déflorer*)
desgobierno, as (*troubler le bon ordre*)
desheredo, as (*exhéréder*)

deshierro, as (*déferrer*)
deshincho, as (*désenfler*)
deshilo, as (*effiler*)
desbonro, as (*déshonorer*)
desojo, as (*casser la tête d'une aiguille*)
desjarreto, as (*couper les jarrets*)
desigualo, as (*rendre inégal*)
deslindo, as (*borner*)
desliço, as (*glisser*)
delomo, as (*éreinter*)
desmayo, as (*causer une défaillance*)
desmando, as (*contremander*)
desmedro, as (*détériorer*)
desmodro, as (*mutiler*)
desnudo, as *déshabiller*)
desordeno, as (*déranger*)
despacho, as (*expédier*)
despalmo, as (*espalmer*)
despedaço, as (*dépecer*)
despeño, as (*précipiter*)
despierto, as (*éveiller*)
despiojo, as (*dépouiller*)
despliego, as (*déplier*)
desplomo, as (*écarter de l'aplomb*)
despojo, as (*déposséder*)
despueblo, as (*dépeupler*)
despunto, as (*émousser*)
descuello, as (*s'élever au-dessus*)
destiemplo, as (*brouiller*)
destierro, as (*exiler*)
destilo, as (*distiller*)
desteto, as (*sevrer*)
destrozo, as (*détruire*)
desbarro, as (*glisser*)
desverguenzo, as (*agir avec imprudence*)
determino as, (*déterminer*)
devano, as (*dévider*)
dexo, as (*laisser*)
dibujo, as (*dessiner*)
diezmo, as (*décimer*)
disciplino, as (*discipliner*)
disparo, as (*décharger*)
dispenso, as, (*dispenser*)
disputo, as (*disputer*)
disimulo, as (*dissimuler*)
disipo, as (*dissiper*)
dilato, as (*dilater*)
divulgo, as (*divulguer*)
doblo, as (*doubler*)
doblego, as (*plier*)
domo, as (*dompter*)
dono as, (*donner*)
doro, as (*dorer*)
doto, as (*doter une fille*)

E

eclipso, as (*éclipser*)
echo, as (*jeter*)
edifico, as (*édifier*)
elo, as (*geler*)
embaraço, as (*embarrasser*)
embargo, as (*séquestrer*)
embarro, as (*crépir un mur*)
embarco, as (*embarquer*)
embarniço, as (*vernir*)
embauco, as (*leurrer*)
embosco, as (*embusquer*)
emboto, as (*émousser*)
embraço, as (*prendre un bouclier*)
embriago, as (*s'enivrer*)
enmiendo, as (*corriger*)
empadrono, as (*enregistrer les contribuables*)
empalago, as (*dégoûter*)
empeno, as (*engager*)
emparejo, as (*appareiller*)
empeço, as (*commencer*)
empedro, as (*paver*)
empego, as (*poisser*)
empereço, as (*être paresseux*)
empino, as (*hausser*)
emplaço, as (*assigner*)
empleo, as (*employer*)
emponçoño, as (*empoisonner*)
empuno, as (*empoigner*)
empujo, as (*pousser*)
enageno, as (*aliéner*)

enalbardo, as (*bâter*)
enamoro, as (*inspirer de l'amour*)
enhasto, as (*lever*)
encabestro, as (*mener par le licou*)
encadeno, as (*enchaîner*)
encallo, as (*échouer*)
encamino, as (*guider*)
encanto, as (*enchanter*)
encapoto, as (*couvrir d'un manteau*)
encaramo, as (*lever*)
encarcelo, as (*emprisonner*)
encarniço, as (*nourrir de viande*)
encarto, as (*proscrire*)
encastillo, as (*s'obstiner*)
encajo, as (*enchâsser*)
encenago, as (*se vautrer*)
encero, as (*cirer*)
encerro, as (*enfermer*)
encomendo, as (*recommander*)
encono; as (*enflammer*)
encontro, as (*rencontrer*)
encorvo, as (*courber*)
encrespo, as (*friser*)
encuaderno, as (*relier un livre*)
encubo, as (*encuver*)
endereço, as (*redresser*)
endulço, as (*adoucir*)
enemito, as (*rendre ennemi*)
enfermo, as (*rendre malade*)
enfreno, as (*réprimer*)
enfrasco, as (*remplir des flacons*)
enfrio, as (*refroidir*)
engaño, as (*tromper*)
engasto, as (*enchâsser*)
engendro, as (*engendrer*)
engolfo, as (*gagner la pleine mer*)
engordo, as (*engraisser*)
engrudo, as (*coller*)
enhesto, as (*mettre droit*)
enearo, as (*regarder quelqu'un fixement*)
enlazo, as (*attacher*)
enlodo, as (*crotter*)
enojo, as (*fâcher*)
enramo, as (*couvrir de branches d'arbres*)
enredo, as (*embrouiller*)
enrejo, as (*griller une fenêtre*)
enrosco, as (*courber une baguette*)
ensayo, as (*essayer*)
ensalço, as (*agrandir*)
ensalmo, as (*guérir par enchantement*)
ensacho, as (*élargir*)
ensangriento, as (*ensanglanter*)
ensaño, as (*irriter*)
ensarto, as (*enfiler des perles*)
enseño, as (*enseigner*)
ensillo, as (*seller*)
ensucio, as (*salir*)
entablo, as (*planchéier*)
entero, as (*informer*)
entierro, as (*enterrer*)
entibio, as (*attiédir*)
entuerto, as (*tortuer*)
entro, as (*introduire*)
entrego, as (*livrer*)
entresaco, as (*trier*)
enturbio, as (*troubler*)
envicio, as (*gâter*)
escalo, as (*escalader*)
escarbo, as (*fouiller la terre*)
escapo, as (*délivrer*)
escaramuzo, as (*escarmoucher*)
escardo, as (*sarcler*)
escamo, as (*écailler*)
escatimo, as (*lésiner*)
escoto, as (*raccourcir*)
escucho, as (*écouter*)
escrudiño, as (*scruter*)
esfuerço, as (*encourager*)
espacio, as (*dilater*)
espanto, as (*épouvanter*)
esperio, as (*attendre*)
espermento, as (*expérimenter*)
espeso, as (*épaissir une liqueur*)
espio, as (*épier*)
espigo, as (*glaner*)
espino, as (*piquer avec des épines*)
espiro, as (*exhaler*)
esponjo, as (*éponger*)
espoleo, as (*donner de l'éperon*)
esquilmo, as (*récolter*)
esquivo, as (*esquiver*)

estanco, as (*arrêter le cours de l'eau*)
estraño, as (*éloigner*)
estercuelo, as (*fumer la terre*)
estimo, as (*estimer*)
estomago, as (*soulever l'estomac*)
estornudo, as (*éternuer*)
estrago, as (*ruiner*)
estrecho, as (*rétrécir*)
estreno, as (*étrenner*)
estrujo, as (*pressurer*)
estudio, as (*étudier*)
exercito, as (*exercer*)

F

fabrico, as (*fabriquer*)
facilito, as (*faciliter*)
falto, as (*manquer*)
fatigo, as (*fatiguer*)
fio, as (*confier*)
figuro, as (*figurer*)
filosofo, as (*philosopher*)
firmo, as (*signer*)
flaqueo, as (*chanceler*)
fuerço, as (*forcer*)
forcegeo, as (*forcer*)
formo, as (*former*)
fornico, as (*forniquer*)
frego, as (*frotter*)
friso, as (*friser*)
froto, as (*frotter*)
fructifico, as (*fructifier*)
fundo, as (*fonder*)

G

galleo, as (*cocher une poule*)
gargageo, as (*expectorer*)
gasto, as (*dépenser*)
gateo, as (*grimper*)
glorio, as (*se glorifier*)
glorifico, as (*glorifier*)
gloso, as (*gloser*)
golpeo, as (*frapper*)
gorgeo, as (*fredonner*)
goteo, as (*dégoutter*)
gozo, as (*posséder*)
graduo, as (*graduer*)
granizo, as (*grêler*)
gratifico, as (*gratifier*)
grazno, as (*croasser*)
guardo, as (*garder*)
guio, as (*guider*)
grito, as (*crier*)
guiso, as (*apprêter la viande*)
guesto, as (*goûter*)

H

hablo, as (*parler*)
halago, as (*caresser*)
hallo, as (*trouver*)
hambreo, as (*avoir faim*)
harreo, as (*animer les bêtes de somme*)
humillo, as (*abattre*)
harto, as (*rassasier*)
hechizo, as (*ensorceler*)
hermoseo (*embellir*)
hilo, as (*filer*)
hinco, as (*ficher*)

I

inhabilito, as (*rendre inhabile*)
inclino, as (*incliner*)
industrio, as (*instruire*)
infamo, as (*diffamer*)
informo, as (*informer*)
injurio, as (*injurier*)
inquieto, as (*inquiéter*)
interpreto, as (*interpréter*)
intrinco, as (*embrouiller*)
invento as (*inventer*)

invierno, as (*hiverner*)
juego, as (*jouer*)
junto, as (*joindre*)
juramento, as (*obliger par serment*)
juro, as (*jurer*)
justo, as (*être juste*)

L

labro, as (*travailler*)
ladro, as (*aboyer*)
ladrillo, as (*faire des briques*)
lanceo, as (*blesser avec la lance*)
lanço, as (*lancer*)
lavo, as (*laver*)
legitimo, as (*légitimer*)
levanto, as (*lever*)
libro, as (*délivrer*)
licencio, as (*licencier*)
lidio, as (*combattre*)
ligo, as (*lier*)
limo, as (*limer*)
limpio, as (*nettoyer*)
lisongeo, as (*flatter*)
loo, as (*louer*)
logro, as (*obtenir*)
lucho, as (*lutter*)
llego, as (*arriver*)
llamo, as (*appeler*)
llanteo, as (*se lamenter*)
llevo, as (*transporter*)
lloro, as (*pleurer*)

M

machuco, as (*battre*)
maduro, as (*mûrir*)
madrugo, as (*être matinal*)
maestro, as (*être le maître*)
magullo, as (*meurtrir*)
malquisto, as (*semer la zizanie*)
mamo, as (*têter*)
marco, as (*marquer*)
margino, as (*noter à la marge*)
mano, as (*couler*)
martillo, as (*marteler*)
masco, as (*mâcher*)
mato, as (*tuer*)
matiço, as (*nuancer des couleurs*)
meo, as (*uriner*)
mello, as (*ébrécher*)
majero, as (*améliorer*)
medro, as (*croître*)
mendigo, as (*mendier*)
menguo, as (*décroître*)
menosprecio, as (*déprécier*)
menoscabo, as (*détériorer*)
meriendo, as (*détériorer*)
meso, as (*arracher les cheveux*)
mesuro, as (*donner un air modeste*)
mezclo, as (*mêler*)
mino, as (*miner*)
miro, as (*regarder*)
moqueo, as (*se moucher*)
modero, as (*modérer*)
mojo, as (*mouiller*)
molesto, as (*molester*)
mondo, as (*monder*)
monto, as (*monter*)
moro, as (*demeurer*)
mudo, as (*changer*)
multo, as (*condamner à l'amende*)
murmuro, as (*murmurer*)

N

nado, as (*nager*)
navego, as (*naviguer*)
neceo, as (*dire des sottises*)
niego, as (*nier*)
negocio, as (*négocier*)
niñeo, as (*faire l'enfant*)
nombro, as (*nommer*)
noto, as (*noter*)
notifico, as (*notifier*)

O

ocupo, as (*occuper*)
oleo, as (*donner l'extrême-onction*)
olvido, as (*oublier*)
ordeño, as (*traire*)
ordeno, as (*ordonner*)
orino, as (*uriner*)
orlo, as (*border*)
oso, as (*oser*)
ostino, as (*obstiner*)
otoino, as (*faire un temps d'automne*)
otorgo, as (*octroyer*)
ovo, as (*pondre*)
oxeo, as (*fixer les yeux*)

P

pacifico, as (*pacifier*)
pago, as (*payer*)
paro, as (*arrêter*)
particulariço, as (*particulariser*)
parteo, as (*accoucher une femme*)
passo, as (*passer*)
pateo, as (*trépigner*)
pego, as (*coller*)
peleo, as (*combattre*)
peligro, as (*être en danger*)
perdigo, as (*faire rôtir une perdrix*)
perdono, as (*pardonner*)
perpetuo, as (*perpétuer*)
pesso, as (*peser*)
peseo, as (*pêcher*)
pesquiso, as (*rechercher*)
pio, as (*piauler*)
pico, as (*piquer*)
pienso, as (*penser*)
pinto, as (*peindre*)
planto, as (*planter*)
planteo, as (*tracer un plan*)
plego, as (*plier*)
pleyteo, as (*plaider*)
poblo, as (*peupler*)
podo, as (*tailler la vigne*)
polvoreo, as (*poudrer*)
porfio, as (*disputer opiniâtrement*)
precio, as (*se vanter*)
predico, as (*publier*)
pregono, as (*publier à son de trompe*)
pregunto, as (*demander*)
presento, as (*présenter*)
presto, as (*prêter*)
privilegio, as (*privilégier*)
principio, as (*commencer*)
probo, as (*éprouver*)
procuro, as (*solliciter*)
profano, as (*profaner*)
profetizo, as (*prophétiser*)
pronostico, as (*pronostiquer*)
pronuncio, as (*prononcer*)
publico, as (*publier*)
pujo, as (*enchérir*)
punço, as (*piquer*)
purgo, as (*purger*)
putañeo, as (*se prostituer*)

Q

quebranto, as (*rompre*)
quedo, as (*rester*)
quemo, as (*brûler*)
quiebro, as (*fléchir le corps*)
quejo, as (*se plaindre*)
quito, as (*ôter*)

R

reboso, as (*regorger*)
rebiento, as (*éclater*)
reboto, as (*repousser*)
rebuello, as (*tourner*)
rebuelco, as (*se vautrer*)
rebusco, as (*grappiller*)
rebuzno, as (*braire*)
recalco, as (*bourrer*)
recato, as (*cacher avec soin*)
recaudo, as (*recouvrer*)
reclamo, as (*réclamer*)
recobro, as (*recouvrer*)
recompenso, as (*compenser*)
reconcilio, as (*réconcilier*)
recuerdo, as (*rappeler à la mémoire*)
recreo, as (*récréer*)
rechaço, as (*repousser*)
rechino, as (*crier*)
redondeo, as (*arrondir*)
reformo, as (*réformer*)
refriego, as (*contester*)
refresco, as (*rafaîchir*)
refreno, as (*réfréner*)
regalo, as (*régaler*)
regaño, as (*gronder*)
registro, as (*voir*)
reglo, as (*régler*)
regueldo, as (*roter*)
reyno, as (*régner*)
relampagueo, as (*faire des éclairs*)
relato, as (*raconter*)
relincho, as (*hennir*)
relumbro, as (*reluire*)
remo, as (*ramer*)
remedo, as (*copier*)
remedio, as (*remédier*)
remoço, as (*rajeunir*)
remojo, as (*détremper*)
rennevo, as (*renouveler*)
renuncio, as (*renoncer*)
reparo, as (*réparer*)
replico, as (*répliquer*)
repico, as (*carillonner*)
reporto, as (*réprimer*)
reposo, as (*se reposer*)
represento, as (*représenter*)
reprocho, as (*reprocher*)
repruebo, as (*réprouver*)
recueto, as (*incliner*)
revelo, as (*révéler*)
reverencio, as (*révérer*)
rescato, as (*racheter*)
resfrio, as (*rafraîchir*)
resigno, as (*résigner*)
respiro, as (*respirer*)
restaño, as (*étancher*)
resucito, as (*ressusciter*)
retejo, as (*recouvrir un toit*)
retardo, as (*retarder*)
retozo, as (*folâtrer*)
retoño, as (*repousser*)
retorno, as (*retourner*)
revelo, as (*révéler*)
rifo, as (*mettre en loterie*)
robo, as (*voler*)
rozo, as (*échardonner*)
rodo, as (*rouler*)
rodeo, as (*mettre autour*)
ruego, as (*prier*)
romadiço, as (*être enrhumé du cerveau*)
ronço, as (*manger avec bruit*)
rumio, as (*ruminer*)

S

saboreo, as (*assaisonner*)
saco, as (*tirer*)
sacrifico, as (*sacrifier*)
salo, as (*saler*)
salteo, as (*voler sur les grands chemins*)
salto, as (*sauter*)
saludo, as (*saluer*)
salvo, as (*sauver*)
sano, as (*guérir*)
saneo, as (*cautionner*)
sangro, as (*saigner*)

santifico, as (*sanctifier*)
seco, as (*sécher*)
seguro, as (*assurer*)
sello, as (*sceller*)
senrejo, as (*ressembler*)
sentencio, as (*rendre une sentence*)
señalo, as (*marquer*)
señoreo, as (*maîtriser*)
sereno, as (*rendre serein*)
sesteo, as (*faire la sieste*)
sinifico, as (*signifier*)
silvo, as (*siffler*)
simulo, as (*simuler*)
siego, as (*moissonner*)
siembro, as (*semer*)
socabo, as (*miner*)
sofreno, as (*tancer*)
sojuzgo, as (*subjuger*)
solloço, as (*sangloter*)
solicito, as (*solliciter*)
soporto, as (*supporter*)
sonsaco, as (*tirer les vers du nez*)
sosiego, as (*calmer*)
sovo, as (*pétrir*)
sovageo, as (*froisser*)
sudo, as (*suer*)
suelo, as (*carreler un plancher*)
sueldo, as (*souder*)
suelto as (*délier*)
sueño, as (*rêver*)
sumo, as (*additionner*)
sustento, as (*soutenir*)

T

tajo, as (*tailler*)
tacho, as (*entacher*)
taladro, as (*percer avec une tarière*)
tardo, as (*tarder*)
tasco, as (*espadonner*)
tasso, as (*taxer*)
tejo, as (*couvrir un toit de tuiles*)
tiemblo, as (*trembler*)
templo, as (*tempérer*)
tercio, as (*mettre en travers*)
testo, as (*tester*)
tiento, as (*toucher*)
tiraniço, as (*tyranniser*)
tiro, as (*tirer*)
tizno, as (*noircir*)
toco, as (*toucher*)
tomo, as (*prendre*)
topo, as (*choquer*)
torno, as (*restituer*)
torneo, as (*tourner*)
torreo, as (*combattre les taureaux*)
trabajo, as (*travailler*)
traço, as (*donner le plan*)
trago, as, (*avaler*)
traslado, as (*transporter*)
traspaso, os (*transporter*)
trastexo, as (*recouvrir un toit*)
trato, as (*traiter*)
travo, as (*joindre*)
trasquilo, as (*tondre*)
trillo, as (*battre le blé*)
trovo, as (*versifier*)
troncho, as (*couper par la tige*)
tropieço, as (*broncher*)
trompico, as (*broncher souvent*)
trueno, as (*tonner*)
trueco, as (*troquer*)
turbo, as (*troubler*)

V

uso, as (*user*)
vaco, as (*vaquer*)
vadeo, as (*guéer*)
vago, as (*vaguer*)
vandeo, as (*savoir se tirer d'affaire*)
vanderiço, as (*cabaler*)
vedo, as (*défendre*)
velo, as (*veiller*)
vendimio, as (*vendanger*)
violo, as (*violer*)
visito, as (*visiter*)
voto, as (*vouer*)

Z

zumbo, as (*bourdonner*)

Les verbes qui figurent dans cette liste se conjuguent tous, ainsi que nous l'avons dit, sur *tomo, tomas*. Si, dans le nombre il en est qui, à certains temps, changent quelques lettres, comme *abarco, abarcas, abarque; abarranco, abarrancas, abarranque*, qui changent *c* contre *qu*, ou d'autres qui intercalent quelque lettre dans leur terminaison comme *ahogo, as ahogue*, leur consonnance correspond si bien à celle de *tomo, as*, que le muet n'éprouvera certainement aucune difficulté à les conjuguer.

Chapitre XVII

Exceptions des Verbes doy, estoy, soy.

Les verbes *doy* (je donne), *estoy* (je suis), et *voy* (je vais), font exception à la règle générale. Bien qu'au présent toutes leurs variations suivent celles de tomo, as, *doy*, *das*, *estoy*, *estas*, *voy*, *vas*, dans la première variation du passé ils font *di*, *estuve*, *fuy*, ce dernier fait aussi *ire*, à la première forme du futur. A la sixième variation de ce même temps, ces trois verbes font : *diera*, *estuviera*, *fuera*, et à la huitième : *diesse*, *estuviesse*, *fuesse*.

Pour que le muet sache conjuguer les verbes, nous mettons ici les deux premières personnes de chaque variation, ce qui suffira pour la reconstituer tout entière.

Du verbe doy (*donner*)

Première variation du temps passé	yo di tu diste	je donnai tu donnas

Sixième variation du futur	yo diera tu dieras	que je donnasse que tu donnasses
Huitième variation du futur	yo diesse tu diesses	*(comme le précédent)*

Du verbe estoy (*être*)

Première variation du temps passé	yo estuve tu estuviste	je fus tu fus
Sixième variation du futur	yo estuviera tu estuvieras	que je fusse que tu fusses
Huitième variation du futur	yo estuviesse tu estuviesses	*(comme le précédent)*

Du verbe voy (*aller*)

Première variation du temps passé	yo fuy tu fuiste	j'allai tu allas
Première variation du futur	yo yré tu yrás	j'irai tu iras
Sixième variation du futur	yo fuera tu fueras	que j'allasse que tu allasses

Des quatre variations qui précèdent, relatives au verbe *voy* (aller), trois sont empruntées au verbe *soy* (être) ; quant à la première variation du futur *yré* (j'irai), elle ne dérive ni de *soy*, ni de *voy*, auquel elle sert.

En latin, du reste, le verbe *Eo, is* (je vais), est également irrégulier.

Chapitre XVIII

Différentes variations du verbe como, comes, *et de tous ceux auquels il sert de modèle*

Nous avons réuni dans des listes les verbes les plus usités de notre langue, et nous les avons classés de manière à ce

que deux types suffisent à montrer la façon dont tous se conjuguent. On a déjà vu la première série ; quant à la seconde, elle comprend les verbes qui se conjuguent comme : *como*, *comes* (je mange, tu manges). Toutefois, parmi ceux-ci, il en est qui ne se terminent pas en *er* à l'infinitif, comme le modèle, mais bien en *ir* ; aussi avons-nous cru devoir faire une liste spéciale pour ces derniers, afin d'éviter la confusion que pourrait faire naître cette différence.

Verbe como (*manger*)

Première variation du temps présent	yo como	je mange
	tu comes	tu manges
	aquel come	il mange
	nosotros comemos	nous mangeons
	vosotros comeys	vous mangez
	aquellos comen	ils mangent
Deuxième variation	come tu	mange
	coma aquel	
	comed vosotros	mangez
	coman aquellos	
Infinitif	comer	manger
	comiendo	mangeant

Temps passé

Première variation du temps passé	yo comi	je mangeai
	tu comiste	tu mangeas
	aquel comio	il mangea
	nosotros comimos	nous mangeâmes
	vosotros comistes	vous mangeâtes
	aquellos comieron	ils mangèrent
Deuxième variation	yo comia	je mangeais
	tu comias	tu mangeais
	aquel comia	il mangeait
	nosotros comiamos	nous mangions
	vosotros comiades	vous mangiez
	aquellos comian	ils mangeaient
Troisième variation	yo he comido	j'ai mangé
	tu has comido	tu as mangé
	aquel ha comido	il a mangé
	nosotros hemos comido	nous avons mangé
	vosotros habeis comido	vous avez mangé
	aquellos han comido	ils ont mangé

Quatrième variation	yo habia comido tu habias comido aquel habia comido nosotros habiamos comido vosotros habiades comido aquellos habian comido	j'avais mangé tu avais mangé il avait mangé nous avions mangé vous aviez mangé ils avaient mangé
Cinquième variation	yo hubiera comido tu hubieras comido aquel hubiera comido nosotros hubieramos comido vosotros hubierades comido aquellos hubieran comido	que j'eusse mangé que tu eusses mangé qu'il eût mangé que nous eussions mangé que vous eussiez mangé qu'ils eussent mangé
Sixième variation	yo hubiesse comido tu hubiesses comido aquel hubiesse comido nosotros hubiessemos comido vosotros hubiessedes comido aquellos hubiessen comido	(*comme le précédent*)
Infinitif	haber comido	avoir mangé

TEMPS FUTUR

Première variation du futur	yo comerè tu comeras aquel comera nosotros comeremos vosotros comereys aquellos comeran	je mangerai tu mangeras il mangera nous mangerons vous mangerez ils mangeront
Deuxième variation.	yo habrè comido tu habras comido aquel habra comido nosotros habremos comido vosotros habreys comido aquellos habran comido	j'aurai mangé tu auras mangé il aura mangé nous aurons mangé vous aurez ils auront mangé
Troisième variation	yo coma tu comas aquel coma nosotros comamos vosotros comays aquellos coman	que je mange que tu manges qu'il mange que nous mangions que vous mangiez qu'ils mangent
Quatrième variation	yo comiere tu comieres aquel comiere nosotros comieremos vosotros comieredes aquellos comieren	(*ce temps correspond au présent de l'indicatif français précédé de si.*)

Cinquième variation	yo hubiere comido tu hubieres comido aquel hubiere comido nosotros hubieremos comido vosotros hubieredes comido aquellos hubieren comido	(*ce temps présent correspond au futur antérieur de l'indicatif français.*)
Sixième variation	yo comiera tu comieras aquel comiera nosotros comieramos vosotros comierades aquellos comieran	que je mangeasse que tu mangeasses qu'il mangeât que nous mangeassions que vous mangeassiez qu'ils mangeassent
Septième variation	yo comiera tu comieras aquel comiera nosotros comieramos vosotros comierades aquellos comieran	je mangerais tu mangerais il mangerait nous mangerions vous mangeriez ils mangeraient
Huitième variation	yo comiesse tu comiesses aquel comiesse nosotros comiessemos vosotros comiessedes aquellos comiessen	(*comme la sixième variation*)
Neuvième variation	yo haya comido tu hayascomido aquel haya comido nosotros hayamos comido vosotros hayais comido aquellos hayan comido	que j'aie mangé que tu aies mangé qu'il aitmangé que nous ayons mangé que vous ayez mangé qu'ils aient mangé
Infinitif	haber de comer	devoir manger

INDEX DES VERBES

qui se conjuguent sur como, comes (*manger*)

A

aborrezco, ces (*abhorrer*)
acojo, es (*recevoir*)
adormezco, es (*assoupir*)
agradezco, es (*reconnaître un bienfait*)
amanezco, es (*commencer à faire jour*)
amortezco, es (*assoupir*)
anochezco, es (*se faire nuit*)
apetezco, es (*désirer*)
ardo, es (*embraser*)
arremeto, es (*attaquer*)
atiendo, es (*écouter*)
atrevo, es (*oser*)

B

barro, es (*balayer*)
bebo, es (*boire*)
buelvo, es (*tourner*)

C

cierno, es (*bluter*)
cojo, es (*cueillir*)
como, es (*manger*)
cometo, es (*commettre*)
compadezco, es (*compatir*)
complazco, es (*complaire*)
comprometo, es (*compromettre*)
cuezo, es (*cuire*)
conozco, es (*connaître*)
cotiendo, es (*combattre*)
convalezco, es (*être en convalescence*)
corro, es (*courir*)
corrompo, es (*corrompre*)
coso, es (*coudre*)
crezco, es (*croître*)

D

desciendo es (*descendre*)
defiendo, es (*défendre*)
descaezco, es (*déchoir*)
desconozco, es (*méconnaître*)
descoso, es (*découdre*)
desenbuelvo, es (*dérouler*)
duelo, es (*sentir la douleur*)
desembravezco, es (*apprivoiser*)
desfallezco, es (*affaiblir*)
desfavorezco, es (*disgrâcier*)
desmerezco, es (*démériter*)
desobedezco, es (*désobéir*)
desvanezco, es (*faire disparaître*)

E

embebo, es (*s'imbiber*)
emblanquezco, es (*blanchir*)
embuelvo, es (*envelopper*)
embebezco, es (*étonner*)
embravezco, es (*irriter*)
empobrezco, es (*appauvrir*)
encanezco, es (*grisonner*)
encarezco, es (*enchérir*)
enciendo, es (*allumer*)
encrudezco, es (*irriter une plaie*)
encojo, es (*retirer*)
endurezco, es (*endurcir*)
enflaquezco, es (*amaigrir*)
engrandezco, es (*agrandir*)
enloquezco, es (*rendre fou*)
ennegrezco, es (*noircir*)
ennobezco, es (*ennoblir*)
enriquezco, es (*enrichir*)
enronquezco, es (*enrouer*)
ensobervezco, es (*enorgueillir*)
entiendo, es (*entendre*)
entorpezco, es (*engourdir*)
entrecojo, es (*cueillir par ci, par là*)
entremeto, es (*entremêler*)
entretexo, es (*faire un tissu*)
entristezco, es (*attrister*)
envilezco, es (*avilir*)
escarnezco, es (*se railler*)
esclarezco, es (*éclaircir*)
escojo, es (*choisir*)
escondo, es (*cacher*)
establezco, es (*établir*)

F

favorezco, es (*favoriser*)
fenezco, es (*achever*)
florezco, es (*fleurir*)
fortalezco, (es *fortifier*)

G

guarnezco, es (*entourer*)

H

hiedo, es (*huer*)
humedezco, es (*humecter*)

L

amo, es (*lécher*)
leo, es (*lire*)

M

merezco, es (*mériter*)
meto, es (*mettre*)
muerdo, es (*mordre*)
muevo, es (*mouvoir*)

N

nazco, es (*naître*)

O

obedezco, es (*obéir*)
ofendo, es (*offenser*)

P

padezco, es (*souffrir*)
parezco, es (*paraître*)
peo, es (*péter*)
perezco, es (*périr*)
permanezco, es (*être permanent*)
pertenezco, es (*appartenir*)
proveo, es (*pourvoir*)
pierdo, es (*perdre*)
posseo, es (*posséder*)
prendo es (*prendre*)
pretendo, es (*prétendre*)
procedo, es (*procéder*)
prometo, es (*promettre*)

R

rebuelvo, es (*tourner*)
recojo, es (*reprendre*)
reconozco, es (*reconnaître*)
resplandezco, es (*resplendir*)
respondo, es (*répondre*)
retuerço, es (*retordre*)
reverdizco, es (*reverdir*)
roo, es (*ronger*)
rompo, es (*rompre*)

S

someto, es (*soumettre*)
sucedo, es (*succéder*)

T

taño, es (*toucher d'un instrument*)
temo, es (*craindre*)
texo, es (*tisser*)
tiendo, es (*étendre*)
toso, es (*tousser*)

V

vendo, es (*vendre*)

INDEX DES VERBES

qui tout en suivant la conjugaison de como, comes, *diffèrent de ce dernier en ce que leur infinitif présent se termine en* ir.

A

abato, es, abatir (*abattre*)
abro, es (*ouvrir*)
acudo, es (*venir à temps*)
aflijo, es (*affliger*)
arguyo, es (*prouver*)

B

bato, es (*abattre*)
bruño, es (*brunir*)
bullo, es (*remuer*)

C

combato, es (*combattre*)
competo, es (*demander*)
concluyo, es (*conclure*)
confiero, es (*conférer*)
confundo, es (*confondre*)
consiento, es (*consentir*)
constituyo, es (*constituer*)
consumo, es (*consommer*)
contribuyo, es (*contribuer*)
correjo, es (*corriger*)
constreño, es (*contraindre*)
çabullo, es (*submerger*)
cubro, es (*ouvrir*)
curto, es (*corroyer*)

D

debato, es (*débattre*)
derreto, es (*fondre*)
descabullo, es (*s'échapper*)
descubro, es (*découvrir*)
desceño, es (*défaire*)
desluzco, es (*obscurcir*)
duermo, es, (*dormir*)
desuno, es (*désunir*)
difiero, es (*différer*)
digiero, es (*digérer*)
divierto, es (*détourner*)
distingo, es (*distinguer*)
distribuyo, es (*distribuer*)

E

elejo, es (*élire*)
embuto, es (*entasser*)
encubro, es (*cacher*)
entreoygo, es (*entendre imparfaitement*)
engiero, es (*greffer*)
escabuillo, es (*glisser*)
escrivo, es (*écrire*)
esculpo, es (*sculpter*)
escupo, es (*cracher*)
esgrimo, es (*escrimer*)

H

huyo, es (*fuir*)
hundo, es (*s'écrouler*)
hiero, es (*blesser*)

I

impedo, es (*empêcher*)
imprimo, es (*imprimer*)
induzco, es (*induire*)

L

luzco, es (*luire*)

M

muero, es (*mourir*)
muello, es (*amollir*)

O

oygo, es (*entendre*)

P

paro, es (*accoucher*)
parto, es (*partager*)
permito, es (*permettre*)
pido, es (*demander*)
prefiero, es (*préférer*)
presumo, es (*présumer*)

R

rebato, es (*résister*)
recibo, es (*recevoir*)
redarguyo, es (*rétorquer*)
redimo, as (*racheter*)
reduzco, es (*réduire*)
remito, es (*remettre*)
reparto, es (*répartir*)
resido, es (*résider*)
resisto, es (*résister*)
restituyo, es (*restituer*)
retino, es (*tinter*)

S

sacudo, es (*secouer*)
salgo, es (*sortir*)
siento, es (*sentir*)
sorbo, es (*humer*)
subo, es (*monter*)
sufro, es (*souffrir*)
suplo, es (*suppléer*)
sustituyo, es (*substituer*)

T

teño, es (*teindre*)
trasluzco, es (*être transparent*)
tullo, es (*devenir perclus*)
tundo, es (*tendre les draps*)

V

unjo, es (*oindre*)

Z

zurço, es (*rentraire*)

Verbes qui font exception à la règle précédente

Il existe, dans notre langue castillane, un certain nombre de verbes, dont tous les temps ne dérivent pas régulièrement les uns des autres, comme cela a lieu pour *como, comes, comi, comer*. Ainsi, le verbe *decir*, par exemple, qui, d'après la règle générale, devrait faire *digo, diges, dige, diger*, fait *digo, dices, dixe, decir*.

Pour éviter que le muet se trompe, nous donnons ici la liste de tous ces verbes irréguliers et de leurs composés.

caygo, caes, cay, caer,	(*tomber*)
recaygo, recaes, recay, recaer,	(*retomber*)
digo, dices, dixe, decir,	(*dire*)
bendigo, bendices, bendixe, bendecir,	(*bénir*)
desdigo, desdices, desdixe, desdecir,	(*dédire*)
maldigo, maldices, maldixe, maldecir,	(*maudire*)
hago, haces, hice, hacer,	(*faire*)
deshago, deshaces, dehice, deshacer,	(*défaire*)
rehago, rehaces, rehice, rehacer,	(*refaire*)
satisfago, satisfaces, satisfice, satisfacer,	(*satisfaire*)
oygo, oyes, oy, oyr,	(*entendre*)
entreoygo, entreoyes, entreoy, entreoyr,	(*entendre imparfaitement*)
pongo, pones, puse, poner,	(*mettre*)
antepongo, antepones, antepuse, anteponer,	(*préférer*)
compongo, compones, compuse, componer,	(*composer*)
contrapongo, contrapones, contrapuse, contraponer	(*comparer*)
dispongo, dispones, dispuse, disponer,	(*disposer*)
impongo, impones, impuse, imponer,	(*imposer*)
propongo, propones, propuse, proponer	(*proposer*)
repongo, repones, repuse, reponer	(*remettre*)
traspongo, traspones, traspuse, trasponer	(*transporter*)
quiero, quieres, quise, querer	(*vouloir*)
requiero, requieres, requise, requerer,	(*exiger*)

Ce dernier verbe composé *requiero* a une seconde variation plus usitée que la précédente :

requiero, requieres, requeri, requerir	(*exiger*)
tengo, tienes, tuve, tener	(*tenir*)
detengo, detienes, detuve, detener	(*détenir*)
mantengo, mantienes, mantuve, mantener	(*maintenir*)
rentengo, retienes, retuve, retener	(*retenir*)

sostengo, sostienes, sostuve, sostener	(*soutenir*)
traygo, traes, truxe, traer,	(*apporter*)
retraygo, retraes, retruxe, retraer,	(*retirer*)
vengo, vienes, vine, venir	(*venir*)

(Les quatre verbes qui suivent n'ont pas de composés).

huelo, hueles, oli, oler	(*sentir*)
puedo, puedes, pude, poder	(*pouvoir*)
se, sabes, supe, saber	(*savoir*)
valgo, vales, vali, valer	(*valoir*)

On devra veiller à ce que le muet sache bien conjuguer les verbes simples qui se trouvent dans cette liste, car, lorsqu'il connaîtra bien les irrégularités que ceux-ci renferment, il saura également conjuguer leurs composés.

Chapitre XIX

Du verbe Soy, eres (être).

Ce verbe, en espagnol comme en latin, a des variations particulières qui n'ont rien de commun avec celles des autres verbes, c'est pourquoi, il devra faire l'objet d'une leçon spéciale. Les trois temps principaux seront enseignés au moyen des mêmes démonstrations que l'on a déjà employées précédemment. Ainsi, en se désignant lui-même, le maître dira : *je suis; tu es*, en touchant une personne qui se trouve à coté : *il est*, en montrant une personne éloignée : *nous sommes*, en désignant d'un geste tous ceux qui sont présents; etc., on n'éprouvera pas plus de difficulté là qu'on n'en a éprouvé en enseignant *je mange*, *tu manges*, etc... Quand le muet possédera bien les différentes variations de ce verbe, on lui en montrera quelques applications, afin que, s'il se présente dans la conversation, il puisse le reconnaître, et apprendre en même temps à s'en servir.

Temps présent

Première variation du temps présent	yo soy	je suis
	tu eres	tu es
	aquel es	il est
	nosotros somos	nous sommes
	vosotros soys	vous êtes
	aquellos son	ils sont
Deuxième variation	se tu	sois
	sed vosotros	soyez
	sea aquel	qu'il soit
	sean aquellos	qu'ils soient
Infinitif	ser	être
	siendo	étant

Temps passé

Première variation du temps passé	yo era	j'étais
	tu eras	tu étais
	aquel era	il était
	nosotros eramos	nous étions
	vosotros erais	vous étiez
	aquellos eran	ils étaient
Deuxième variation	yo fuy	je fus
	tu fuyste	tu fus
	aquel fue	il fut
	nosotros fuimos	nous fûmes
	vosotros fuystes	vous fûtes
	aquellos fueron	il furent
Troisième variation	yo he sido	j'ai été
	tu has sido	tu as été
	aquel ha sido	il a été
	nosotros hemos sido	nous avons été
	vosotros habeis sido	vous avez été
	aquellos han sido	ils ont été
Quatrième variation	yo habia sido	j'avais été
	tu habia sido	tu avais été
	aquel habia sido	il avait été
	nosotros habiamos sido	nous avions été
	vosotros habiais sido	vous aviez été
	aquellos habian sido	ils avaient été
Cinquième variation	yo hubiera sido	que j'eusse été
	tu hubieras sido	que tu eusses été
	aquel hubiera sido	qu'il eût été
	nosotros hubieramos sido	que nous eussions été
	vosotros hubierades sido	que vous eussiez été
	aquellos hubieran sido	qu'ils eussent été

Sixième variation	yo hubiesse sido tu hubiesses sido aquel hubiesse sido nosotros hubiessemos sido vosotros hubiessedes sido aquellos hubiessen sido	*(comme le précédent)*
Infinitif	Haber sido	Avoir été

Temps futur

Première variation	yo seré tu serás aquel será nosotros seremos vosotros seréis aquellos serán	je serai tu seras il sera nous serons vous serez ils seront
Seconde variation	yo habré sido tu habrás sido aquel habrá sido nosotros habremos sido vosotros habréys sido aquellos habran sido	j'aurai été tu auras été il aura été nous aurons été vous aurez été ils auront été
Troisième variation	yo sea tu seas aquel sea nosotros seamos vosotros seáys aquellos sean	que je sois que tu sois qu'il soit que nous soyons que vous soyez qu'ils soient
Quatrième variation	yo fuere tu fueres aquel fuere nosotros fueremos vosotros fueredes aquellos fueren	*(Ce temps correspond au présent de l'indicatif français précédé de si.)*
Cinquième variation	yo hubiere sido tu hubieres sido aquel hubiere sido nosotros hubieremos sido vosotros hubieredes sido aquellos hubieren sido	*(Ce temps correspond au futur antérieur de l'indicatif français.)*
Sixième variation	yo fuera tu fueras aquel fuera nosotros fueramos vosotros fuerades aquellos fueran	que je fusse que tu fusses qu'il fût que nous fussions qne vous fussiez qu'ils fussent

Septième variation	yo fuesse tu fuesses aquel fuesse nosotros fuessemos vosotros fuessedes aquellos fuessen	*(comme le précédent)*
Huitième variation	yo seria tu serias aquel seria nosotros seriamos vosotros seriades aquellos serian	je serais tu serais il serait nous serions vous seriez ils seraient
Neuvième variation	yo haya sido tu hayas sido aquel haya sido nosotros hayamos sido vosotros hayais sido aquellos hayan sido	que j'aie été que tu aies été qu'il ait été qne nous ayons été que vous ayez été qu'ils aient été
Infinitif	Haber de ser	Devoir être

Chapitre XX

Comment on doit enseigner à compter au muet.

Nous avons mis les listes de verbes qui précèdent afin que le muet voie souvent, lise et apprenne par cœur tous ces verbes dont on lui fera également connaître la signification. Mais cela ne devra pas empêcher de continuer à enseigner d'autres matières. Il n'est pas nécessaire de savoir tout ce qui précède pour pousser plus avant. Ainsi le moment est venu d'apprendre à notre élève à compter et il l'apprendra de lui-même en se livrant à ce double exercice qui consiste à étudier les noms des nombres en même temps que les caractères graphiques correspondants :

Un	1	Cinq	5
Deux	2	Six	6
Trois	3	Sept.	7
Quatre	4	Huit.	8

Neuf	9
Dix	10
Onze	11
Douze	12
Treize	13
Quatorze	14
Quinze	15
Seize	16
Dix-sept	17
Dix-huit	18
Dix-neuf	19
Vingt	20
Vingt-et-un	21
Vingt-deux	22
Vingt-trois	23
Vingt-quatre	24
Vingt-cinq	25
Vingt-six	26
Vingt-sept	27
Vingt-huit	28
Vingt-neuf	29
Trente	30
Trente-et-un	31
Trente-deux	32
Trente-trois	33
Trente-quatre	34
Trente-cinq	35
Trente-six	36
Trente-sept	37
Trente-huit	38
Trente-neuf	39
Quarante	40
Quarante-et-un	41
Quarante-deux	42
Quarante-trois	43
Quarante-quatre	44
Quarante-cinq	45
Quarante-six	46
Quarante-sept	47
Quarante-huit	48
Quarante-neuf	49
Cinquante	50
Cinquante-et-un	51
Cinquante-deux	52
Cinquante-trois	53
Cinquante-quatre	54
Cinquante-cinq	55
Cinquante-six	56
Cinquante-sept	57
Cinquante-huit	58
Cinquante-neuf	59
Soixante	60
Soixante-et-un	61
Soixante-deux	62
Soixante-trois	63
Soixante-quatre	64
Soixante-cinq	65
Soixante-six	66
Soixante-sept	67
Soixante-huit	68
Soixante-neuf	69
Soixante-dix	70
Soixante-et-onze	71
Soixante-douze	72
Soixante-treize	73
Soixante-quatorze	74
Soixante-quinze	75
Soixante-seize	76
Soixante-dix-sept	77
Soixante-dix-huit	78
Soixante-dix-neuf	79
Quatre-vingt	80
Quatre-vingt-un	81
Quatre-vingt-deux	82
Quatre-vingt-trois	83
Quatre-vingt-quatre	84
Quatre-vingt-cinq	85
Quatre-vingt-six	86
Quatre-vingt-sept	87
Quatre-vingt-huit	88
Quatre-vingt-neuf	89
Quatre-vingt-dix	90
Quatre-ving -onze	91
Quatre-vingt-douze	92
Quatre-vingt-treize	93
Quatre-vingt-quatorze	94
Quatre-vingt-quinze	95
Quatre-vingt-seize	96
Quatre-vingt-dix-sept	97
Quatre-vingt-dix-huit	98
Quatre-vingt-dix-neuf	99
Cent	100

Ceci appris, c'est-à-dire quand le muet saura bien les noms de nombres et les chiffres, on lui en fera connaître pratique-

ment la valeur. Pour cela on se servira de pois. On lui en mettra sous les yeux un certain nombre, et on lui désignera sur le livre, le chiffre qui exprime cette quantité. Cet exercice devra être continué jusqu'à ce que l'élève soit en état de représenter par le nombre de pois voulu, le chiffre qu'on lui montrera. Ce résultat obtenu, on lui apprendra à compter de la façon suivante :

Deux fois	1	font	2	Six fois	1	font	6
— —	2	—	4	— —	2	—	12
— —	3	—	6	— —	3	—	18
— —	4	—	8	— —	4	—	24
— —	5	—	10	— —	5	—	30
— —	6	—	12	— —	6	—	36
— —	7	—	14	— —	7	—	42
— —	8	—	16	— —	8	—	48
— —	9	—	18	— —	9	—	54
— —	10	—	20	— —	10	—	60
Trois fois	1	font	3	Sept fois	1	—	7
— —	2	—	6	— —	2	—	14
— —	3	—	9	— —	3	—	21
— —	4	—	12	— —	4	—	28
— —	5	—	15	— —	5	—	35
— —	6	—	18	— —	6	—	42
— —	7	—	21	— —	7	—	49
— —	8	—	24	— —	8	—	56
— —	9	—	27	— —	9	—	63
— —	10	—	30	— —	10	—	70
Quatre fois	1	font	4	Huit fois	1	font	8
— —	2	—	8	— —	2	—	16
— —	3	—	12	— —	3	—	24
— —	4	—	16	— —	4	—	32
— —	5	—	20	— —	5	—	40
— —	6	—	24	— —	6	—	48
— —	7	—	28	— —	7	—	56
— —	8	—	32	— —	8	—	64
— —	9	—	36	— —	9	—	72
— —	10	—	40	— —	10	—	80
Cinq fois	1	font	5	Neuf fois	1	font	9
— —	2	—	10	— —	2	—	18
— —	3	—	15	— —	3	—	27
— —	4	—	20	— —	4	—	36
— —	5	—	25	— —	5	—	45
— —	6	—	30	— —	6	—	54
— —	7	—	35	— —	7	—	63
— —	8	—	40	— —	8	—	72
— —	9	—	45	— —	9	—	81
— —	10	—	50	— —	10	—	90

Dix	fois	1	font	10
—	—	2	—	20
—	—	3	—	30
—	—	4	—	40
—	—	5	—	50
—	—	6	—	60
—	—	7	—	70
—	—	8	—	80
—	—	9	—	90
—	—	10	—	100

Comme calcul, cela suffira tant que l'élève ne saura pas bien parler et comprendre. Quand il sera plus avancé, il pourra apprendre comme tout le monde, les règles de l'arithmétique.

Chapitre XXI

Comment on doit donner au muet la notion des contrastes.

Les mots exprimant des idées opposées comme *grand* et *petit*, *haut* et *bas*, *large* et *étroit*, *long* et *court*, *froid* et *chaud*, *clair* et *obscur*, *bon* et *mauvais*, *lourd* et *léger*, doivent être enseignés au muet de façon à ce qu'il puisse, non seulement les prononcer, mais aussi en comprendre le sens. De même, pour les couleurs, on lui présentera des objets semblables, et dont toute la différence portera sur la couleur, afin que l'enfant puisse comprendre ce qu'il dit. On continuera en enseignant à l'élève à distinguer parmi quelques objets ayant entre eux beaucoup de ressemblance, un point par lequel ces objets diffèrent. Pour cela, on prendra comme exemple, les deux premières choses de même nature qui se trouveront sous la main, et on demandera à l'enfant sur quoi porte la différence entre ces deux objets. Comme la première fois, il ne pourra répondre à la question, ne l'ayant pas comprise, on devra l'aider et même répondre pour lui. Avec la

main, le maître lui expliquera en quoi les deux objets diffèrent. Si, par exemple, il s'agit de deux livres de grandeur différente, il faudra lui dire, en montrant le plus grand : celui-ci est plus grand. On prendra ensuite deux rubans semblables, mais d'inégale longueur, et l'on demandera à l'enfant en quoi ils diffèrent. Si l'on voit que celui-ci soit embarrassé pour répondre, on lui fait remarquer, en mesurant les deux rubans sous ses yeux, que l'un est plus long que l'autre; on le lui dit même, dans le cas où il ne parviendrait pas seul à exprimer la différence. Puis on prend deux nouveaux objets remplissant les mêmes conditions que les précédents et on renouvelle l'expérience. Si à cette seconde épreuve, le muet ne fait pas une réponse satisfaisante, c'est qu'il est très peu intelligent, et, dans ce cas, on répète l'exercice jusqu'à ce qu'il ait compris.

Cela fait, on montrera à l'élève deux objets de même dimension, mais de couleurs différentes, et on procédera par interrogations, comme précédemment, mais en lui faisant remarquer que, cette fois, les objets sont de même grandeur. Au risque de le voir se tromper, on le laissera repondre ; ou il dira : « Cet objet est vert et celui-là est jaune, » ou bien, et comme s'il s'agissait des objets montrés tout d'abord : « celui-ci est plus long, ou l'un est plus long que l'autre. » Dans ce dernier cas, on lui montrera son erreur en lui faisant constater, de visu, que les deux objets sont de même dimension. Si cela ne suffit pas à le lui faire comprendre, on lui dira alors : la différence consiste en ce que « celui-ci est vert et celui-là est jaune. » On répètera ensuite la même question, et il ne pourra, dès lors, que bien répondre. Le moment est venu maintenant de soumettre l'élève à de nouvelles épreuves, en prenant comme exemples des objets de même nature, mais dans lesquels existeront toutes les différences déjà signalées dans les autres ; et ces exercices devront être répétés jusqu'à ce que l'on obtienne des réponses tout à fait satisfaisantes.

Ce résutat obtenu, on mettra sous les yeux du muet des objets *absolument* semblables, comme deux assiettes, deux chandeliers, et, dans ce cas, sa réponse devra être que « les

deux objets ne diffèrent en rien. » Il existe, en effet, des objets n'ayant entre eux aucune différence; mais si l'enfant en signalait une (ce qui pourrait arriver, car il aura peut-être compris que les réponses apprises conviennent à toutes les questions), on lui démontrerait qu'il se trompe, que les choses dont il s'agit sont absolument semblables, et on le lui ferait constater.

Cette leçon est facile et il est nécessaire qu'elle soit bien comprise du muet, car elle est le fondement du langage et sert à faire comprendre que les mots sont faits pour exprimer des pensées. Aussi devra-t-on faire intervenir souvent ce genre d'interrogations, et s'il s'agit d'objets entre lesquels le sens de la vue ne puisse découvrir une différence, que le maître oblige son élève à prendre ces objets entre ses mains et à les soupeser, cela l'habituera à se rendre compte des choses et à observer.

Chapitre XXII

Comment on doit amener le muet à la pratique de la conversation.

Ainsi qu'on vient de le voir, la langue maternelle est enseignée par démonstration, c'est-à-dire que l'enfant reconnaît, dans ce qu'on lui dit, l'expression des actions qu'il a faites ou vu faire. Aussi pour que le muet devienne capable de comprendre toutes choses, sera-t-il très important de lui demander, tous les soirs, le compte rendu de ce qu'il aura fait dans la journée. Pour cela, comme il est à peu près sûr que l'élève ne saisira pas, tout d'abord, ce qu'on lui demande, le maître devra se faire comprendre au moyen de questions qui renferment, en quelque sorte, la réponse. Si l'on sait, par exemple, ce que l'enfant a fait dans la journée, étant donné que ce dernier connaît déjà les noms des choses et sait com-

ment on exprime les actions, il doit forcément reconnaître que la question qu'on lui adresse a pour but de lui faire répondre telle ou telle chose, en employant tels ou tels mots, grâce auxquels il nous fera connaître ce que nous désirons apprendre de lui, et ce qu'il voudra nous dire. A cet effet, on aura soin d'employer les formules usitées dans notre langue castillane : Que fais-tu maintenant? — Quand as-tu fait cela?... si l'élève ne sait pas répondre, on répondra pour lui : « Maintenant, je lis, ou j'écris, ou je joue... etc. » de même qu'on lui dira : « Je ne fais rien, » si c'est le cas, afin de lui faire bien comprendre qu'il n'est pas toujours obligé de dire qu'il fait quelque chose. On lui demandera encore d'où il vient, où il va, pourquoi, quand, qu'est-ce qu'il veut?... et ainsi de suite d'après les circonstances, mais en ayant toujours soin, comme nous l'avons déjà dit, de l'interroger de façon à pouvoir répondre pour lui, ou tout au moins lui venir en aide, le cas échéant, et cela, jusqu'à ce qu'il soit assez rompu à ces exercices pour pouvoir répondre lui-même d'une façon satisfaisante.

Comme par cette leçon nous nous proposons de mettre le muet en état de pouvoir converser, il est nécessaire de lui bien enseigner la variété des termes employés pour distinguer des choses très ressemblantes, de lui faire remarquer, par exemple, la différence qui existe entre *promener*, *marcher* et *courir*. Ces trois mots expriment une même action accomplie avec plus ou moins de hâte, circonstance qui motive l'emploi de l'une ou l'autre de ces expressions.

Quand on aura donné à l'enfant toutes ces explications, on lui demandera en quoi ces mots diffèrent en lui faisant accomplir l'action exprimée par chacun d'eux. On fera de même pour les verbes *aller* et *venir*, l'un signifiant qu'on s'éloigne, l'autre qu'on s'approche de l'interlocuteur; *danser* et *sauter*, dans le premier cas, les jambes et les bras sont en mouvement et les mains battent la mesure, tandis que pour sauter, seule la partie inférieure des jambes, à partir du genou, est en mouvement. *Prendre* et *atteindre*, ce dernier s'emploie quand il s'agit d'un objet élevé, l'autre pour une chose qui est à

portée de la main. On devra aussi apprendre à l'élève que *atteindre* signifie encore *rejoindre* quelqu'un que l'on poursuit, et que *prendre* signifie quelquefois *garder*. Nous ferons les mêmes recommandations pour *ouvrir* et *fermer* et d'autres encore qui expriment des actions si ressemblantes que le sourd-muet pourrait parfaitement s'y tromper.

Chapitre XXIII

Dans quels livres le muet devra lire pour s'instruire ; y a-t-il des règles assez sûres que l'on puisse lui faire connaître pour qu'il arrive à comprendre ce que l'on dit, par le mouvement des lèvres.

Quand le muet connaîtra bien tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici, le moment sera venu de lui mettre des livres entre les mains. On devra choisir, à cet effet, des ouvrages qui ne traitent pas de sujets trop élevés ou trop difficiles, mais bien de choses simples et faciles. A mesure que l'élève lira, on lui demandera d'expliquer ce qu'il lit, et s'il est embarassé on viendra à son secours. S'il se présente des noms exprimant les passions de l'âme, ce sera l'occasion de mettre à profit les conseils que nous avons donnés à ce sujet dans l'un des chapitres qui précèdent. On pourra également obliger l'enfant à répondre par écrit à des questions écrites, mais en ayant toujours grand soin de ne lui demander que des choses qu'il connaît. Ce que nous nous proposons d'obtenir par cette leçon, c'est que le muet parvienne à suivre une longue conversation, à pouvoir employer des qualificatifs, à parler espagnol enfin ; et à mesure qu'il apprendra des mots nouveaux, il apprendra également à les employer comme il a déjà fait pour d'autres. S'il se trompe, soit qu'il omette quelque conjonction, soit qu'il confonde les genres ou les temps, le maître

devra le reprendre, non seulement par signes, mais aussi par écrit. En procédant ainsi, on arrivera insensiblement à graduer les lectures et les conversations, tout en suivant le développement intellectuel de l'élève.

Les muets peuvent-ils, au mouvement des lèvres, comprendre ce qu'on leur dit? — Outre que ce n'est point là un enseignement nécessaire, ce serait surtout une chose très difficile à enseigner, car, bien qu'il semble, tout d'abord, que cela puisse constituer un art spécial avec des règles précises, il ne faut point s'imaginer que le muet comprendra tout le monde, et c'est tout au plus si ce moyen lui permettra de comprendre son maître. En effet, quand nous parlons, nous prononçons les sons que représentent les lettres, en exécutant certains mouvements de la bouche que le muet connaît déjà. Il sait également les différences qui existent entre ces mouvements qui, pour la plupart, viennent de la langue, ainsi que nous l'avons déjà dit. Or, pour lire sur la bouche de celui qui lui parle, le muet aura besoin de voir la formation de chaque lettre, tout comme il la voit dans la main, quand on lui parle par signes. Dans ce dernier cas, il comprend au mouvement des doigts, ceux-ci, en effet, formant chaque lettre qu'il peut ainsi voir et lire. Mais ce serait être bien exigeant que d'obliger toutes les personnes qui parleraient au muet, à ouvrir démesurément la bouche, car ce n'est pas ainsi que l'on parle, et dans la conversation ordinaire, nous n'ouvrons pas la bouche au point de faire voir les différents mouvements qu'exécute la langue. Et cependant, le muet ne pourra comprendre que s'il les voit, puisqu'ils doivent lui tenir lieu de lettres; de plus, comme il voudra s'exprimer de la même façon que ceux qui lui parlent, il contractera l'habitude de prononcer en grimaçant, chose absolument disgracieuse. D'un autre côté, peut-on s'en tenir à la seule action des lèvres? Non, assurément, car c'est une chose qui ne peut être enseignée. On sait bien, il est vrai, que nombre de muets sont arrivés à comprendre par les mouvements des lèvres, mais ce résultat est dû uniquement à leur attention extraordinaire et nullement aux leçons d'un maître. Et notre opinion s'ap-

puie sur ce fait qui en prouve toute la justesse. c'est que ceux qui sont arrivés à comprendre ainsi, n'ont eu pour cela d'autre maître qne la nécessité secondée par la nature. La nature, en effet, supplée à l'absence d'un sens en donnant plus de finesse aux sens qui restent, et c'est ce qui a lieu chez le muet ; du reste, il est invraisemblable que le résultat dont nous parlons puisse être obtenu par un professeur, car, de même qu'une personne ne peut enseigner à une autre, à lire des lettres qu'elle-même ne sait lire, de même ne pourra-t-on donner au muet des règles pour l'amener à comprendre les mouvements des lèvres, alors qu'on se trouve soi-même dans l'impossibilité de comprendre ces mouvements chez ceux qui vous parlent. D'où nous sommes amenés à conclure qu'il n'existe pas de règles sûres pour enseigner au muet à comprendre la parole au mouvement des lèvres. Et si quelqu'un prenait l'engagement d'obtenir ce résultat et y parvenait, c'est que celui-là aurait compté, non pas sur son habileté personnelle, mais bien sur celle de son élève, et en s'attribuant l'honneur de ce succès, il en frusterait le muet qui, seul, à le droit de le revendiquer. Mais, en voyant celui-ci parler, lire, écrire et, en même temps, comprendre bien des choses au mouvement des lèvres, le public se persuadera facilement que tout cela a été enseigné, et le maître voudra en avoir tout le mérite. Cependant, bien que l'intelligence humaine produise des merveilles, comme de faire parler les muets, par exemple, — chose qui semble tenir du miracle quand l'ouïe et la vue font défaut — on ne peut espérer qu'il existe des règles sûres et suffisantes pour remplacer l'un de ces deux sens. Nous avons prouvé, en effet, que les yeux n'arrivent pas à distinguer les mouvements de la langue, si ce n'est quand on ouvre la bouche d'une façon difforme, et tout à fait désagréable à voir. Aussi doit-on attribuer à la force d'attention spéciale aux sourds-muets, la possibilité, pour eux, d'arriver sous ce rapport, à un résultat que nous-mêmes entendants ne pouvons atteindre.

Pour compléter ce sujet et terminer ce livre, nous allons appuyer notre opinion sur celle de Lactantius Firmianus qui

s'exprime de la façon suivante: La langue, dans l'intérieur de la bouche, transforme par ses mouvements, la voix en paroles qui servent d'interprètes à l'âme. Mais la langue ne peut remplir ce rôle sans le secours des dents, des lèvres et du palais. Ceci explique pourquoi les petits enfants ne peuvent parler jusqu'à ce qu'ils aient des dents, de même que les vieillards sans dents prononcent mal. Par conséquent, il reste établi que ce n'est pas la langue seule qui forme les paroles, et qu'elle n'y arrive qu'en se servant du palais, des lèvres et des dents. Nécessairement pour comprendre la parole par ces mouvements, nons aurions besoin de les voir, nous qui ne sommes pas secondés par la nature comme les muets. Et, même pour ces derniers, lorsqu'ils parviennent à comprendre, ce n'est pas avec une sûreté suffisante pour leur permettre de suivre un raisonnement ou une conversation; ce sont seulement les termes usuels et ordinaires, si fréquemment employés, que les muets saisissent, sans avoir même besoin pour cela, de voir tous les mouvements qui les forment. Ils se rendent également compte du sujet d'une conversation; pour cela, ils observent les actions de la personne qui parle, la personne elle-même, l'endroit et le moment où la conversation a lieu.

D'après ce que nous venons de voir, il résulte donc que le muet, dans son propre intérêt, pour arriver à comprendre la parole au mouvement des lèvres devra se servir à lui-même de maître, en usant des ressources que lui fournit sa grande force d'attention et son raisonnement, comme l'ont déjà fait quelques-uns sans avoir jamais reçu de leçons pour cela. Nous allons maintenant terminer cet Art, puisque ce que nous avons écrit suffit à prouver que le sourd-muet ne doit pas être considéré comme un être incapable de parler et de réfléchir, mais bien comme un sourd capable d'apprendre les langues et les sciences. Et tout ce que l'on peut mettre à la disposition de l'élève et du maître, pour atteindre ce but, est contenu dans les règles que nous avons posées dans cet ouvrage.

Nous n'avons pas cru devoir mettre de règle pour les ad-

jectifs, à cause du grand nombre d'exceptions, trop longues à énumérer, et qui auraient pu faire naître la confusion, chose que nous voulions éviter avec un soin tout particulier. Il ne faut pas, en effet, que le muet soit embarrassé, mais bien qu'il puisse parler sans hésitation, ce que ne peuvent faire les personnes qui apprennent des langues ayant beaucoup de règles, comme le latin et le grec. C'est pourquoi nous nous en reposons sur l'usage pour faire connaître à notre élève les adjectifs que l'on met pour qualifier les noms.

Pour lui enseigner à compter, on emploiera le moyen ordinaire, et quand l'enfant connaîtra les nombres jusqu'à cent (comme nous l'avons déjà dit) il apprendra de la même façon jusqu'au dernier nombre, et toutes les règles de l'arithmétique.

Quant à l'écriture, on pourra commencer à l'enseigner au muet dès qu'il saura lire. Pour accélérer ses progrès, et comme on le fait avec tout commençant, il serait bon de lui faire faire pendant longtemps les lettres: *III*, *m*, *m*, *o*, *o*. Toutes les lettres de notre alphabet, en effet, sont formées, soit par une ligne, soit par un cercle bien tracés; il en est cependant quelques-unes qui ne comportent qu'un demi-cercle mais il est évident que cela ne constituera pas une difficulté car si l'on sait bien faire un cercle entier, on saura en faire un demi.

FIN DE

L'ART POUR ENSEIGNER A PARLER AUX MUETS

TRAITÉ DES CHIFFRES

Comment on pourra lire un document chiffré sans avoir la clé, et ce qu'il suffit de faire pour en empêcher la lecture.

Après avoir si longuement parlé des lettres, et à cause de l'affinité qui existe entre elles et les chiffres, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de nous occuper un peu de ces derniers. Aussi, quoique brièvement, allons-nous essayer de traiter ce sujet de façon à ce que lecteur en puisse tirer quelque profit, à l'encontre de l'abbé Tritemius et de Jean Baptiste Porta qui, en cette matière comme en bien d'autres, ont fait preuve d'un esprit remarquable, mais dont les travaux sur ce sujet ont beaucoup plus servi à faire ressortir cet esprit qu'à enseigner l'usage des chiffres.

Toutes les qualités d'un bon chiffre se réduisent à deux qui sont : la facilité de chiffrer et de déchiffrer pour celui qui a la clé, et l'impossibilité de le faire pour celui qui ne l'a pas. Or, on ne peut employer l'un des nombreux types de chiffres donnés par les deux auteurs dont nous venons de parler, car, il est de toute évidence que celui qui s'en servirait comme d'une écriture secrète manquerait son but puisqu'il suffirait d'avoir le livre pour pouvoir la lire. D'un autre côté, si on ne veut user d'aucun de ces modèles, la seule préoccupation de les éviter tous constituera, tant ils sont nombreux dans ces deux volumes, un immense travail. De plus, on ne peut se fier aux chiffres dont le secret repose uniquement dans le troc des caractères, pas plus qu'à ceux que l'imagination peut inventer dans ce genre ; ils sont tous faciles à lire, et nous en enseignerons le moyen, alors même qu'ils se compliqueraient de noms propres de personnes, de provinces ou de villes ; puis, nous indiquerons également la manière de les rendre obscurs et impossibles à comprendre en les étudiant.

Tout d'abord, nous ferons observer qu'un écrit chiffré, qui ne comporte qu'une, deux ou trois lignes seulement, est indéchiffrable, quel que soit le genre des chiffres, si toutes

les lettres sont changées, car un si petit nombre de mots renfermera difficilement une quantité suffisante des éléments que l'on a besoin de remarquer pour arriver à comprendre. Aussi faut-il au moins sept à huit lignes ; du reste, plus il y en aura, plus il sera facile de déchiffrer. Dans huit lignes traitant n'importe quel sujet seront renfermées certainement les vingt-deux lettres que nous employons et par suite les caractères différents employés ; on devra compter ceux-ci, et, s'il en manquait quelqu'un, ce serait X ou Z, peut-être même les deux, parce que ce sont les lettres qui servent le moins. Cela dit, nous ferons remarquer que toutes les lettres par lesquelles se terminent les mots ne peuvent être que l'une des douze suivantes : *a*, *d*, *e*, *i*, *l*, *n*, *o*, *r*, *s*, *u*, *x*, *z*, et *u* final est excessivement rare. L'*y* également se voit souvent à la fin des mots, mais comme c'est surtout seul qu'il est employé [*y* (et)], il est facile de reconnaître le caractère qui le représente et de le distinguer de A et de O (ou) qu'on emploie aussi isolés, mais qui sont d'un usage beaucoup moins fréquent.

Si nous recommandons de porter l'attention sur les lettres qui, seules, peuvent être employées comme finales, c'est pour arriver plus facilement à les connaître ; grâce, en effet, à cette façon de procéder par élimination, on saura déjà qu'aucune des lettres *b*, *c*, *f*, *h*, *m*, *p*, *q*, *t*, ne peut figurer à la fin des mots. Ensuite on s'occupera de chercher les cinq caractères qui reviennent le plus fréquemment, ce seront les cinq voyelles, et celles-ci doivent se trouver au commencement de chaque mot. En effet, généralement la première ou la seconde lettre d'un mot est une voyelle, rarement la troisième mais quand cela est, infailliblement la lettre qui précède est *l* ou *r* et la première du mot l'une des sept suivantes : *b* *c*, *d*, *f*, *g*, *p*, *t* ; car ainsi que nous l'avons déjà dit, quand la troisième lettre d'un mot est une voyelle, les deux qui précèdent doivent être des consonnes ; d'un autre côté, deux consonnes ne peuvent s'unir que dans les conditions que nous venons d'énoncer, et encore parmi les sept lettres citées y en a-t-il deux, *d* et *t*, qui ne s'unissent qu'à *r*, tandis que

les cinq autres prennent également *l* et *r* ; le *c* se joint encore à *h* pour faire *cha*, *che*, *chi*, *cho*, *chu*.

Tous les caractères les plus employés doivent donc, avons-nous dit, se réduire à cinq que l'on trouvera spécialement comme première ou deuxième lettre de chaque mot : ce seront les voyelles. Après avoir trouvé ces cinq caractères, pour savoir quelle voyelle chacun d'eux représente, on cherchera parmi les mots chiffrés *un groupe de trois lettres*. Les deux dernières lettres du groupe sont-elles de celles que nous considérons comme voyelles, forcément le mot sera « *que* » ; cela pourrait, il est vrai, signifier aussi bien « *fue* » mais nous saurons vite à quoi nous en tenir, car, dans huit lignes le premier de ces mots se trouvera certainement écrit plusieurs fois, tandis que l'autre se présente beaucoup moins souvent. Ce point acquis on saura donc que la première de ces voyelles est *u* et la deuxième *e* ; en même temps on aura aussi trouvé le *q*.

Les autres mots très usités et ne comportant que trois lettres seront : *con*, (*avec*), *dos*, (*deux*), *las*, *los*, (*les*) *mas*, (*plus*) *por* (*par*), *sin* (*sans*), *son* (*sont*), aucun n'a deux voyelles, mais une seulement qui est la lettre du milieu. Il y a les plus grandes probabilités pour que cette voyelle soit *o* car elle se trouve beaucoup plus souvent que *a* au milieu des mots de trois lettres, comme : *con*, *dos*, *por*, *son*, *los*. Si le premier des trois caractères est un de ceux qui ne figurent jamais à la fin des mots, ce sera *p* ou *c*, et le mot *por* ou *con*, si c'est au contraire un de ceux que l'on trouve parmi les lettres finales, le mot sera *los* ou *son*. Au cas où il se présenterait deux de ces groupes commençant et finisant par les mêmes signes et dont toute la différence porterait sur le le caractère du milieu, l'un signifiera « *las* » et l'autre « *los* » Ces deux mots, en effet, commencent l'un et l'autre par *l* et finissent par *s*, et diffèrent seulement en ce que le premier prend un *a* et le second un *o*. *A* sera facile à reconnaître parce qu'il se présente plus souvent que *o*.

S'il s'agit d'un groupe de quatre lettres dont les deux du milieu seront *u* et *e* (que l'on a déjà appris à connaître avec « *que* »)

cela voudra dire « *pues* ». Si dans les quatre lettres au lieu de deux voyelles placées au milieu, il y a la même voyelle répétée deux fois et occupant la deuxième et la dernière place, le mot ainsi représenté sera « *para* » (pour), ou « *como* » (comme), si c'est *para*, on n'aura pas de peine à le voir à cause de *a* qui, plus fréquemment employé que *o*, sera vite reconnu.

Tous les groupes n'ayant que deux caractères forment une syllabe, et par suite, l'un des caractères doit être une voyelle comme dans : *la* (la), *le* (lui), *lo* (le), *al* (au), *el* (le), *si* (si), *se* (se), *es* (est), *me* (me), *mi* (moi), *de* (de), *en* (en), *no* (non), ne pas), *un* (un), *ni* (ni), *yo* (je). Parmi ces syllabes, la plus employée est *la*. On devra donc trouver *a* joint à une autre lettre ; placé après ce sera *la*, placé avant *al*. Quand le signe de *l* sera le second et que ce ne sera pas celui de *a* qui précèdera, le mot cherché sera *el*. Ceci nous fixe sur ces deux caractères, mais il y a encore une particularité qui fait trouver *e* : c'est un caractère qui se présente plus souvent que tous les autres dans les syllabes de deux lettres ; il concourt en effet, à la formation de ces sept si usitées : *de*, *el*, *es*, *en* *le*, *me*, *se*. Quand *e* précèdera la consonne, cela voudra dire *el*, *es*, *en*, et quand il la suivra *de*, *le*, *me*, *se*.

On continuera ainsi pour arriver à connaître toutes lettres et à déchiffrer les mots plus longs. On s'assurera en même temps qu'on ne s'est point trompé sur les caractères représentant les voyelles et les consonnes. Nous devons encore faire remarquer que s'il se présente des caractères doubles cela représentera, le plus souvent, deux *ll*, deux *ff* et deux *rr*, et la lettre qui suivra sera une voyelle.

Pour arriver à déchiffrer plus facilement les caractères, on devra tenir compte de ce que, parmi les lettres de notre alphabet, il en est plusieurs qui ne se lient ni ne s'unissent point avec les autres ; ceci s'applique surtout aux consonnes que l'on voit s'unir rarement dans une *même syllabe;* ainsi, à la suite de ces neuf *h*, *l*, *m*, *n*, *q*, *r*, *s*, *t*, *z*, on ne trouve jamais qu'une voyelle. De cette façon, on saura qu'après chacun des autres caractères il devra y avoir ou une voyelle ou des lettres susceptibles de se lier entre elles.

Avec toutes les règles que nous venons de donner ici, il faudrait avoir l'esprit bien borné pour ne point arriver à lire un document chiffré, dont le chiffre n'aurait, comme nous l'avons dit, d'autre secret que le troc des caractères. Au cas où il se trouverait aussi des signes exprimant des noms propres de personnes, de villes ou de provinces, on devrait rechercher combien il y a de caractères en plus des vingt-deux qui servent à représenter les vingt-deux lettres. Ce travail sera d'autant plus facile à faire que ces caractères spéciaux se présenteront nécessairement beaucoup plus rarement que les autres. Et quand on sera arrivé à lire, il sera facile, d'après le sujet traité, d'établir les noms propres.

C'est ainsi que se traduit, comme l'expérience l'a souvent démontré, tout chiffre qui n'est établi que sur le troc des caractères. Cependant, en y apportant un peu plus de soin, il est facile d'éviter cet inconvénient, et ceux qui auront à se servir de l'écriture chiffrée pourront être sûrs qu'ils la rendront indéchiffrable, en augmentant les difficultés pour trouver les points de repère qui livrent la clé du chiffre. Il suffira pour cela de donner à chaque voyelle trois ou quatre caractères différents et de se servir de tous. Pour les groupes de deux ou trois lettres formant une seule syllabe comme *con*, *por*, *los*, *son*, etc..., nous mettrons plus de caractères qu'ils n'en comportent en y faisant entrer deux ou quatre *o*. De cette façon quand on cherchera les mots courts, rien ne les fera découvrir, puisqu'ils auront le même aspect que les autres et seront confondus avec eux. Il sera bon aussi de faire quelques caractères qui ne servent à rien, dans le seul but de provoquer la confusion ; de mettre parfois des lettres doubles comme deux *ll*, deux *rr*, deux *ff*, là où il n'en faudra qu'une, cela rendra les erreurs plus faciles.

En faisant ainsi, on rendra impossible la lecture de ce qui sera écrit avec ce genre de chiffres qui sont, sinon ingénieux, tout au moins très pratiques et assez difficultueux.

FIN DU TRAITÉ DES CHIFFRES

TRAITÉ DE LANGUE GRECQUE

Nombre de gens ignorent la langue grecque, faute d'avoir essayé d'apprendre à la lire, car, pour celui qui entend le nom des lettres de l'alphabet grec, la chose semble hérissée de difficultés ; c'est cependant si facile que, toute personne qui voudra bien faire attention à ce que nous dirons ici, y parviendra en deux jours. Les écoles, où l'on apprend aux enfants la lecture des langues romane et latine, pourront tirer de ceci quelque profit pour enseigner aussi à leurs élèves à lire le grec. Du reste, il n'est pas absolument nécessaire de connaître cette langue pour l'enseigner, pas plus qu'il n'est indispensable que ceux qui enseignent le latin soient des latins ; c'est même extraordinaire quand ils le sont, et on n'en atteint pas moins le but visé. Assurément, à cause de l'accentuation tonique, il serait bien préférable que les maîtres connussent les langues, mais on remédie à ce défaut au moyen de la grammaire qui, entre autres choses, apprend quand une syllabe est longue ou brève. Si on enseignait aux enfants à lire la langue grecque au moyen de la grammaire, comme on fait pour le latin, ils pourraient en même temps apprendre les deux grammaires et se dispenser d'avoir plus tard un maître spécial de grec. N'est-il pas regrettable en effet que les étudiants, quand arrive pour eux l'époque où le temps est si précieux, en gaspillent et en perdent une partie pour apprendre l'alphabet grec et épeler, occupation fastidieuse et qui convient peu à leur âge, alors qu'il est si facile d'enseigner à lire cette langue, comme nous nous proposons de le démontrer ici.

A cause des grands avantages qu'on en peut retirer sous tous les rapports, il est bon que ceux qui étudient le latin sachent aussi le grec, car on ne peut se contenter des traductions, rarement bien exactes, et dont le moindre défaut est de faire perdre aux expressions leur force et leur élégance, le traducteur se bornant à traduire strictement

chaque mot. A ce propos, Simon Abril cite la traduction qui fut faite en italien du livre de Célestina, dans lequel se trouve cette locution si usitée : *Tomo las calças de Villadiego*, que nous employons pour dire : *Il s'enfuit*, et qui fut traduite : *Piglio le calce di Villa Jacobo*, le traducteur avait compris : *Il vola les chausses à un individu qui s'appelait Villa Diego.* C'est sur des faits de ce genre que cet auteur s'appuie pour recommander instamment à ceux qui veulent s'occuper de lettres d'apprendre la langue grecque. Il existe tant d'ouvrages en grec, traitant de toutes les matières et dus à des écrivains si remarquables ! Au risque de paraître trop prolixe, nous ne pouvons nous dispenser d'en citer ici quelques-uns, pour que l'on se rende compte de ce que l'on perd par négligence, et qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir. Alors même que ces œuvres seraient traduites, la traduction est rarement aussi fidèle qu'on le désirerait ; d'un autre côté, deux langues d'un génie si différent ne possèdent pas des mots correspondant suffisamment comme sens, pour que l'une puisse rendre exactement toute l'idée exprimée dans l'autre. Enfin, les phrases d'une traduction ne reproduisent pas les nuances telles que les sent celui qui comprend la langue dans laquelle est écrit l'original.

Comme écrivains ayant laissé des ouvrages sur la théologie, nous citerons : saint Denis l'Aréopagite, saint Justin, martyr; saint Athanase, saint Basile, les saints Grégoire Thaumaturge, de Nazianze et de Nicée, saint Jean Chrysostome, saint Epiphane, saints Cyrille d'Alexandrie et de Jérusalem, saint Maxime, saint Jean de Damas, Origène, Clément d'Alexandrie, Théodoret, etc... Sur la philosophie : Platon, Aristote, Théophraste, Alexandre, Ammonius, Simplice, Philon, Thémistius, etc... Sur le droit : l'empereur Justinien, Théophile, et les soixante livres de l'empereur Léon, etc... Sur les mathématiques, l'astrologie et la géographie : Euclide, Archimède, Ptolémée, Proclus, Aratus, Pausanias et Denis, *De situ orbis...*, etc... Sur la médecine : Hippocrate, Galien, Aétius, etc... Sur la rhétorique : Hermogène, Théon, Démétrius de Phalère, Denis Longin. De cette branche sortirent

d'éminents orateurs tels que : Isocrate, Lysias, Démosthène, Eschine, les douze orateurs célèbres, et Aristide, etc. etc... En histoire : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Dion, Arrien, Socrate, Sozomène, Ivonaras, etc... Comme poètes épiques : Orphée, Homère et ses commentateurs, Hésiode avec les siens, Proclus, Apollonius, Callimaque, Nonnus, etc... Comme tragiques et comiques : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane. Comme lyriques : Pindare et Anacréon, etc... Comme grammairiens : Apollonius d'Alexandrie, Lascaris, Chrysoloras, Chalcondylas, etc... Parmi tous ces auteurs il en est quelques-uns qui n'ont pas écrit seulement sur une matière, mais bien sur plusieurs, et en divers ouvrages. En présence de tout cela, qui ne voudra apprendre cette langue de façon à se mettre en état de bien la comprendre sans avoir recours à des intermédiaires qui peuvent en dénaturer le sens ? Surtout quand il est si facile, comme nous allons le prouver dans ce traité, d'apprendre à la lire, ce qui constitue le premier pas à faire dans cette étude.

Si grande est la perfection des lettres latines, ramenées au nom simple que nous leur avons donné, que celui qui les connaîtra pourra lire les grecques en deux jours, sans effort, et en apprenant simplement ce que nous allons dire. Si nous mettons ci-dessous les noms des lettres grecques, c'est uniquement pour satisfaire la curiosité, et parce que malgré tout il est bon de les savoir, quoiqu'ils ne soient d'aucune utilité pour apprendre à lire.

Α α	A a	Αλφα	Alpha
Β β ϐ	B b, V v (1)	Βητα	Bîta (bêta)
Γ γ	G g	Γαμμα	Gamma
Δ δ	D d	Δελτα	Delta
Ε ε	E e	Εψιλον	Epsilon
Ζ ζ	Z z	Ζητα	Zêta
Η η	I i, i long	Ητα	Ita (êta)
Θ θ	TH th	Θητα	Thîta (thêta)
Ι ι	J j	Ιοτα	Iota

(1) V = V et U.

Κ κ	C c	Καππα	Cappa
Λ λ	L l	Λαμβδα	Lambda
Μ μ	M m	Μυ	Mu
Ν ν	N n	Νυ	Nu
Ξ ξ	X x	Ξι	Xi
Ο ο	O o bref	Ομικρον	Omicron
Π ϖ π	P p	Πι	Pi
Ρ ρ	R r	Ρω	Rhô
Σ σς	S s	Σιγμα	Sigma
Τ τ	T t	Ταο (Το)	Tau
Υ υ	Y y	Υπσιλον	Ypsilon
Φ φ	PH ph, F f	Φι	Phi-fi
Χ χ	CH ch	Χι	Chi
Ψ ψ	PS ps	Ψι	Psi
Ω ω	O o long	Ωμεγα	Oméga

Ces lettres ne servent pas avec ces noms, car elles ont le même défaut que nous avons signalé, dans le premier livre, chez les lettres latines. Ce défaut, résidant dans le caractère composé de leurs noms est d'autant plus grave que la partie composante est plus longue. De sorte que les mêmes modifications que l'on a apportées aux lettres latines, pour arriver à les lires, devront être également apportées à celles qui nous occupent. On se servira seulement d'un élément simple et cet élément devra être le premier qui entre dans la composition de chaque lettre, ainsi dans *alpha* ce sera A ; dans *bêta*, B ; dans *gamma*, G ; dans *delta*, D ; dans *lambda*, L ; etc. Aucune d'elles ne sert donc avec le nom qu'elle a et qui est très composé, mais bien avec celui des lettres simples que ces noms représentent. De sorte que pour apprendre à lire le grec rapidement et facilement, tout le secret consiste à ne pas perdre de vue que dans les lettres de cette langue, sauf quelques caractères qui diffèrent, les sons sont exactement les mêmes que les nôtres. Dans notre langue nous écrivons les syllabes et les mots avec les caractères qui représentent les sons que nous voulons exprimer ; nous ferons de même en grec, avec cette seule différence que, au lieu d'employer nos lettres, nous devrons employer les lettres grecques correspondantes ; voici un exemple pour nous

faire mieux comprendre. Soit le nom *delta*. Il est écrit ici en caractères latins et c'est un mot grec qui constitue le nom de la lettre D. Si nous voulons l'écrire en grec, au lieu de ce D, nous mettrons celui-ci : Δ qui est grec, au lieu de *e* : ε ; au lieu de *l* : λ ; au lieu de *t* : τ, et enfin au lieu de *a* : α, ce qui fait : Δελτα, *delta*. C'est toujours un mot grec et il n'y a d'autre différence entre ces deux que celle des caractères, grecs d'un côté, latins de l'autre. Pour écrire de cette dernière façon nous n'avons pas eu besoin des noms des lettres grecques, les nôtres ont suffi et, après avoir écrit avec nos lettres, nous l'avons fait avec les lettres grecques correspondantes. De ces deux alphabets nous allons donc n'en faire qu'un seul, puisque les sons représentés par l'un ou par l'autre sont les mêmes.

A	Α α	R	Ρ ρ
C	Κ κ	S	Σ σ ς
D	Δ δ	T	Τ τ
E	Ε ε	V	Β β ϐ
I	Η η long	I	Ι ι bref
F	Φ φ	L	Λ λ
G	Γ γ	M	Μ μ
N	Ν ν	X	Ξ ξ
O	Ο ο	Y	Υ υ
P	Π ϖ π	Z	Ζ ζ

Les lettres qui occupent la première colonne de ces alphabets sont nos majuscules, et celles qui sont à côté sont les lettres grecques : les majuscules d'abord et, à leur droite, les minuscules. Il n'y a pas, dans cette langue, de son correspondant au *b* espagnol (1), on emploie un son plus doux, aussi ne figure-t-il pas ci-dessus, pas plus que la *voyelle u*, qui ne s'emploie pas isolément, mais seulement unie à O, pour former la diphtongue Ou sur laquelle nous reviendrons quand nous nous occuperons des diphtongues. Pour en revenir au B, il correspond à la consonne espagnole V, et on lui

(1) L'auteur donne à *Bêta*, B, la prononciation du *v* espagnol qui se prononce comme *b* doux. (N. des T.)

donne, en grec, une prononciation tenant le milieu entre le B *latin* et le son formé par les deux lettres *vi*. Le C, dans la langue grecque, n'est jamais employé avec le son qu'il prend chez nous quand il est suivi de *e* ou *i* (ce, ci), mais bien avec le son dur qu'il a devant A, O, U, et équivaut à *k*. Il y a deux I dont le son correspond à *i;* mais tandis que le premier est bref, l'autre Hη, est long et se rapproche un peu du son *e,* ainsi que nous le dit Clenard, grammairien grec. De même cet O, *o*, est bref, et celui-ci Ωω, long. F que représente ce caractère Φ, φ, s'emploie également pour le P aspiré, *ph*, qui trouve son application dans notre langue où les uns écrivent *Phelipe* et d'autres *Felipe* (Philippe) ; nous nous servirons donc de pourΦ représenter le son qui, en espagnol, correspond au son F. En grec, on ne se sert pas de la lettre Q; le C en tient lieu, mais on emploie trois sons qui sont formés chacun par deux des nôtres enfermés dans un caractère unique, ce sont Ψψ = *Ps;* Θθ = *Th;* Xχ = *Ch.* On doit se servir de ces caractères grecs dans le cas où l'on aurait à employer deux de nos lettres, comme *Ps*, *Th*, *Ch*, dont ils représentent la valeur phonétique mais qui ne peuvent être représentées chez nous par un seul caractère. Le X devant *a*, *o*, *u* se prononce comme Jota (J).

Des diphtongues et de leur prononciation

Pour apprendre la prononciation du grec, on doit remarquer tout d'abord que cette langue possède *sept voyelles* que voici, chacune avec ses deux caractères, majuscule et minuscule.

Aα, Eε, Hη, Iι, Υυ, Oο, Ωω.

On appelle *liquides* les quatre suivantes : λ, μ, ν, ρ, et moyennes ces trois β, γ, δ ; il faudra bien faire attention à ces quatorze lettres, pour apprendre à donner aux diphtongues le son qui leur convient comme nous allons le dire bientôt, car l'on ne doit pas prononcer, comme dans le latin. En effet, des deux lettres qui forment la diphtongue on ne doit

faire qu'un son qui tienne des deux, mais surtout de la dernière. Quand les diphtongues grecques ne sont pas surmontées de points, elles ont un son très différent de celui que doivent avoir unies, les deux lettres qui les forment.

Diphtongues

αι, αυ, ει, ευ, οι, ου

La diphtongue Αι se prononce *æ*, et si elle est accentuée ainsi ἀϊ on prononcera *ai*.

Αυ se prononce tantôt *av*, tantôt *af*; on dira *au* quand la diphtongue sera suivie de l'une des quatorze lettres dont nous avons parlé, *v* prend alors le son de la consomme latine qui ressemble à un *b* doux. Ainsi accentuée αϋ on prononcera *ay*.

ει a le son de *i* long, mais surmontée de points cette diphtongue se prononcera *ei*.

ευ se prononce *ev*, *v* étant consonne et ayant la prononciation que nous lui avons donnée tout à l'heure, quand elle sera, comme précédemment, suivie d'une voyelle, d'une liquide ou d'une moyenne. Dans les autres cas on dira : *ef*, et avec des points εϋ = *ey*.

οι a le son de *i* long, et οϊ de *oï*.

ου se prononcera comme l'*u* latin (*ou*); le grec n'a pas de lettre qui, seule, représente ce son et emploie, à cet effet, ces deux *ov*.

οϋ se prononcera *oü*.

Tels sont les différents sons des diphtongues, on devra les étudier d'une façon toute particulière, car la langue grecque s'en sert toutes les fois que deux voyelles sont à côté l'une de l'autre, ce qui arrive beaucoup plus fréquemment qu'en latin.

Prononciation des autres lettres

Cette lettre α se prononce exactement comme *a* latin.

κ comme *c* suivi de *a*, *o*, *u*.

δ comme *d*, doux comme dans les mots *piedad* (piété), *humildad* (humilité), où cette lettre n'a pas la même force que lorsque elle commence les mots.

ε a le même son que *e*.

φ se prononce comme *f*.

γ comme *g*, plus doux cependant, et sa prononciation, quand il est suivi de *a*, *o*, *ou*, ressemble à celle du *g* dans *gana* (*désir*), *goma* (gomme), *gula* (gourmandise). Quand il précède *e* et *i*, la langue doit se recourber vers le milieu du palais comme si nous voulions prononcer le mot *hierno* (gendre), en donnant à *h* quelque chose du son *g*, qui n'est pas, à vrai dire, celui qui se trouve dans notre *ge* ou notre *gi*. Quand il y a deux γγ le premier se prononce *n* comme dans Αγγελος, *Angelos* (messager) ; il garde cette même prononciation devant κ et χ.

ι se prononce comme notre *i*,

λ comme *l*,

μ comme *m*,

ν comme *n*,

ο comme *o*,

π comme *p*, mais devant μ (m) il prendra le son de *b*, comme εμπειρος *embiros* (expérimenté).

ρ se prononce comme *r*,

σ comme *s*,

τ comme *t*

β comme *v*, consonne dont nous avons déjà parlé.

ξ comme notre *x*, a la valeur de *cs* et sa prononciation tiendra des deux sons, mais sans les lier cependant aussi étroitement que nous le faisons nous-mêmes.

υ correspond à *y*,

ς à *z* mais plus doux, par exemple comme *c* dans *ci*.

Quand on connaîtra bien toutes ces prononciations on saura lire le grec, pourvu qu'il soit écrit avec les caractères clairs et distincts dont nous venons de nous occuper. Mais il y a aussi nombre de façons pour lier les lettres entre elles tant dans les livres imprimés que dans les manuscrits, et que

l'on doit apprendre, car les caractères unis les uns aux autres perdent la forme qu'ils ont isolés. De plus, des abréviations viennent se présenter assez fréquemment qui causent un grand embarras ; c'est pourquoi nous avons voulu ajouter à ce traité un tableau qui en contient le plus grand nombre possible, en mettant à côté de chacune d'elles son explication pour faciliter la tâche du lecteur. Sur chaque ligne du tableau se trouvent d'un côté les lettres liées entre elles ou les abréviations, et de l'autre, séparée par un point, l'explication nette, écrite en caractères grecs très clairs. Il est de ces abréviations qui affectent plusieurs formes, mais chacune est expliquée.

Ici l'auteur place un tableau d'une grande page que nous n'avons pu faire reproduire.

FIN DU TRAITÉ DE LANGUE GRECQUE

AVERTISSEMENT

POUR RENDRE CET ART UTILE AUX NATIONS ÉTRANGÈRES

Le mutisme, dont nous venons de nous occuper si longuement, est une infirmité très commune, et, pour que le remède indiqué dans ce livre devienne d'une application facile, nous croyons bon de dire comment les nations étrangères devront l'employer pour en tirer un réel profit, car il ne suffira pas toujours de traduire l'ouvrage.

Si le muet est d'un pays où l'on se sert de nos lettres latines, la traduction suffira en ayant soin, toutefois, au cas où l'on ferait usage de manuscrits, d'enseigner à l'enfant à connaître ces nouveaux caractères qui diffèrent des caractères ordinaires latins employés en imprimerie. C'est là une chose qu'il n'a pas été nécessaire de faire chez nous où ces deux sortes de lettres se ressemblent beaucoup. Ces caractères appris au moyen des signes faits avec la main, on remarquera si les sons simples de quelques lettres ne diffèrent point de ceux que la langue castillane leur donne ; pour faire cette expérience on considérera le son qu'a chaque lettre dans le corps des mots prononcés, car c'est celui-là qui constitue l'élément simple à enseigner au muet, ou à n'importe quel commençant entendant, qui apprend à lire. Mais, pour enseigner les sons au muet on devra faire des démonstrations avec la bouche et, à cet effet, le maître montrera la forme de sa propre bouche et ses mouvements qu'il fera imiter à son élève.

Si le muet est d'un pays où l'on emploie des lettres différant comme caractères et comme noms, ainsi que cela a lieu pour le *grec*, l'*hébreu*, l'*arabe* et d'autres encore, nous ferons remarquer que l'on n'a pas à enseigner à l'élève le nom que, dans la langue étudiée, a chaque lettre prise séparément, à moins que ce nom ne soit aussi simple que celui que l'on donne à la lettre dans la prononciation des mots où elle figure. S'il n'en est pas ainsi, on devra rechercher l'élément simple qui,

seul, est employé dans les mots parlés et lus. En Grec, ce sont les mêmes sons que chez nous, car, en enlevant aux lettres grecques la partie composée de leurs noms, elles restent avec la même valeur et le même son que nos lettres latines, telles que nous les avons simplifiées. On en peut dire autant de l'Hébreu, car ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux langues les lettres ne sont employées avec les noms composés qui servent à les désigner isolément, mais bien seulement avec l'élément simple de ces noms.

La langue hébraïque renferme à peu près les mêmes sons que le latin; toute la différence porte sur quelques lettres qui sont plus gutturales. Pour enseigner celles-ci, il suffira de faire remarquer le mouvement de la bouche qui correspond à leur formation. Mais, de toute façon, on ne devra jamais prendre que l'élément simple pour représenter le son employé dans la diction.

C'est en se conformant à cette règle que l'on pourra enseigner également toutes les autres langues et utiliser ce livre, en tenant compte des différences qu'il peut y avoir, entre chacune d'elles et l'espagnol, au point de vue des genres des noms et des temps des verbes.

En résumé, pour enseigner à parler au muet, on devra faire usage de nos lettres latines simples, ou ramener les autres aux sons de celles ci, chose facile pour le grec, mais moins aisée pour l'hébreu à cause des sons gutturaux. Les lettres des autres langues devront, autant que possible, être rapprochées des sons du latin (qui, ainsi que nous l'avons dit, sont *démonstratifs et s'écrivent comme ils se prononcent*), et c'est de cette façon que devra les prononcer le muet. Au cas où il y aurait quelque difficulté pour opérer, dans quelque langue, cette réduction, c'est à cette langue même, et non à cet art, qu'il faudrait attribuer la difficulté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND
